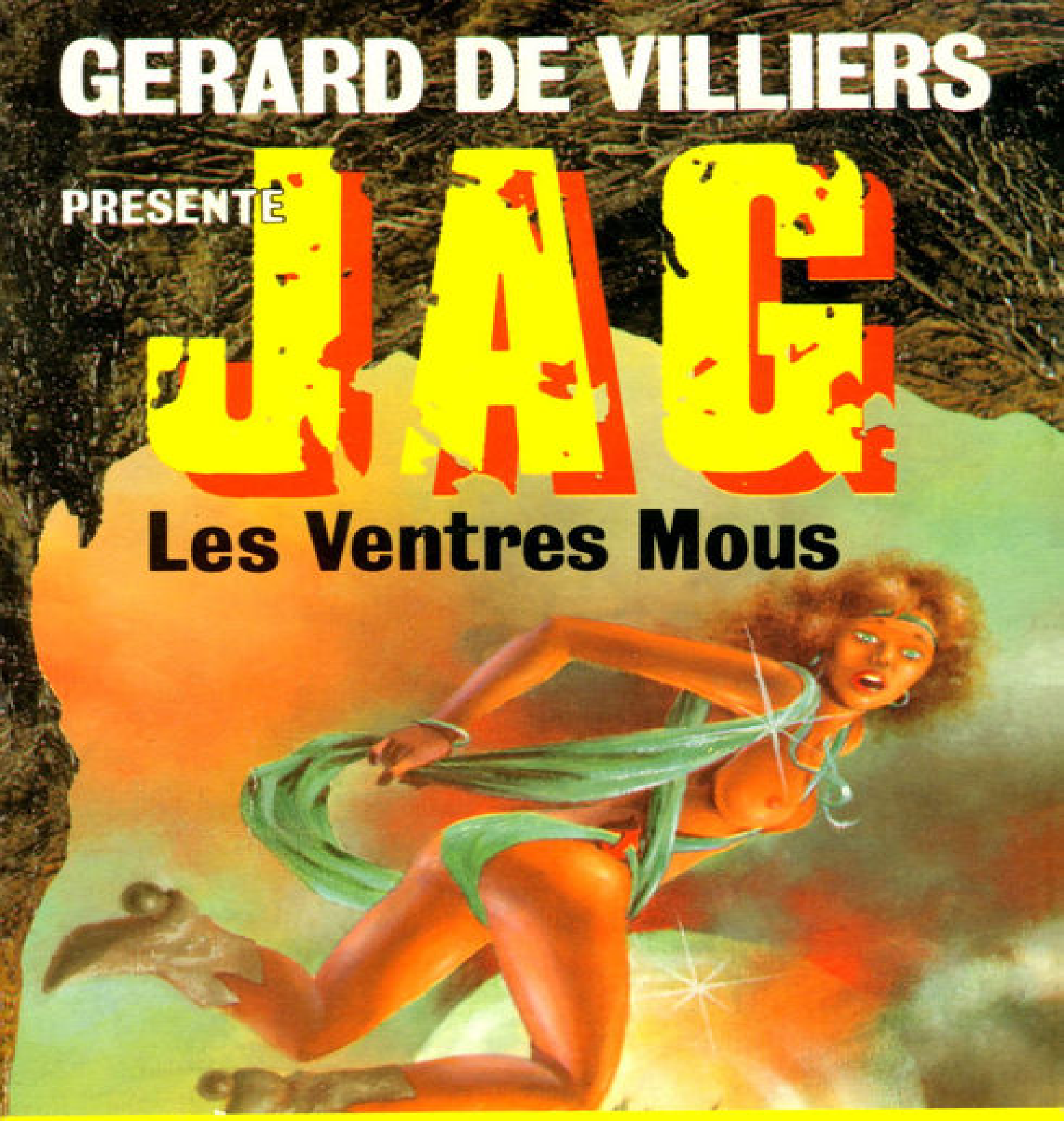
GERARD DE VILLIERS

PRESENTE

SAS

Les Ventres Mous



Préface de

JOËL HOUSSIN

ZEB CHILLICOTHE

PRESSES DE LA CITÉ

Zeb Chillicothe

Les ventres mous

JAG N° 20

(1988)

Illustration : José Huescar

PRESSES DE LA CITÉ
PARIS

HISTORIQUE ET PERSPECTIVES

Préfacer une série dont on est le coauteur est une entreprise délicate, voire présomptueuse. Je n'ai jamais non plus beaucoup apprécié les « fabricants » de préfaces qui saisissent toutes les occasions pour vendre au mieux la valeur publicitaire de leur nom et greffer, sur l'œuvre d'un autre, leurs opinions sur tout et n'importe quoi. Et pourtant, les particularités de Jag font que seul un de ses auteurs pouvait se charger de cette tâche. À l'exception de Gérard de Villiers lui-même, personne ne sait exactement qui est Zeb Chillicothe, ni comment fonctionne cette série. Son côté exemplaire, pourtant, impose aujourd'hui qu'on en révèle les secrets. Je ne dirai peut-être pas tout mais tout ce que je dirai sera vrai.

L'idée originelle de Jag remonte à 1980, date à laquelle Christian Mantey et Pierre Dubois décident de travailler en collaboration sur un projet de série. À l'époque, Mantey était essentiellement un auteur de romans noirs *(L'Encagé volontaire, Le même en noir…)*. Dubois, de son côté, combinait ses activités de scénariste-animateur à FR3 avec un travail de recherche sur la forêt et ses légendes. Cette volonté d'écrire ensemble, sous le pseudonyme de Buddy Mathieson (anagramme du nom des deux auteurs), coïncidait avec une vogue croissante pour la science-fiction. Ce projet n'accoucha pourtant que de deux romans, *Survivance* et *Shea*, publiés respectivement en octobre 80 et mars 82 dans la collection « Anticipation » du Fleuve Noir et sous l'intitulé « Chroniques du retour sauvage ». Cette série, dont un troisième volume aurait au moins pu faire une trilogie, cessa presque aussitôt d'exister. Une série avortée, donc, qui contenait malgré tout l'essence de Jag. L'univers, ses extravagances et sa barbarie, était posé. Il fallut

attendre trois ans pour le voir resurgir. En 1985, Christian Mantey rencontre Gérard de Villiers alors en quête d'une série de science-fiction. La seule condition que l'éditeur impose, inhérente à l'esprit des séries qu'il entend publier, est l'existence d'un héros, d'un personnage récurent. Mantey reprend contact avec Dubois. Ils abandonnent le pseudonyme de Buddy Mathieson pour celui, plus sibyllin, de Zeb Chillicothe. Les experts s'égarèrent très vite sur les origines de ce pseudonyme. Michel Lebrun y vit un rapprochement phonétique avec le célèbre pénitencier du même nom, mais telle n'était pas la volonté des auteurs. Plus trivialement, le héros du dernier western que Mantey et Dubois avaient vu ensemble portait le nom de Zeb, diminutif de Zébulon (rien à voir avec le célèbre et très agaçant personnage à ressort de l'ORTF). Quant à Chillicothe, son choix relève davantage du jeu de fléchettes que de la recherche publicitaire. Qu'importe, Jag était né. Il fit sa première apparition publique en juin 85, collé à « Blade », une autre série de Gérard de Villiers. On pensait utile, à l'époque, de faire chaperonner les petits nouveaux par de vieux routiers. Il ne m'appartient pas de juger cette technique purement commerciale et rien ne dit que Jag se serait porté mieux ou plus mal sans ce mariage forcé. Un mois plus tard, Jag volait de ses propres ailes avec *Le collier de la honte*, deuxième volume de la série.

Mais il était dit que l'équipe Mantey-Dubois ne pouvait fonctionner au-delà de deux ou trois productions. Les problèmes surgirent dès le troisième Jag : *La compagnie des os*. Pierre Dubois, trop pris par ses activités à FR3 Rennes sous la houlette de Michel Le Bris, n'était plus suffisamment disponible pour assurer une telle collaboration. L'auteur de cette préface prit donc le relais dès le quatrième épisode de Jag : *La poudre de vie*. Un changement notable de fonctionnement intervint dès cette époque puisque, si Dubois et Mantey bâtissaient ensemble la story-line de leurs livres, la distance géographique qui me séparait de Mantey nous imposait une technique différente. J'écrivis donc huit novellas (romans courts ou longues nouvelles) que Christian Mantey, qui maîtrisait parfaitement l'univers et le vocabulaire de la série, se chargea d'intensifier et de transformer en véritables romans. Cette technique, qui présentait l'avantage de la souplesse et de l'uniformité de style,

fut reconduite lorsque Serge Brussolo releva à son tour le défi, aiguillonné par le challenge, et se mit à travailler en alternance avec moi. Si je fus l'architecte des numéros 4, 5, 6, 7, 9, 11, 13 et 15 de Jag, et Brussolo celui des numéros 8, 10 et 14, Christian Mantey, lui, fut le bâtisseur de tous.

Outre le côté ludique d'une telle collaboration, il est clair que Jag, insensiblement, au fil des volumes, se gonflait d'idées radicalement nouvelles et devenait une série exemplaire pour de multiples raisons. Si les critiques me reconnaissaient volontiers une tendance aux univers violents, âpres, Brussolo, lui, était connu pour la puissance de ses évocations, de ses images. Le mélange devint franchement détonant lorsque ces deux formes de création furent mêlées au creuset de Christian Mantey. Mantey avait en effet délibérément opté pour un vocabulaire désuet, une sémantique obsolète, totalement en contradiction avec les décors que nous lui imposions. Comme ces plats aigres-doux à la saveur surprenante, le résultat fut aussi étonnant que remarquable. Le délire d'un Brussolo se mariait à merveille avec le vocabulaire volontairement moyenâgeux de Mantey. Chaque nouvelle contribution étoffait le personnage de Jag, de ses compagnons de route (Cavendish, Patch, Angel…) et enrichissait l'univers dans lequel ils évoluaient. Je n'en veux pour preuve que la lecture des *Hommes-Tritons* (n° 8 de la série) qui marqua l'arrivée de Serge Brussolo dans le groupe et qui constitue un des livres les plus remarquables et les plus baroques de ces dernières années.

Dans ces conditions, Jag ne pouvait s'endormir sur une quelconque routine et personne ne pouvait s'illusionner, ni sur les autres, ni sur soi-même. Nous nous devions, chacun notre tour, de faire plus fort, plus beau, plus grand que le précédent. Avec un partenaire comme Brussolo, ma tâche ne fut pas des plus simples. Travail encore compliqué par la propre force créative de Mantey qui ne demeura jamais en retrait de ce feu d'artifice. Il ne fut pas le dernier à poser ses fusées et telle idée que je prêtais volontiers et abusivement à Brussolo appartenait en fait à Mantey. Mais nous n'étions pas comptables de nos idées et Jag s'affirmait d'épisode en épisode comme une véritable œuvre collective, comme un jeu de

rôle multicéphale doté d'un Maître de Jeu, un contrôleur responsable des règles, créateur et joueur à la fois.

Exemplaire, Jag l'est aussi à d'autres titres. Ni Brussolo ni moi ne nous sentions de vocation pour le travail collectif. Même si nous en parlions parfois (aucun auteur de science-fiction n'échappe à cette tentation. Après tout, il arrive aussi dans ce milieu qu'on se fasse des amis…), les échecs des tentatives précédentes nous tenaient à l'écart de ce genre d'expérience. Nous en avions tous au moins goûté une fois le piquant et l'amertume. Un groupe littéraire se constitue d'abord en tant que groupe avant de tenter de s'unir autour d'une œuvre. Prototype des fausses rencontres autour desquelles s'organisent les pires produits de la littérature contemporaine, monstres d'avant-gardisme et de dissonances, aberrations mondaines, patchwork de velléités souvent contradictoires et rarement synergiques. Les déclarations enthousiastes et l'ambition déclarée qui entourent généralement ce genre d'expérience masquent mal la faiblesse qualitative de l'ensemble. Pourtant, comme le définit avec beaucoup de lucidité le groupe « Limite » (essentiellement composé d'écrivains qui aiment se retrouver, parler et boire ensemble, et ne rechignent pas, de temps en temps, à tremper leur plume dans le même verre de tequila) : si toute démarche visant à fonder un groupe d'écriture est d'une totale absurdité, rien ne vaut le bonheur unique, explosif, qu'on éprouve à en fonder un. Mais en matière de littérature, le volontarisme n'a guère démontré plus d'efficacité qu'un pet de cancrelat sur une toile cirée… *The proof of the pudding is in the eating*.

L'existence de Jag prouve qu'un groupe peut se créer, exister, autour d'une œuvre et, comme toute équipe qui vise au succès, porter en lui la scission qui assure force et pérennité. De la scission naît la communication où chacun des partenaires reçoit l'influence de l'autre et en tient compte dans un dialogue à armes égales. La dimension d'un tel travail appartient forcément aux individus et ne peut s'accommoder d'un collectivisme nécessairement stérile et aliénant. Ce qu'il nous faut hériter de Jag, des jeux de rôles et de la haute technologie, c'est un niveau plus élevé de communication, et non une prétention à quelque secrète formule esthétique. Est-ce un hasard, finalement, si le nom de la série claque comme un slogan ?

À l’occasion, le piège se referma aussi sur le monde très compartimenté de la science-fiction. Jag est, sans aucun doute, très critiquable. Malheureusement, ces critiques lui ont, jusqu’ici, fait presque complètement défaut. Les journalistes qui portaient volontiers leur attention sur mes livres et ceux de Brussolo ne surent rien voir d’intéressant dans Jag. Certains, persuadés qu’il ne pouvait rien se passer d’important sous l’étiquette abhorrée « Gérard de Villiers présente », en ignorèrent même jusqu’à l’existence. Ceux-là n’aimeront vraisemblablement dans Jag que son image morte, lorsqu’il s’agira de jouer les historiens. D’autres, mieux avertis et plus curieux, découvrirent là où ils ne l’attendaient pas, une saga qui reléguait au rang de vieilleries des séries indigestes dont on vantait, faute de mieux, d’improbables mérites. Dans le raccourci touristique que constitue l’univers des critiques, Jag ne figurait nulle part. Pire, il était marqué du sceau de l’infamie. Admettre qu’un éditeur comme de Villiers publie d’excellents livres de S-F était probablement au-dessus de leurs forces et des convictions binaires qui balisent leur travail. Cette injustice fut pour beaucoup dans la décision que nous prîmes, Brussolo et moi-même, de participer à cette aventure, tant nous désirions abattre ces barrières qui nous empoisonnent la vie, qu’il s’agisse de choix d’éditeur ou de genre, comme s’il fallait absolument cloisonner nos travaux, leur trouver une place dans les linéaires entre l’adoucissant liquide et les produits diététiques. Je dois ici préciser qu’une partie de la critique française ne céda jamais à cette facilité et, passé l’effet de surprise, se pencha aussitôt sur Jag, bien décidée à rattraper le temps perdu. On en verra bientôt les effets. Pour en finir avec ce paragraphe qui n’a, malgré de trompeuses apparences, rien d’élégiaque, je souligne (mais tous ceux qui lisent attentivement l’auront déjà compris) que nous n’avons jamais été les secrets serviteurs d’une politique d’édition que nous aurions ouvertement désapprouvée. Il n’est sans doute pas inutile de rappeler, devant l’hostilité que soulève parfois le nom de Gérard de Villiers dans certains milieux, que nous n’eûmes durant ces années de collaboration à subir la moindre censure ou la plus petite contrainte. Ce n’est, hélas, pas le cas partout, et dans des maisons de meilleure réputation. Cette hostilité revêt d’ailleurs des formes qui devraient laisser pantois n’importe quel observateur

impartial. Mais cette calomnie permanente, envers un éditeur qui s'est toujours efforcé d'assurer à ses auteurs un minimum de confort de travail, se distingue essentiellement par une méconnaissance névrotique et une inutilité absolue.

Bien sûr, le marché de la création impose sa logique : parfois des diktats, toujours des choix. Serge Brussolo et moi-même fûmes attirés par d'autres royaumes qu'il s'agissait de peupler d'urgence : TV, cinéma… Nous y travaillons encore et Christian Mantey dut assurer seul les épisodes 16, 17, 18, 19 et 20 (celui que vous tenez entre les mains) de la série. Il démontra en cette occasion qu'il n'exigeait rien des autres qu'il ne pouvait réaliser lui-même. Jag, pourtant, continue d'être ouvert aux transfusions de sang neuf. Le prochain épisode sera écrit en collaboration avec Christian Mantey et Jacques Barberi, jeune et remarquable auteur des éditions Denoël. D'autres auteurs, dont vous appréciez déjà les livres, feront leur apparition. Brussolo et moi reviendrons, dès que les producteurs d'images animées nous en laisseront l'opportunité. Parce que nous aimons Jag, tout simplement, et que nous espérons que vous l'aimerez aussi fort que nous.

Joël Houssin

À l'Est de l'Est, au Nord du Nord, au Sud du Sud, à l'Ouest de l'Ouest, le spectacle était le même.

Une espèce de grande désolation.

La planète n'était plus rien qu'une vaste terre brûlée.

Des pionniers fous, l'espoir chevillé au cœur, poursuivaient une quête insensée, poussant toujours plus avant, à la recherche d'Eldorados qui débouchaient inéluctablement sur des vallées d'immondices, des montagnes arides, des forêts calcinées et des villes aux ossatures rouillées, colmatées à la hâte par des blocs de béton hérissés de fers acérés et de tessons de bouteilles destinés à repousser les hordes sauvages et les meutes de chiens enragés.

Les autoroutes ne menaient plus nulle part.

L'asphalte était bouffé par des lichens sauvages et des lierres farouches qui croisaient leurs entrelacs vers des lendemains de culs-de-sac.

C'était le temps de la régression…

La belle évolution, contrôlée et quasi parfaite de la génération scientifique et technologique d'hier avait fini par sombrer.

De mort naturelle, si l'on peut dire.

Sans véritable apocalypse de feu, sans conflit nucléaire, sans chaos spectaculaire, sans tremblement cosmique.

Sans rien de toutes ces prédictions sinistres dont on avait saturé les imaginations.

Par renoncement, simplement.

Tout cela était né d'un phénomène que les dévots, vivant quotidiennement dans la crainte du Seigneur, avaient pompeusement baptisé le Syndrome du Huitième Jour. Ce qui pouvait se traduire plus prosaïquement par : « Dieu reprend ce qu'il a donné. »

Pour les astronomes, directement concernés, on avait affaire à « l'Effet Bang Big ».

En clair, cela signifiait que l'Univers, tel que nous le connaissons, né d'une explosion cosmique vieille de vingt billions d'années, avait vu sa vitesse d'expansion stopper… et qu'il commençait à se rétracter !

D'abord assez lentement, puis de plus en plus rapidement, jusqu'à reformation de l'œuf originel qui ne manquerait pas d'exploser une nouvelle fois.

Au début, le scepticisme l'emporta.

Puis, comme des tas de planètes inconnues s'inscrivaient dans l'œil des télescopes, même les moins sophistiqués, on commença à y croire.

Le doute s'installa.

Puis la panique.

Ce qui était parfaitement ridicule si l'on songe que l'espérance de vie de l'Homme – et de la Femme – ne peut en aucun cas dépasser 150 ans, dans les situations extrêmes, lorsqu'il est bien difficile d'établir un état civil convenable.

Une folie s'empara des peuples déjà irresponsables et assistés.

L'idée que leur planète était irrémédiablement condamnée leur fut intolérable.

Jugeant leur avenir derrière eux, ils avaient « démissionné » en bloc, refusant de participer plus longtemps à un système dérisoire.

Les économies s'étaient ralenties, puis arrêtées.

La démographie était tombée à rien.

Les politiciens tentèrent bien de renverser la vapeur mais ils le firent si maladroitement, en voulant employer la contrainte, que des insurrections éclatèrent et avec elles la fin de notre ère.

Alors, l'Homme qui avait toujours été un loup pour ses congénères, libéré du fragile vernis de la Civilisation, avait recouvré ses facultés engourdies, ses instincts de mort.

Commença le temps de l'Après…

Le temps de la férocité, de la violence.

On bascula en pleine Dimension Sauvage.

CHAPITRE PREMIER

— *Mi-chi-pi-co-ten City*, articula Cavendish à voix haute en relevant de l'index son chapeau de cuir cerclé de pièces d'argent.

— *Voyageur, tu as atteint les confins de la Civilisation*, lut Jag à son tour en terminant de déchiffrer le méchant panonceau de bois qui se trouvait entre eux.

— Quelle prose ! gloussa l'éclaireur en se redressant sur sa selle. J'ai bien fait de parcourir les trois quarts du monde pour arriver jusque-là ! Ça valait vraiment la peine ! Tu te rends compte qu'on aurait pu manquer ça ?

À son côté, Jag demeurait silencieux. Il se sentait d'un seul coup ramené des années en arrière, alors que tout momichet il venait de faire la connaissance de Patch, son père spirituel, l'homme qui lui avait tout appris.

En fait, c'était bien après leur rencontre, après que le vieux l'eut recueilli, alors qu'il servait d'esclave à une poignée d'hommes de sac et de corde, pour le façonner et en faire ce qu'il était présentement, c'est-à-dire un redoutable combattant, une espèce de fauve capable d'affronter tous les dangers inhérents à ce nouveau monde sauvage.

Un jour, comme aujourd'hui, ils étaient arrivés en lisière d'une immense étendue cristalline, d'anciens lacs salés asséchés précédés d'un ramassis de cabanes branlantes et c'était là que l'univers de Jag avait basculé, dans un bordel de troisième zone pompeusement baptisé *Dernier Jardin Érotique avant le Désert*. C'était là que Patch avait été odieusement abattu, assassiné de trois balles dans le dos alors qu'il besognait une des pensionnaires du

bobinard, exécuté par un ancien complice auquel il avait joué un sale tour quelque temps auparavant (1).

Le vieux foudroyé, une vie d'esclavage avait commencé pour Jag. Il avait alors rebondi de maître en maître jusqu'au moment où il avait décidé de ne plus jamais courber l'échine, de vivre libre, ou du moins d'essayer, ce qui n'était pas toujours facile en ces jours de barbarie.

Oui, Jag se sentait tout à coup plus jeune de quelques années. Le décor était sensiblement le même, à quelques détails près. Le désert qui s'étendait devant eux, encadré de chaînes montagneuses, n'avait pas d'éclat ; et le village pouilleux ne se résumait pour l'heure qu'à un seul et même bâtiment tout biscornu, fruit d'un architecte à l'esprit torturé. Mais en dehors de cela, c'était la même atmosphère de fin du monde, de non-civilisation, d'avenir bouché.

Depuis, Jag avait appris, par un témoignage on ne peut plus direct, que Patch s'en était miraculeusement tiré, et qu'après une longue convalescence il avait été vendu à un Puissant pas trop regardant sur l'âge et sur le mental des membres de son cheptel, le vieux ayant perdu la mémoire durant l'interminable coma qui avait précédé son retour à la vie.

Fortifié par cette fantastique nouvelle, Jag avait dès lors poursuivi sa quête de liberté en marchant vers le Sud, là où Patch avait décidé d'aller avant sa dramatique agression.

— Michipicoten City, répéta Cavendish en secouant la tête. Je me demande où ils ont été chercher un nom pareil ! En tout cas, on se mouche pas du pied dans le coin : baptiser « ville » un seul et unique bâtiment, faut le faire !

Jag eut un sourire.

— On en a vu d'autres, dit-il. Bon, qu'est-ce qu'on fait : on reste là à se poser des questions ou bien on va se rendre compte à la source ?

S'accordant d'un regard, ils pressèrent les flancs de leur monture respective et se rapprochèrent de l'espèce de relais.

Pour biscornu qu'il fût, le bâtiment n'en était pas moins remarquablement construit, et en dur, ce qui contrastait d'autant

plus, les baraquements de ce genre étant le plus souvent fait de matériaux de récupération, en général du mauvais bois et de la tôle.

— Drôle d'édifice, commenta le coureur de pistes en baladant son regard bleu clair sur la longue façade. Et ça semble bien calme par ici ; presque trop. J'aime pas bien ça…

— On peut passer au large, si tu veux, proposa Jag, faussement sérieux. Mais je croyais que tu n'en pouvais plus de bouffer du sable, qu'il te tardait de retrouver la civilisation, de refaire le plein de médianitos, d'avaler autre chose que de la viande boucanée et de l'eau croupie…

— Je parlais aussi de me dégourdir l'appendice freudien, renchérit l'éclaireur toujours circonspect. Mais je doute que cette espèce de bunker à rallonge recèle tout ça ! Regarde-moi ça : on dirait un jeu de cubes !

— De toute façon, il faut qu'on refasse des provisions, dit Jag. On ne peut pas continuer comme ça, ce serait un suicide pur et simple. Autant se tirer une balle dans la tête tout de suite !

Ils chevauchaient effectivement depuis pas loin d'une semaine et leurs réserves touchaient à leur fin. En fait, ce singulier hameau était une véritable aubaine.

Ils parvinrent bientôt au centre de l'étrange bâtiment, devant un calicot qui annonçait pompeusement : « *Hôtel*, *cantine, salon de massages, armurerie, denrées de toutes sortes et autres marchandises de route*. »

Là, les deux hommes mirent pied à terre, attachèrent leurs montures à une poutre horizontale qui courait au-dessus d'un abreuvoir rempli d'une eau limpide, marquèrent un dernier temps d'arrêt avant de pénétrer dans l'extravagante construction.

— Par le Maufait ! grogna Cavendish en jetant un ultime coup d'œil à la façade bizarrement décalée de part et d'autre, je me demande de quel esprit malade a pu sortir une telle bâtisse ! J'ai déjà vu des ramassis d'immeubles ratés, des concentrations de tours rondes ou carrées qui ressemblaient à s'y méprendre à de gros suppositoires ou à des empilements de cages à lapins, mais jamais rien qui s'apparente à ça ! Tu sais ce qu'on dirait ? Une longue vue qui s'étirerait des deux côtés ! Un truc qui servirait à rien,

quoi ! Une de ces saloperies de gadgets que les anciens affectionnaient !

— Ça y est ? C'est fini ta mauvaise humeur ? On peut y aller ?

— Si on peut plus dire ce qu'on pense, souffla l'éclaireur. C'est vrai que cette foutue bicoque ressemble à un os, non ?

— Tu devrais parler plus fort.

— Faut jamais garder ce qu'on a sur le cœur, c'est mauvais pour la tension. Et puis les propriétaires de ce drôle d'endroit doivent avoir l'habitude des remarques ; quand on habite un bâtiment aussi hideux, on prête forcément le flanc à la critique.

— Rien ne dit qu'ils l'aient conçu, ce bâtiment…

— J'ai connu des laiderons qui savaient se mettre en valeur ! Avoue que c'est pas le cas ! Ou alors j'ose pas imaginer comment c'était avant !

— On est en plein désert, pas dans un parc d'attractions.

Le coureur de pistes eut une moue.

— Évidemment, finit-il par convenir, mais ça empêche pas de soigner le décor ; d'autant que ça doit pas être la bousculade question clientèle !

— Quand on a soif, on ne regarde pas si celui qui vous tend un verre a les mains sales.

— Ouais. Faut toujours que t'aies le dernier mot, hein ? Eh bien, je persiste quand même dans mes opinions. Maintenant, on peut y aller si tu veux !

Escaladant deux marches, ils se risquèrent enfin dans le curieux bâtiment.

Une douce fraîcheur les enveloppa immédiatement, en même temps qu'un entêtant parfum de vanille.

Cette première pièce, vaste, meublée de tables et de chaises, barrée sur son mur arrière d'un long comptoir, était à n'en pas douter le lieu où l'on pouvait se restaurer.

L'endroit était d'une propreté rigoureuse. Les tomettes rouges qui dallaient le sol luisaient comme la surface d'un lac à l'heure de midi.

Debout au centre de la salle, les deux hommes ne tardèrent pas à trouver le temps long.

— On peut pas dire qu'on saute sur le client par ici ! grogna Cavendish. Si le service est à l'image du bâtiment, je te dis pas l'angoisse ! Hé ! Y'a quelqu'un ?

N'obtenant pas d'écho, l'éclaireur s'avança vers le bar, se pencha par-dessus avant de se retourner vers Jag.

— Personne, fit-il en gonflant les joues. On aurait pu avoir affaire à un nain, ou bien à quelqu'un qui aurait abusé de la bouteille ; faut dire que les clients doivent pas se bousculer et qu'il faut bien tuer le temps…

Imperméable à l'humour de son compagnon, Jag marcha vers la découpe en arche qui donnait sur la pièce de gauche, s'arrêta sur le seuil.

— Alors, tu trouves ta vie ? s'inquiéta le coureur de pistes en le rejoignant. Qu'est-ce que tu ?…

La surprise lui coupa la parole. Devant eux s'étendait une salle moitié moins grande que celle qui les avait accueillis en premier mais qu'une absence totale de mobilier rendait dix fois plus vaste. Le sol n'était ni carrelé ni bétonné, brut de sable.

— Justecul ! souffla Cavendish. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Branchés sur la même longueur d'ondes, les deux hommes parcoururent les deux autres pièces suivantes, les découvrirent aussi nues que la précédente.

— Maugrebleu des enseignes alléchantes, des réclames mensongères ! pesta l'éclaireur. Où sont les denrées annoncées, les masseuses accortes, les lits douillets, les armes, les munitions ?

Sans rien dire, ils rebroussèrent chemin, rejoignirent la salle centrale avant de se lancer dans l'exploration de l'autre corps de la curieuse construction.

L'expédition fut vite menée à bien. La branche de droite valait celle de gauche ; c'est-à-dire qu'elle était aussi déserte.

— On dirait qu'on arrive un peu tard, dit Cavendish, tout a été déménagé !

Moins catégorique, Jag allait et venait d'une pièce à l'autre, tournait longuement sur lui-même, décortiquant les murs, les

plafonds, finit par se rapprocher des fenêtres, en fait de simples ouvertures rectangulaires dépourvues d'huisseries, de menuiseries.

— Faut dire que les propriétaires craignaient déjà pas les voleurs, poursuivit l'éclaireur ; pas de portes, pas de fenêtres, pas de volets, pas de barreaux, c'est le palais des quatre vents cet os en béton ! Fatal qu'ils se fassent dévaliser dans ces conditions !

Dubitatif, Jag continuait d'inspecter les aîtres, le front barré de plusieurs rides.

— Je crains que ce ne soit pas si simple, fit-il. Je ne pense pas qu'il y ait jamais rien eu ici, dans ces pièces ; il resterait fatalement des traces d'un quelconque ameublement, ne serait-ce que des trous de chevilles dans les murs, pour arrimer les vitrines, les étagères, des sols en dur…

Puis, désignant les découpes dans les murs, il ajouta :

— Personne ne serait assez bête pour construire des fenêtres qui ne ferment pas, surtout en ces temps de sauvagerie, même si le coin n'est pas très passager…

— Z'ont peut-être pas eu le loisir de fignoler, émit le coureur de pistes. Les clients ont dû faire défaut et ils auront été contraints de mettre la clé sous la porte… Ils ont vu trop grand, si tu veux mon avis. Les bazars, faut les établir dans de véritables cités, pas au beau milieu du désert ! Sans compter que ce bâtiment est pas des mieux conçus pour le commerce ; la distribution des différentes pièces est mauvaise, il devrait y avoir des portes à chaque boutique. Et je parle pas de l'esthétisme ! C'est vrai que c'est important le décor ; faut que le chaland se sente bien, presque chez lui, et pas dans une cellule de moinillon ! Non mais regarde un peu ces foutues fenêtres : y en a pas une qu'est située à la même place que l'autre ; toutes décalées, qu'elles sont ! Déjà que l'édifice est pas ce qu'il a de plus harmonieux !

Perplexe, Jag n'en finissait pas de tourner en rond.

— Arrête un peu, tu me donnes le tournis, grogna Cavendish. Je vois pas ce qui te rend nerveux… D'accord, on pensait se refaire une santé ici, mais c'est pas si grave ; on a trouvé à boire pour les chevaux, c'est déjà pas si mal. Et puis il y a un assortiment de bouteilles derrière le bar, ça nous permettra de nous requinquer !

L’homme a besoin de s’évader de temps à autre, t’es trop terre à terre !

— Quelque chose me dit qu’on ferait mieux de filer d’ici tout de suite, murmura soudain Jag. Cet endroit ne me dit rien qui vaille…

— Faut toujours que tu te rendes intéressant ! Quand il y a trop de monde, ça ne va pas, tu crains les querelleurs de métier ; et quand il n’y a personne, tu te sens des angoisses ! Je te rappelle au cas où tu l’aurais oublié, que cette baraque ne m’enthousiasmait guère et que c’est toi qui as insisté pour qu’on s’y risque !

— J’avais tort, reconnut Jag.

— Non, c’est moi qui avais tort, décréta l’éclaireur. À trop se patiner le cul sur une selle, on finit par se méfier de tout ce qu’est accroché à la terre ! Une nuit à l’abri de quatre murs ne pourra pas nous faire de mal…

— Je n’aime pas cet endroit, répéta Jag.

— Qui parle de l’aimer ? On veut pas l’acheter, juste y prendre un peu de repos ! Allez viens, suis-moi : je vais aller faire un tour derrière ce bar ; c’est bien le diable si je ne trouve pas quelques fonds de brûle-gueule à liquider !

Jag sur ses talons, Cavendish revint dans la pièce centrale, se dirigea vers le bar. Il allait y parvenir lorsque les chevaux se mirent à hennir, statufiant le coureur de pistes, électrisant Jag qui se précipita à l’extérieur, revolver au poing.

— Alors ? s’enquit l’éclaireur. De la visite ?

Son arme, un Official Police MK III 38 Spécial, braquée sur le néant, Jag jeta un bref regard alentour avant de se détendre à demi. Bien qu’il n’y eût personne à perte de vue, les chevaux n’en continuaient pas moins de marquer des signes de nervosité, martelant le sable des quatre fers, tirant sur leur longe, roulant des yeux fous.

— Alors ? répéta Cavendish. Besoin de moi ?

— Pas à première vue, renvoya Jag. Je me demande ce qui les effraie, il n’y a rien à des kilomètres à la ronde.

— Un crotale qui leur sera parti dans les jambes ou un quelconque animal fouisseur qui leur aura balancé une giclée de

sable, émit Cavendish. Pendant que tu t'appliques à les rassurer je vais essayer de nous confectionner un super-cocktail ! À moins que je nous dégotte une lichette de chartreuse… J'aime bien la chartreuse ; en vieillissant, on devient moins intrépide, tu verras ; on a le palais frileux…

Comme il rengainait son arme avant de se diriger vers leurs montures, du coin de l'œil, Jag entr'aperçut le coureur de pistes se faufiler derrière le bar.

Tout se passa alors très vite, si vite que Jag eut du mal à réaliser, comme dans un rêve nébuleux.

Un véritable cauchemar.

Un bourdonnement monta du sol, immédiatement accompagné d'un sifflement aigu qui acheva de terroriser les chevaux, lesquels, fous de peur, tirèrent sur leur licol jusqu'à désolidariser la poutre qui les retenait prisonniers de ses montants, avant de s'enfuir en renâclant dans un tourbillon sableux, comme un équipage de labour soudain pris de folie.

Dépassé par les événements, Jag s'apprêtait déjà à courir derrière l'attelage de fortune lorsque son attention fut détournée par un nouveau prodige.

Un chuintement remplaça le sifflement aigu et Jag assista alors à un spectacle qui lui dressa les cheveux sur la tête.

Les yeux exorbités, la gorge nouée, il vit le bâtiment se ratatiner sur lui-même, les différentes pièces s'emboîter les unes dans les autres, se rabattre sur la salle centrale pour ne plus former qu'un cube parfait.

CHAPITRE II

Un instant pétrifié, Jag sentit une main d'acier lui arracher les entrailles. Il aurait voulu hurler mais aucun son ne pouvait franchir sa gorge cadenassée.

Ce qui survenait était à ce point singulier qu'il ne parvenait pas à détacher son regard du cube nouvellement constitué.

Prenant sur lui-même, il parvint à s'arracher à la gangue de marbre qui l'avait statufié pour courir vers l'espèce de blockhaus.

Une maison, enfin un bâtiment vivant, c'était fou !

Parvenu près de ce qui demeurait de la longue construction, il commença par en frapper la paroi extérieure en hurlant le nom de son équipier.

Mais il réalisa très vite qu'il s'acharnait en vain. Le mur était dur sous son poing et il y avait fort peu de chances que Cavendish l'entende. Et quand bien même ?…

Le silence revenu, il colla malgré tout son oreille contre la première cloison, en fut pour ses frais. Lui non plus ne distinguait rien.

Affolé, il se recula afin d'avoir une vue d'ensemble, ayant à se pénétrer de la réalité, du rétrécissement soudain de l'étrange bâtiment.

Lui et Cavendish s'étaient frottés à de nombreux adversaires, humains, minéraux, végétaux, mais jamais encore à une demeure sinon vivante, du moins rétractable !

Les paroles de l'éclaireur lui revinrent alors en mémoire : « une longue-vue qui s'étirerait des deux côtés »… Sans le savoir, le

coureur de pistes avait vu juste. C'était exactement cela : une maison coulissante.

Un incroyable piège.

Mais où étaient donc ceux à qui cela profitait ?

Instinctivement, Jag jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, n'aperçut que les chevaux arrêtés une centaine de mètres plus loin.

Inquiet, prudent, il dégaina de nouveau son arme et entreprit de faire le tour du cube en observant les alentours. Sans résultat. Il rejoignit bientôt son point de départ, doublement désemparé.

Se rapprochant derechef de ce qu'il fallait bien considérer comme une infernale souricière, il fut tenté de vider son barillet sur la cloison extérieure mais la raison l'emporta et il n'en fit rien.

D'abord parce qu'il savait très bien qu'il n'avait aucune chance de traverser les trois épaisseurs des différentes pièces gigognes qui valaient le plus efficace des blindages, et ensuite parce qu'il ne tenait pas, en plus, à effrayer les chevaux en déclenchant une fusillade intempestive.

Il ne savait trop ce que l'avenir lui réservait et n'entendait pas se priver de son seul moyen de locomotion, des armes et des quelques vivres qui demeuraient dans leurs fontes.

Rengainant son arme totalement inutile en la circonstance, il entreprit de longer la façade ramenée à sa plus simple expression. Il comprenait à présent le pourquoi des fenêtres décalées. C'était pour éviter qu'elles se chevauchent lorsque les pièces s'interpénétreraient. Ainsi, aux endroits des embrasures, il resterait toujours au moins deux épaisseurs de cloisons, quelque chose de pratiquement inattaquable en plein désert, pour des voyageurs le plus souvent démunis.

Il aurait fallu de l'explosif. Il y avait bien de la dynamite et des grenades dans les sacoches des chevaux mais Jag n'était pas sûr que cela suffise à entamer les parois de ce véritable fortin. Sans compter que cela pouvait avoir des conséquences fâcheuses pour Cavendish qui se trouvait à l'intérieur…

L'évocation de son équipier électrisa Jag et il se sentit soudain terriblement impuissant, presque coupable.

Laissant courir ses doigts sur ce qui semblait être du béton mais qui se révélait en réalité une matière inconnue plus proche cependant de l'acier que de l'adobe, il chercha en vain la moindre dépression, la plus petite trace de la jointure marquant le point de rencontre des extrémités du bâtiment, dut y renoncer. C'était comme si l'espèce de bunker avait été conçu d'un seul tenant. Une seconde, Jag en vint à se demander s'il n'avait pas rêvé. Puis il se secoua : ce n'était pas le moment de douter. Cavendish était enfermé dans cette espèce de coffre-fort !

Coincé, ne voulant cependant se laisser aller à un total désarroi, Jag déracina un des pieux qui bordaient l'abreuvoir, s'en servit comme un bélier, frappant de toute l'énergie dont il était capable, autant pour lutter contre le stress qui l'envahissait que pour assurer l'éclaireur de sa présence, de son assistance.

Ivre de rage, les dents serrées, ruisselant de sueur, il fit le tour complet du bâtiment, le martelant sur ses quatre faces, insistant dans chaque découpe de fenêtre.

Ensuite, à bout de souffle, le cœur lui cognant les côtes, il se laissa aller contre le bunker, jugulant sa respiration sibilante, tentant de percevoir des coups en retour, échos qui l'instruiraient de la survivance de Cavendish.

Comme rien ne vint conforter son attente, plutôt que de céder aux sirènes du désespoir, pour s'occuper l'esprit, Jag s'affaira à fouiller le sol sur les flancs du cube, ne tarda pas à découvrir des semelles faites dans le même curieux matériau que la construction, fondations équipées d'un système de rails qui permettaient aux différentes pièces de se rabattre sur la salle centrale.

Cette constatation laissa Jag rêveur. Il avait devant lui un engin de piégeage hautement sophistiqué, trop justement pour être abandonné…

Par réflexe, Jag jeta un nouveau regard alentour. Il lui semblait impossible que personne ne vienne aux nouvelles. Une souricière de cette envergure était fatalement surveillée. Sa mise en œuvre avait certainement déclenché un signal quelque part et l'on allait venir. Bien sûr, on était en plein désert mais ce leurre n'était pas là par hasard. Il existait peut-être une vie souterraine…

Cette dernière éventualité inspira un ultime recours à Jag. S'il ne pouvait attaquer le cube de front, il pouvait peut-être le prendre par en dessous ? Il se souvenait du plancher en tomettes de la salle centrale : il ne devait pas être bien épais…

Se servant du pieu comme d'une pioche, il commença à creuser au beau milieu des fondations, au pied de la face Est.

Il travaillait depuis cinq minutes, se servant à présent de ses seules mains, ne progressant que très peu dans ses fouilles, le sable sec ruisselant constamment dans la cuvette qu'il tentait de confectionner, lorsque le chuintement se fit de nouveau entendre.

Surpris, il demeura une seconde figé, haletant à fixer le mur proche, avant de comprendre que les mâchoires du drôle de piège étaient sur le point de se desserrer.

De fait, il y eut comme un bruit de verrou qui saute et le bâtiment frémit avant de se repositionner.

Pris de court, Jag n'eut que le temps de se rejeter en arrière, puis de bouler sur lui-même pour échapper au mur qui progressait selon son propre rythme, comme une lame de bulldozer, sans se soucier de ce qui se trouvait sur son chemin.

Le tout ne dura même pas une poignée de secondes.

Lorsque Jag se releva, la construction avait repris sa forme initiale.

Soudain destressé, il vola littéralement jusqu'à la salle centrale, s'arrêta sur le seuil, à la fois circonspect, hésitant à s'engager dans une maison mécanique, et abasourdi de découvrir la pièce toujours décorée de la même façon, mais vide.

Sans Cavendish.

CHAPITRE III

— Cav ! lança Jag. Cav, réponds-moi, bon sang ! Si tu crois que c'est le moment de faire des gamineries…

Comme ses appels restaient sans réponse, notre homme courut tout au long de la façade, à plusieurs reprises, se penchant prudemment dans l'embrasure des différentes fenêtres, du moins dans les découpes prévues à cet effet, inspectant toutes les pièces du bâtiment, espérant découvrir l'éclaireur dans l'une d'elles.

Sa quête se révéla décevante. Nulle trace du coureur de pistes.

Perplexe, Jag dut rapidement se rendre à l'évidence. Cavendish avait bel et bien disparu, aussi invraisemblable que cela puisse paraître.

Mollement, il l'appela encore une fois, sans trop y croire. Sans plus de résultat.

Confronté à une réalité bien singulière, Jag commença alors à faire marcher ses neurones. L'éclaireur n'avait pu s'envoler, se volatiliser. Rien de ce qui était dans la pièce n'avait bougé. Dans ces conditions pourquoi aurait-il disparu ?

La dernière fois qu'il l'avait aperçu, Cavendish se glissait derrière le bar. Peut-être était-il tout simplement allongé en deçà du meuble, sans connaissance ?

Le mur du fond ne comptant aucune ouverture, il n'était pas possible de se rendre compte, de vérifier cette hypothèse autrement qu'en pénétrant dans le cube gigogne.

Coincé, ne tenant pas à laisser s'écouler trop de temps, Jag chercha un moyen d'empêcher le bâtiment de se refermer pendant qu'il se risquerait à l'intérieur.

L’idéal aurait consisté à placer une sorte d’étai, ou plusieurs même, le long de la façade de la pièce centrale, des deux côtés du bâtiment, afin d’empêcher les éléments attenants de coulisser, de se rabattre, d’obturer la sortie. Seulement tout cela restait du domaine du rêve car ce n’était pas avec les quelques bouts de bois récupérés çà et là qu’il pouvait prétendre bloquer les mâchoires de cet étrange piège.

Il envisagea un instant de faire sauter les ailes du bâtiment mais il ne pouvait se permettre de pratiquer la politique de la terre brûlée avant d’en savoir un peu plus long.

Par contre, il pouvait toujours se munir d’explosifs et s’en servir le moment venu, si le besoin s’en faisait sentir…

Voyant là la solution à son problème, il marcha tranquillement vers les chevaux, ne tenant pas à les effrayer. Momentanément calmés, ils se laissèrent approcher, un peu nerveux néanmoins, la robe luisante, la peau frissonnante, conservant un fond d’inquiétude, hennissant comme on gémit.

Comprenant, partageant leur désarroi, Jag les caressa, leur souffla des rassurances dans les naseaux avant les débarrasser de leurs fontes et de tout leur harnachement, leur rendant leur liberté. Il n’était en effet pas question de les conserver à l’attache. Si Cavendish avait réellement disparu, Jag devrait s’employer à suivre le même chemin et dans ces conditions il ne pouvait obliger les malheureuses bêtes à attendre leur retour.

Il ramena tout leur fourniment près de la construction, procéda à un rapide tri, conserva une sacoche contenant des munitions, des grenades, de la dynamite, se chargea également d’une gourde qu’il prit soin de remplir en la plongeant dans l’abreuvoir, d’une Winchester 30/30, puis il pénétra enfin dans la salle, la gorge serrée, un trou en guise d’estomac.

Circonspect, il s’avança doucement jusqu’au bar, ne fut qu’à demi surpris de ne découvrir qu’un espace vide entre le meuble et la vitrine aux bouteilles.

Déposant son barda sur le comptoir, un peu désorienté tout de même, il alla inspecter les deux ailes sans rien trouver de nouveau.

Revenu dans la salle centrale, il entreprit alors de passer le décor au peigne fin. C'est alors qu'il remarqua un détail qui lui avait échappé jusqu'alors. Cela tenait au mobilier de l'endroit. Aux tables et aux chaises. Elles étaient toutes scellées dans le sol. Il s'interrogea un moment sur cette curieuse particularité puis en déduisit qu'il s'agissait certainement d'une mesure pratique destinée initialement à éviter que les altercations ne dégénèrent en bataille rangée ; souvent, en effet, les protagonistes des rixes avaient une fâcheuse tendance à transformer en projectiles tout ce qui leur tombait sous la main. Avec ce genre de précautions les risques étaient ramenés à rien. On ne cassait plus que de l'os ou des dents.

Un hennissement ramena Jag à la réalité. Les chevaux étaient revenus. Ils avaient encore besoin de la présence de l'homme. Habitués à servir, ils ne savaient que faire de leur liberté tout juste retrouvée. Le mode d'emploi leur en viendrait avec le temps.

Perplexe, Jag recommença à tourner en rond dans le bâtiment. Finalement, il n'était guère plus avancé. Son inspection ne lui avait rien appris. En tout cas son sixième sens avait parfaitement fonctionné. Cet endroit sentait le soufre. D'ailleurs il aurait dû se méfier bien avant. Le fait qu'aucun animal n'ait cherché à gîter dans la construction gigogne aurait dû lui mettre la puce à l'oreille. S'il avait été un peu plus réceptif, Cavendish serait encore là. Au lieu de ça, il s'était quasiment volatilisé. Et le plus incroyable c'est que Jag ne parvenait pas à comprendre comment cela avait pu se produire, quel foutu mécanisme avait engendré pareil phénomène ?

Se concentrant quelque peu, Jag tenta de revisionner la scène telle qu'il l'avait vécue. En fait, ce qu'il fallait déterminer, c'était si l'éclaireur avait été l'artisan de son propre escamotage, ou bien si le bâtiment se refermait ainsi sur lui-même à heure fixe ?

Dans le second cas, Jag n'était pas au bout de ses peines. L'attente pouvait être longue, d'autant plus interminable que Cavendish avait peut-être besoin d'aide. S'il était encore de ce monde ? Après tout ce bâtiment était peut-être une cellule d'extermination ? Tout était possible dans cette nouvelle Dimension Sauvage. Avec le retour des étoiles surgissaient de nouvelles formes de périls. Les Forces du Mal prenaient différents visages (2).

Il valait mieux garder l'esprit ouvert, ne rien refuser a priori si l'on désirait assurer sa survivance.

Se refusant à attendre une hypothétique répétition du phénomène, Jag pencha pour la première solution, celle qui privilégiait le déclenchement d'un mystérieux mécanisme.

Fermant les yeux, il revit Cavendish se glisser derrière le bar…

S'en approchant, il hésita un moment avant de se glisser à son tour derrière le meuble.

Un trait de lumière accrocha soudain son regard. Un fil d'une clarté si vive qu'il était quasiment invisible. Se penchant précautionneusement, le souffle court, Jag découvrit un imperceptible flux lumineux qui reliait le bar à l'armoire aux bouteilles. Un frisson lui parcourut l'échine. Il avait trouvé. Il suffisait de rompre le fil de lumière pour refermer les ailes du bâtiment. C'était une technologie ancienne souvent employée dans tes systèmes d'alarme ou au contraire pour ouvrir automatiquement les portes.

Situé à vingt centimètres du sol, le piège était indécelable et inévitable.

Le cœur battant, Jag courut à l'autre extrémité du bar, sourit en découvrant le même dispositif.

Un truc imparable, plutôt bien agencé. En plein désert, un bar excitait fatalement les convoitises…

Se chargeant de la sacoche, de la gourde, de la Winchester, il regagna l'extrémité du bar, respira un grand coup, puis se glissa derrière le meuble en rompant l'ordonnance du faisceau.

Instantanément, les chevaux se mirent à hennir avant de détaler au grand galop tandis que le sol se mettait à vibrer.

De l'intérieur, Jag n'entendit ni le sifflement aigu ni le chuintement. Juste le plancher qui tremblait sous ses pieds.

Il connut alors une seconde de panique, fut tenté de courir jusqu'à la sortie, de se jeter hors de cette infernale souricière.

Prenant sur lui, serrant les dents, s'accrochant au comptoir, il demeura pourtant sur place, la gorge sèche, une main de glace serrant son cœur.

Dans un silence impressionnant, les pièces latérales se rabattirent et la salle fut soudain plongée dans une totale obscurité.

L’angoisse de Jag se renforça. Il se retint pour ne pas hurler.

CHAPITRE IV

Venue de nulle part, une boule de lumière bleutée se matérialisa tout à coup au centre de la pièce, à un bon mètre de hauteur, sphère d'apparence compacte qui sembla éclater pour jeter alentour des lueurs fantomatiques.

Un bruit familier attira alors l'attention de Jag.

Abaissant les yeux, il s'aperçut avec effarement qu'il avait de l'eau jusqu'aux chevilles.

Dépassé, il se pencha par-dessus le comptoir pour se rendre compte que la salle entière disparaissait sous une couche de liquide dont le niveau montait à une allure record puisque notre homme en avait à présent jusqu'à mi-cuisses.

Il régnait à présent dans la pièce une clarté si vive que Jag avait du mal à garder les yeux ouverts. Simultanément, la chaleur ambiante avait monté d'une bonne dizaine de degrés. On se serait cru au beau milieu d'un incendie.

Comme le liquide lui arrivait à la taille, Jag commença à s'affoler. À ce rythme, il n'allait pas tarder à être submergé. Et l'endroit n'offrait aucune issue viable. Encore un peu et il serait noyé.

Obéissant à son instinct, il se hissa sur le comptoir, se retrouvant momentanément à pied sec. Se dépliant, il vit qu'il touchait le plafond, s'en trouva momentanément rasséréné. Il pourrait au moins tenir jusqu'à l'ultime seconde.

Puis il repensa soudain à Cavendish et paradoxalement cela le rassura. Si l'éclaireur s'était noyé, il aurait fatalement retrouvé sa dépouille. Donc il n'avait rien à craindre de ce côté-là.

Mais il lui apparut soudain que le coureur de pistes, n'ayant pas lui de points de repère, pas de précédent, n'avait pas dû rester les deux pieds dans le même sabot.

Paniqué à juste titre par cette succession de phénomènes pour le moins singuliers, il avait certainement fait marcher ses neurones et cherché à s'en sortir par le raisonnement.

Jag décida donc de se mettre à sa place, ce qui lui fut relativement facile, il faut bien l'avouer.

Cependant moins angoissé que n'avait dû l'être son compagnon, il se concentra sur l'eau qui recouvrait à présent le comptoir et ses pieds par la même occasion. Une eau dont le niveau continuait de s'élever silencieusement, sans le moindre remous, le plus petit pli en surface. Un véritable miroir dans lequel la silhouette de Jag semblait plantée.

Une eau pourtant qui devait bien venir de quelque part…

Nul besoin d'être un grand analyste pour s'en convaincre. Cavendish s'était sûrement fait la même réflexion et il avait évidemment cherché à découvrir l'origine de cette soudaine crue. Un tel débit laissait augurer d'une alimentation importante. Et Jag qui avait passé le bâtiment en général, et la salle centrale en particulier, au peigne fin n'avait pourtant rien remarqué ; pas de robinets, ni de vannes ; rien sur les murs ou sur le sol qui puisse trahir une conduite camouflée.

Jag en était là de ses réflexions lorsqu'un fait troublant lui apparut. Il ne ressentait aucune trace d'humidité, n'était à ce qu'il semblait même pas mouillé.

Intrigué, il inspecta le haut de son pantalon, le trouva aussi sec qu'un buvard abandonné en plein désert. Pliant les genoux, il hésita un instant avant de plonger l'extrémité de ses doigts, puis sa main droite entière dans l'eau miroitante. Il la retira bientôt aussi sèche qu'elle y était entrée. Perplexe, il répéta l'expérience pour en tirer les mêmes conclusions. Cette eau, du moins ce liquide, ne mouillait pas. Mieux même, il roulait sur la peau sans s'y accrocher, comme s'il avait été préalablement huilé, ce qui n'était pas le cas. Pas plus que ses vêtements.

Enfant, Jag avait un jour cassé un thermomètre pour récupérer le liquide argenté qui se trouvait à l'intérieur. Il avait alors été fort surpris de constater que la boule de mercure courait sur sa peau sans laisser de trace d'humidité, qu'elle se dissociait même assez facilement pour se reformer aussitôt après.

Là, c'était à peu près le même phénomène.

Décontenancé, Jag considéra la surface brillante avec circonspection avant de se laisser doucement glisser dans l'étrange liquide.

Inquiet, il marqua un temps d'arrêt avant d'y risquer la tête. Puis, aspirant une forte goulée d'air, il se cassa en deux, plongea.

Comme il l'avait constaté, le mystérieux fluide agissait comme s'il était enduit d'un répulsif. Il fut même surpris de pouvoir respirer. Une mince pellicule d'air demeurait autour de lui, réserve qui ne lui permettait pas de tenir des heures dans l'élément liquide mais suffisamment cependant pour se faire une idée, pour remonter jusqu'à la source de ce fluide extraordinaire.

Une fois totalement immergé, il eut la surprise de se retrouver en plein pot au noir, incapable de distinguer quoi que ce soit. La lumière avait reflué avec la montée du liquide et il devait évoluer dans un univers de goudron. Impossible dans de telles conditions de se repérer, alors a fortiori de rechercher l'origine de cette curieuse « eau sèche ».

Relevant la tête, Jag eut un coup au cœur. L'obscurité l'entourait complètement. La lumière ne brillait pas non plus en surface.

Soudain oppressé, Jag éprouva l'impérieux besoin de se sortir de ce bain d'encre.

Donnant un violent coup de talon au sol, il eut la mauvaise surprise de rester quasiment cloué sur place, ne décollant tout au plus que d'une poignée de centimètres.

En l'espace d'une seconde, il comprit avec effroi que la densité de ce fluide n'était pas celle de l'eau et qu'il ne pouvait donc s'y comporter de la même façon. Il était comme une enclume dans un pot de mélasse.

Affolé, il lança ses mains en avant, cherchant la masse rassurante du bar. Seulement il eut beau tâtonner, se déporter tous azimuts,

rien ne vint contrarier sa marche hésitante. Le décor semblait s'être volatilisé à son tour.

Perdu dans un univers charbonneux, il sentit sa raison vaciller, commença à étouffer. Un voile rouge lui descendit sur les yeux.

Dans un ultime sursaut, pareil à un noyé, il se cambra, bouche grande ouverte, bras relevé, main tendue.

C'est alors que les ténèbres explosèrent, qu'il émergea en pleine splendeur.

Le souffle coupé, il demeura un moment interdit, comme assommé, étourdi par ce qu'il découvrait.

Il était au centre d'un immense cône aux parois étincelantes, une espèce d'entonnoir surplombé d'un vaste réflecteur qui dispensait une lumière aussi vive que le soleil de midi.

Un escalier façonné dans le métal permettait de rejoindre une plate-forme circulaire bordée d'une rampe métallique derrière laquelle se profilaient deux silhouettes penchées sur le vide.

Plissant les paupières, Jag identifia instantanément l'une d'elles et son cœur fit un bond dans sa poitrine. Cavendish était là, bien vivant !

Vivement soulagé, Jag récupéra un instant avant de se lancer dans l'ascension de l'escalier embouti.

En haut, il fut accueilli par un interminable Noir aux cheveux rasés, un garçon tout juste sorti de l'adolescence au visage grêlé, vêtu d'une combinaison de toile kaki qui aurait pu facilement en tenir deux comme lui.

Comme Jag mettait le pied sur la plateforme, il lui tendit une main osseuse.

— Salut, camarade, dit-il. Toi au moins on ne peut pas dire que tu te déplaces sans biscuits !

Surpris, Jag remarqua alors qu'il tenait toujours la Winchester à la main et que la sacoche aux explosifs pendait sur sa poitrine, béante. Voilà qui expliquait en partie ses difficultés à se mouvoir dans le pot au noir !

— T'es plutôt prévoyant à ce qu'il semble mais fallait pas te charger, y'a pas grand-chose à tirer dans le coin !

Il laissa passer un moment avant d'ajouter :

— Enfin, heureux de t'avoir avec nous ! Bienvenue en Enfer !

Quelque peu interloqué par la singularité de cet accueil, Jag allait demander des éclaircissements à son interlocuteur lorsque l'éclaireur, trop longtemps silencieux à son goût, vint se mêler à la conversation.

— T'en as mis un temps, ronchonna-t-il, heureusement que j'avais de la compagnie !

— J'ai fait aussi vite que j'ai pu, renvoya Jag agacé. Seulement il m'a fallu un moment pour encaisser ta disparition, pour comprendre ce qui venait de se produire, que tu t'étais réellement volatilisé. Avoue que j'ai des circonstances atténuantes… Sans compter que j'ai eu du mal à me dépêtrer de ce bain de goudron…

— Pas étonnant, avec ton chargement ! T'aurais pu amener les chevaux pendant que tu y étais !

Dépassant la mauvaise humeur du coureur de pistes, se voulant plus constructif, curieux aussi, Jag désigna le décor rutilant avant de demander :

— Où est-ce qu'on est ?

— On est où nous ont menés tes satanées manigances, voilà où on est ! gronda Cavendish visiblement aussi ignorant que lui de leur entourage. Toujours à vouloir porter ses couilles où il faut pas !

— C'est toi qui as insisté pour rester, il te fallait un toit pour la nuit, moi je voulais filer ; mais tu réclames tes aises, une chartreuse pour ton palais délicat…

— Et comment j'aurais pu savoir que j'allais déclencher un véritable piège à cons ? se récria l'éclaireur. Un bar en plein désert, c'est pire que le Chant des Sirènes ! Je connais personne qui pourrait résister… Un vrai piège à cons !

— Où sommes-nous ? s'inquiéta de nouveau Jag en s'adressant cette fois au grand Noir.

— À Michipicoten City, répondit ce dernier.

— Encore !

L'autre eut un sourire qui découvrit une denture étincelante.

— Avant, vous étiez comme qui dirait en grande banlieue ; à présent vous êtes en plein dans la cité !

Perplexe, Jag jeta un rapide coup d'œil alentour, gonfla les joues.

— J'ai connu des placards qui avaient plus de superficie que ta ville, dit-il.

Le Noir éclata de rire.

— D'abord, ce n'est pas « ma » ville, se défendit-il. Et ce « placard », comme tu l'appelles, n'est qu'un compartiment de translation. Un translateur de catégorie B, hélas…

Comme Jag et Cavendish fronçaient les sourcils, visiblement avides d'en apprendre plus, il ajouta :

— Cela signifie qu'il ne fonctionne que dans un sens…

Là, il s'interrompit de nouveau, laissant les mots faire leur chemin dans l'esprit enfiévré des deux hommes, avant de lâcher :

— Cela signifie aussi et surtout qu'il est incapable de nous renvoyer là d'où nous venons !

CHAPITRE V

Conscient d'avoir littéralement assommé son auditoire, le Noir tenta dans la foulée de dégeler l'atmosphère.

— Comme on est appelés à cohabiter, autant faire les présentations, enchaîna-t-il. Je suis Joshua Lippincott. Jos pour le beau sexe et simplement Joshua pour mes amis.

Peu sensibles à l'humour de leur interlocuteur, atterrés, les deux hommes se nommèrent machinalement, échangèrent des poignées de main dénuées de chaleur malgré leur fermeté.

— Vous n'êtes pas racistes, c'est déjà ça, rigola le Noir en essayant de dédramatiser la situation.

Seulement il aurait pu se peindre le nez en rouge et s'enfiler un plumeau dans le fondement qu'il n'aurait pu dérider les nouveaux venus.

Consternés, les deux hommes se sentaient essorés, vidés de leur jus, ne cherchaient même pas à mettre la parole de leur interlocuteur en doute. Le contexte était suffisamment singulier pour qu'ils n'aillent pas chercher plus loin.

Des milliers de questions cependant leur brûlaient les lèvres qu'ils n'osaient poser, de peur de s'enfoncer encore dans le désespoir.

Jag finit pourtant par s'accrocher à un point de détail ; il fallait bien commencer, refaire surface.

— Dis-moi, Joshua, tu as l'air de prendre les choses du bon côté ? formula-t-il.

Le grand Noir haussa les épaules.

— Tout est relatif, répondit-il. Un borgne préférerait avoir ses deux yeux mais il peut aussi se consoler de n'être pas totalement aveugle…

— C'est l'histoire du verre à moitié vide ou à demi plein, grogna Cavendish. Quel rapport avec notre situation ? Je ne sais pas où on a atterri, mais à t'écouter tout à l'heure on était plus près des marmites de Lucifer que des Célestes Lambris !

— Si vous étiez en route pour un palace trois étoiles, d'accord vous n'avez pas gagné au change ; mais à voir vos dégaines, à vous entendre parler, on vous croirait plutôt sortis d'un roman de Fenimore Cooper !

— Je sais pas trop de qui tu parles, garçon, déclara l'éclaireur mais si j'en crois ce que je vois, on est sortis d'une époque de merde pour sauter à pieds joints dans une autre époque de merde ! Y'a que toi pour trouver ça drôle !

— De quel siècle vous venez ?

Cavendish jeta un coup d'œil à Jag avant de répondre.

— Si tu crois qu'on se préoccupait de ça ! ricana-t-il. Pour ta gouverne, y'avait qu'une chose qui nous importait : durer. Quand le soleil se levait, on n'était pas bien sûr de le voir se coucher ; fallait sacrément ramer pour assurer sa survivance. Alors tu repasseras avec ton calendrier !

Tout aussi désorienté, Jag n'en conservait pas moins un fond de bon sens. La question du Noir offrait d'étonnantes perspectives que le coureur de pistes aurait certainement décelées s'il n'avait donné libre cours à sa rancœur.

— On vient du XXIIe siècle, s'entendit-il répondre. Et toi ?

Joshua les considéra avec effarement.

— Vous me charriez ou quoi ? Vous avez l'air de deux trappeurs, de deux cow-boys frais émoulus de westerns spaghetti !

— C'est pourtant comme ça, renvoya Jag. On a peut-être même basculé dans le XXIIIe sans s'en rendre compte. Comme vient de le dire Cavendish, les dates, c'est pas vraiment notre tasse de thé !

Du coup, le Noir ne riait plus ; il avait devant lui l'Avenir et cela ne semblait pas le réjouir.

— Mais qu’est-ce qui s’est passé ? coassa-t-il. Un conflit nucléaire ?

Jag secoua la tête.

— Même pas. Enfin pas sur le plan mondial en tout cas.

— Quoi d’autre ?

— Un phénomène naturel. Il paraît que les étoiles se rapprochent de la Terre, que la planète est condamnée…

— C’est vrai ?

Jag eut une moue.

— Difficile à dire à l’œil nu. En tout cas des tas de gens l’ont cru et ça a déclenché une belle panique qui dure encore… On est retombés en pleine barbarie…

— Merde, souffla Joshua. Manquait plus que ça ! Quand les copains vont apprendre ça… Quoique, à bien y réfléchir, tout se recoupe…

Voyant les deux hommes le considérer avec intérêt, il précisa :

— On est six ; on vient tout droit du XXe siècle. La guerre du Vietnam vous avez entendu parler ? Non ? Eh bien, on y était ! En plein milieu ! Une sale guerre si tant est qu’il y en ait de bonnes… La jungle hostile, un climat pourri, une faune aussi meurtrière que l’ennemi, et un ennemi terriblement efficace et souvent invisible ; on mourait souvent sans voir personne, en touchant ce qu’on appelait aussi un « piège à cons », une saloperie qui vous faisait péter un chapelet de grenades entre les jambes, vous précipitait dans une fosse hérissée de lances de bambou, ou bien vous criblait de dards empoisonnés ; bref toute une panoplie de joyeusetés qu’on ne regrette pas vraiment. C’est ce qui fait que je peux vous paraître un peu trop cool…

— Tout cela ne nous dit pas où nous sommes, insista Jag. Ce… translateur, il nous a transportés où exactement ?

Le Noir se mordilla l’intérieur des joues.

— J’ai deux nouvelles pour vous, lâcha-t-il après un long moment d’hésitation. Deux mauvaises nouvelles ; par laquelle je commence ?

Comme les deux hommes ne semblaient guère goûter son humour, il poursuivit :

— Vous avez voyagé dans le temps ; nous sommes dans l'Avenir. On a tous franchi quelques siècles… On est actuellement en 3012 !

Cette première révélation ne surprit pas tellement Jag et Cavendish. Ils avaient inconsciemment envisagé une telle éventualité. Ils avaient déjà eu affaire à un appareil semblable au translateur, engin basé sur la dissociation moléculaire, inventé au XXIe siècle, et ils savaient très bien que par ce biais on pouvait se déplacer dans le temps. Partant de là, il ne restait plus qu'à savoir dans quel sens on avait voyagé. Une fois, ils avaient eu à se frotter à des hommes du passé, des spécialistes des jeux survivalistes. Des tueurs redoutables (3). Présentement, ils avaient suivi un autre courant.

— C'est peut-être pas si catastrophique, grommela Cavendish après avoir digéré l'information. Prendre sept siècles d'un seul coup sans gagner une ride, y'a que les momies pour le faire ! Et puis rien ne nous retenait vraiment à notre époque ; on n'avait pas de famille, pas vraiment d'amis… C'est sûrement plus emmerdant pour toi et tes copains qui viviez à une époque plus civilisée !

Si l'éclaireur prenait les choses avec philosophie, il n'en était pas de même pour Jag qui perdait à jamais l'espoir de retrouver son père adoptif. Mais il n'y avait pas que ça : il sentait confusément que le Noir avait gardé le « meilleur » pour la fin.

— Sans compter qu'on se plaint toujours que la vie va continuer sans nous, poursuivit le coureur de pistes décidément intarissable. Il m'est souvent arrivé d'envier certains grands arbres parce qu'ils étaient là avant moi, et surtout parce qu'ils seraient là longtemps après ; eh bien, j'ai plus de raison de les jalouser : j'ai fait un bond de sept siècles ! Je suis presque aussi vieux que certains séquoias millénaires ! Encore un voyage ou deux comme celui-là et l'Homme sera l'égal de l'arbre !

Puis s'adressant au Noir, il s'inquiéta :

— Dis-moi, Joshua, comment sont les forêts à présent ? Il me tarde de les voir. J'espère que les hommes d'aujourd'hui se montrent plus soucieux de la nature que de ton temps…

L’autre eut une moue embarrassée.

— C’est pas précisément ici que tu pourras installer un hamac, finit-il par répondre. Michipicoten est un endroit entièrement bétonné…

— Et autour, qu’est-ce qu’il y a autour ? Ne me dis pas que c’est du sable ! Le désert, j’en ai soupé !

— Les choses ont changé, on est à l’ère des Villes Migrantes…

Le front de Cavendish se barra de plusieurs rides ; ses yeux d’ordinaire transparents prirent un éclat inhabituel.

— Attends un peu, j’ai peur de pas bien saisir… Des Villes Migrantes, c’est bien ce que tu as dit… Qu’est-ce que tu entends par là ?

— C’est la deuxième mauvaise nouvelle, s’excusa le Noir. Il n’y a pas de forêts, pas de sable autour de Michipicoten. Rien que du vide. Nous sommes dans l’espace !

CHAPITRE VI

Déjà pas mal éprouvés par leur « voyage » et par la perspective de ne plus pouvoir faire machine arrière, c'est-à-dire revenir à leur époque, Jag et Cavendish demeurèrent paradoxalement sans réactions devant cette nouvelle révélation.

Incapable d'encaisser sans donner libre cours à sa nature, l'éclaireur ne tarde pas à donner de la voix.

— Par le Maufait ! éructa-t-il, c'est pas possible ! Le destin a pas pu me jouer un tour pareil ! M'envoyer, moi, dans l'espace, moi qui ne supporte que le plancher des vaches ! C'est impossible ! C'est aller contre la nature ! On a toujours eu le vertige chez les Cavendish ! On est de la race des rampants, pas de celle des trapézistes ! Réveille-moi, Jag ! Réveille-moi, bon sang, je cauchemarde ! Ça doit être la chartreuse, je l'aurai mal supportée ! Je suis forcément malade ! Y'a que les malades pour passer derrière un bar et se retrouver dans une fusée, comme un singe d'expériences avec un aller simple !

Moins exubérant, plus pragmatique, Jag tentait de faire une synthèse de ce qui leur arrivait et d'en tirer des enseignements positifs.

— Si on est en l'an 3012, dit-il après réflexion, c'est que les hommes ont fini par se ressaisir et qu'ils ont trouvé le moyen de vivre dans les étoiles…

Son analyse fit bondir le coureur de pistes.

— Et quand bien même ! gronda-t-il. Toi et moi on est des hommes de terrain, des bouffeurs de poussière, des traqueurs d'horizon, dis-moi ce qu'on va faire dans une fusée ?

— Nous ne sommes pas dans une fusée, objecta Joshua, mais dans une ville…

— Oui, je sais, merci bien ; n'oublie pas qu'on est nés après toi, dit Cavendish. Il m'est arrivé de feuilleter des revues ou des livres qui traitaient de stations orbitales… Des trucs circulaires, des espèces de roues avec un tas de rayons dans lesquels on pouvait se déplacer et vivre… Y'avait même des jardins… De la culture hydrophonique qu'ils appelaient ça…

— Hydroponique, corrigea le Noir. Seulement nous sommes dans une Ville Migrante, dans du béton, pas enfermés dans un vaisseau…

— Je suis curieux de voir ça, dit l'éclaireur. Pas toi, Jag ?

Comme ce dernier acquiesçait avidement, le Noir marcha jusqu'à un téléphone mural, décrocha.

— Billings, j'ai deux pains chauds qui sortent du four, je les amène… J'attends la relève, ou quoi ?

— Non. Arrive. Monte au bunker, tout le monde est prévenu. Amène-nous ta fournée, je mets le translateur en sécurité automatique ! nasilla un haut-parleur.

— Pains chauds, fournée, grogna l'éclaireur, et puis quoi encore ?

— C'est rien d'autre que des mots, une espèce de code ; faut pas y voir d'attaque personnelle, déclara Joshua en récupérant une carabine M16 posée sur une tablette.

Moins chatouilleux sur le chapitre de l'honneur que son frère d'aventure, Jag désigna différents objectifs répartis sur toute la circonférence du « four ».

— Pourquoi une surveillance physique si vous disposez d'un système à distance ? demanda-t-il.

— On ne sait jamais qui va se matérialiser, expliqua le Noir. Et comment les nouveaux arrivants vont prendre la chose. C'est pourquoi il vaut mieux un comité d'accueil. Et puis on pourrait bien voir débouler une patrouille de V.C…

Devant la mine ahurie des deux hommes, il précisa :

— Des Viêt-cong ; c'est contre eux qu'on se battait. Après tout ils pourraient bien emprunter le même chemin que nous… Dans ce

cas, vaudrait mieux s'occuper d'eux avant qu'ils aient eu le temps de s'organiser…

Sur ce, ils quittèrent le compartiment qui abritait le translateur, débouchèrent dans un couloir chichement éclairé par des hublots grillagés. Là, ils attendirent que le Noir ait refermé la porte au moyen d'un énorme volant, avant de s'ébranler à nouveau, se déplaçant dans une atmosphère confinée qui empestait le moisi.

Franchissant une nouvelle porte blindée, ils émergèrent enfin à l'air libre.

Médusés, Jag et Cavendish demeurèrent muets de saisissement, n'ayant pas assez de leurs deux yeux pour prendre la dimension de leur nouvel environnement.

— Par le Maufait ! coassa l'éclaireur. Je suis bien obligé d'y croire : on est vraiment en plein ciel !

Autour d'eux s'étendait un éther bleu marine parsemé çà et là de poches plus claires, coulées délavées qui ressemblaient à des cascades célestes.

— Justecul ! poursuivit le coureur de pistes. C'est pas d'ici qu'on pourra rejoindre la Terre avec une poignée d'élastiques !

Ce disant, il faisait allusion à une aventure passée, alors que, recherchant un hypothétique Eldorado, ils avaient été faits prisonniers par des Jivaros et parqués sur une gigantesque météorite qui, privée de la formidable nappe de gaz que recelaient ses flancs, avait fini par se révéler plus légère que l'air (4).

— Où est la Terre ? s'inquiéta Jag.

Le Noir eut une moue.

— Trop loin pour qu'on puisse la distinguer ; d'après Billings, c'est lui le fort en thème du groupe, nous en sommes à des années-lumière. Mais il vous expliquera ça mieux que moi ; il adore faire étalage de sa science !

Essayant de faire abstraction de leur position dans l'espace, Jag s'obligea à décortiquer le paysage.

Michipicoten proprement dit.

Comme Joshua l'avait rapporté, l'endroit était exclusivement fait de béton.

En fait, il s’agissait d’une construction géométrique. Un vaste hexagone délimité par de hauts murs. Au faîte de ces véritables remparts couraient des chemins de ronde qui reliaient entre eux des bulles-miradors situées à chaque angle, positions éminemment stratégiques qui permettaient de couvrir chaque pouce de terrain clos. Et cela d’autant mieux que chaque poste d’observation était surmonté d’un projecteur halogène qui jetait une lumière écrasante sur la drôle de cité.

À l’intérieur de cette enceinte infranchissable se trouvaient différentes aires grillagées dont certaines étaient équipées d’agrès tandis que d’autres, balisées, étaient réservées à certaines disciplines sportives.

Il y avait également des baraquements faits de tôles structurées et, tout au centre de l’hexagone, une construction carrée, massive, surmontée d’un radar. Le « bunker », à n’en pas douter.

L’ensemble, plutôt vaste, s’étendait à peu près sur un hectare.

— On dirait une prison, émit Jag en promenant son regard sur les chemins de ronde.

— Bien vu, approuva Joshua en branlant la tête. C’est un ancien pénitencier, effectivement.

Cette précision fit hoqueter Cavendish.

— C’était pas suffisant qu’on soit dans l’espace, faut qu’on se retrouve dans une espèce de bagne, doublement prisonniers !

— On est tous logés à la même enseigne, fit remarquer le Noir.

— Et alors ? Tu parles d’une consolation !

Certainement aussi affligé que son compagnon, mais plus positif, Jag chercha à dépasser les faits bruts.

— Il y a longtemps que vous êtes là ? interrogea-t-il, autant pour se faire une idée précise de la situation que pour se dégager l’esprit.

— Pas loin d’une semaine. Autant dire un siècle !

— Et en une semaine vous n’avez pas trouvé le moyen de filer d’ici ? ricana l’éclaireur.

— Non, et c’est pas faute d’avoir essayé !

— Il doit bien y avoir une possibilité tout de même, renauda le coureur de pistes. J’imagine qu’on est pas les seuls à avoir été

aspirés par votre translateur ; y’en a fatalement eu avant nous, où ils sont passés ? À moins que vous ayez retrouvé des vestiges…

Le Noir secoua la tête.

— Rien. L’endroit était net. Aucune trace ; et pourtant on a tout passé au peigne fin !

Nullement convaincu, surtout désireux d’épancher sa bile, Cavendish se mit alors à renifler à plusieurs reprises tout en observant longuement le décor, cherchant visiblement à coincer son interlocuteur.

Une méchante lueur fulgura soudain dans son regard délavé.

— Comment est-ce qu’on peut respirer sans combinaison ? demanda-t-il tout à coup, n’ayant trouvé que ce biais pour embarrasser le Noir. Dans tous les documents que j’ai parcourus, les types se déplaçaient dans des sortes de scaphandres qui les faisaient ressembler à des robots !

Joshua eut une moue dubitative.

— C’est vrai, répondit-il. À notre époque tous les gars qui faisaient des sorties spatiales étaient lourdement équipés… Là-dessus, on n’en sait pas plus que toi. Ce que je sais, c’est qu’on respire sans problème et que l’air n’est pas rationné. À en croire Billings, on serait entourés d’une espèce de champ de force…

— Il en sait des choses, ce Billings, ricana l’éclaireur. Je suis curieux de voir la tête qu’il a !

— Ça tombe bien car il nous attend, renvoya le Noir.

Et il s’ébranla, Jag et Cavendish dans son sillage.

CHAPITRE VII

L’intérieur du bunker était aussi froid que l’extérieur. Aucun raffinement. Rien d’un boudoir. Dans la salle principale, la salle des machines en quelque sorte, les murs étaient bruts de ciment, ceinturés de consoles, d’écrans de surveillance. Au plafond, des rangées de néons dont certains palpitaient, à la limite de la défaillance, baignaient l’endroit d’une clarté crayeuse.

Quatre hommes étaient là qui jetèrent un regard curieux sur les nouveaux venus.

Curiosité réciproque car chacun avait un look bien différent. Cependant, au-delà de leur mise disparate, les quatre hommes avaient quelque chose en commun : le regard neutre, terne, à jamais éteint de ceux qui en ont trop vu.

En dehors du Noir, ils avaient tous bizarrement conservé leur casque sur la tête et leur arsenal à portée de main. On les sentait marqués pour longtemps, automatisés aux choses du combat.

Les présentations furent vite faites. Il y avait là Douglas Sharp, un type aussi long que Joshua, dégingandé, roux flamboyant de poil, à la peau étrangement blanche ; Jack Hamilton, un garçon râblé, plutôt enrobé, mains et avant-bras tatoués, les doigts recouverts de bagues voyantes, un mégot de cigare planté entre les dents ; Bill Norwalk, moyen dans tous les sens du terme, homme qui serait passé inaperçu s’il n’avait eu les joues constellées de furoncles purulents ; et enfin Steve Billings, le scienceux de la bande s’il fallait en croire Joshua, bipède au physique d’éternel adolescent, les yeux agrandis par de petites lunettes cerclées de fer, le visage avenant malgré un nez un peu long.

De tous, ce dernier semblait le plus vivant. Il était d'ailleurs le seul à s'être récuré ; les autres n'avaient pas fait cet effort et disparaissaient sous une enveloppe de sueur et de crasse.

Les identités déclinées, de brèves poignées de main échangées, on retomba très vite dans un silence pesant que Jag fut le premier à rompre.

— Je croyais que vous étiez six, dit-il.

Ce fut Billings qui prit la parole ; apparemment, sa qualité de savantissime lui avait conféré une fonction de leader que personne ne songeait à lui disputer ; du moins en temps de trêve…

— En fait nous sommes cinq plus un, expliqua-t-il d'une voix aux accents distingués qui détonaient un peu dans le contexte.

— Ce doit être les effets du translateur, mais j'ai peur de pas bien comprendre, grogna Cavendish.

L'autre eut un sourire indulgent.

— C'est notre cuisine interne, dit-il. Ce que je veux dire c'est que nous formons deux groupes distincts…

Désignant ses compagnons, il précisa :

— Nous sommes cinq appelés, des soldats de fortune, des sans-grade tout juste préoccupés d'une chose : durer, arriver entier à la fin de notre temps ; d'ailleurs on est tous des « short-timer » ; il nous restait moins de soixante jours à tirer avant de rentrer au pays…

Du menton, il montra un des écrans où Ton voyait, en plan général, s'activer une silhouette.

— Baker, lui, est tout le contraire ; c'est un « re-up », un rengagé. Un spécialiste des missions solitaires. Un volontaire pour tous les coups pourris. Un mec complètement cinglé. Un tueur qui faisait sa propre guerre. Le bruit court qu'il tient une comptabilité de ses victimes. Un dingue !

— Qu'est-ce qu'il fait avec vous ? demanda Jag.

— On était en mission de ratissage dans la province de Quang Tri, on s'apprêtait à rejoindre la Cote 400 lorsque les Viêt-cong nous sont tombés sur le paletot ; il en surgissait de partout, ils sortaient de leurs foutus tunnels comme un bataillon de rats giclant des égouts. Puis leurs mortiers sont entrés en action, leurs mitrailleuses aussi,

c’était l’enfer. Ça pétait de tous les côtés ! Partout on se heurtait à un véritable tir de barrage ! On a demandé un appui aérien mais ça n’a rien arrangé ; les gars ont dû se planter en transmettant les coordonnées parce que c’est en plein sur nous que les Phantom ont largué leurs bombes et leur napalm ! À partir de là, ça a été la grande débandade. On a tous cavalé droit devant nous, tirant sur tout ce qui bougeait, souvent incapables de reconnaître l’ami de l’ennemi. Puis d’un seul coup on est arrivés devant un baraquement qui ressemblait à un blockhaus et on s’est instinctivement jetés dedans. Une fois à l’abri, on a à peine eu le temps de prendre position que cette saloperie de baraquement se refermait. Au départ, on était plus nombreux mais des copains ont été écrasés par les pièces coulissantes. Et on s’est tous retrouvés là, plutôt surpris, croyant à un piège des Viêt-cong… Quand on s’est comptés, on s’est aperçus que Baker était avec nous mais c’était par pur hasard ; un tour du destin. On n’avait rien à se dire…

À ce stade, Billings poussa une manette et Baker apparut plein écran. Grand, bien découplé, il était nu jusqu’à la taille et affichait un torse harmonieux, puissamment musclé, il s’affairait pour l’heure à entretenir sa forme physique en accomplissant une interminable série de pompes. Lui aussi avait conservé son casque.

Devinant qu’on l’observait, il poursuivit néanmoins ses tractions en jetant sur l’objectif un regard dénué de chaleur.

— L’a pas l’air très sympathique, votre client ! siffla Cavendish. J’ai connu des serpents qui lui ressemblaient !

— C’est un « nordo », assura Joshua, un type rentré, taciturne, asocial. Depuis qu’on est là, il n’a pas ouvert dix fois la bouche. On ne le voit jamais. Sans ce réseau vidéo, on pourrait croire qu’il a foutu le camp ! Tout ce qu’il sait faire, c’est s’entretenir. Et quand il n’est pas à sa gym, il démonte et remonte sa M16 et ses flingues ! C’est vrai qu’il fait sa guerre. Le problème, c’est qu’il a tendance à en vouloir au monde entier…

— Et qu’est-ce qu’il pense de la situation ? s’enquit Jag. Il a bien un avis, non ?

Billings eut une moue.

— Rien. Il attend que « ça se décante », ce sont ses propres paroles. C’est un type extrêmement nonchalant, doté d’un système nerveux « plat ». Il n’est lui-même que dans l’action. Pour l’heure, c’est comme s’il était en hibernation ; il ne vit pas vraiment…

— Il s’est quand même renseigné, non ? insista Jag.

— Oui. En fait il a écouté, a fait ses choux gras des questions des autres avant de se retirer dans ses quartiers. Depuis, on ne l’a revu que par l’intermédiaire des écrans…

Cavendish se racla la gorge.

— Il vient tout de même aux heures des repas, non ?

Billings secoua la tête, ce qui fit comiquement tourner son casque.

— Même pas ; il a fait ses provisions. Il faut dire qu’ici, question bouffe, on n’est pas trop gâtés ! Tout est lyophilisé…

Comme l'éclaireur grimaçait d’incompréhension, le leader de la patrouille expliqua :

— Toutes les rations sont en poudre ou bien en pilules ; ça surprend un peu au début mais on s’y fait vite. C’est agréable, bien équilibré et ça ne laisse pas de sensations de faim…

Le coureur de pistes poussa un profond soupir.

— Ça suffisait pas qu’on soit bloqués dans l’espace, dans un repaire de gibiers de potence, râla-t-il, fallait qu’en plus on se mette à bouffer de la poudre et des cachets ! Maugrebleu de la Civilisation ! Si c’est ça le progrès ! Enfin, ça évite toujours la corvée de vaisselle…

— Où sommes-nous ? demanda Jag. On ne voit plus ni le soleil ni la lune…

Billings gonfla les joues.

— C’est difficile à dire, répondit-il. Je ne suis pas un spécialiste de l’espace et la technologie du Michipicoten laisse plutôt à désirer ; il ne faut pas oublier que c’est un pénitencier et pas un centre culturel…

Nullement renseigné, Jag laissa passer quelques secondes ; des milliers de questions lui encombraient l’esprit et il avait du mal à leur donner un ordre de priorité.

— Joshua nous disait que selon toi on était à des années-lumière de la Terre, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Une année-lumière correspond à la distance parcourue en un an par la lumière, laquelle se déplace comme on le sait à 300 000 kilomètres à la seconde.

L'incrédulité modela tous les visages. Visiblement, la plupart des personnes en présence n'avaient pas bien appréhendé le sens profond du terme. Les chiffres donnaient une véritable dimension aux mots. Un aperçu en fait car ce qu'ils évoquaient était effarant.

— 300 000 kilomètres à la seconde, siffla Cavendish les yeux exorbités. Doit falloir être drôlement attentif pour rien perdre du paysage ! Ça fait combien en une année ?

— Dix à la puissance 13, renvoya Billings. Ou si vous préférez : dix millions de millions de kilomètres, peut-être un peu moins…

L'éclaireur eut un ricanement.

— On va pas mégoter sur un million de bornes. Et selon toi on serait à plusieurs années-lumière de chez nous ?

L'autre haussa les épaules.

— De toute façon, nous sommes sortis de notre galaxie, dit-il. Et nous avons dépassé toutes celles qui étaient répertoriées… À mon avis nous avons dépassé la Constellation de l'Hydre… qui se trouve à près de trois milliards d'années-lumière de la Terre.

Assommé par cette avalanche de chiffres qui ne voulaient plus dire grand-chose, Jag tenta de ramener le débat sur un plan plus concret.

— Tu penses qu'on aurait pu parcourir une telle distance sans subir de dommages, sans s'éparpiller, sans vieillir, surtout ?

Embarrassé, Billings s'accorda un répit avant de répondre.

— Apparemment, nous sommes tous entiers et en bonne santé morale ; pour ce qui est du reste, c'est juste une question d'impressions, de jugement personnel. Si on prend tout au pied de la lettre, c'est sûr qu'on aurait tous dû vieillir, se racornir, tomber en poussière même, mais nous sommes confrontés à une technologie qui nous dépasse complètement. Et si j'en crois ce que vous avez confié tout à l'heure à Joshua, l'Univers aurait cessé de s'étendre

pour se rétracter ; en partant de là, on peut aussi penser que les univers-îles se sont considérablement rapprochés…

— Rapprochés de quoi ? demanda Jag. On ne voit rien nulle part.

— La Terre n'est pas le centre de l'univers, déclara Billings.

Une chape de désespoir tomba sur les épaules de Jag. Il se sentit tout à coup doublement misérable. D'abord il se retrouvait coincé en plein ciel sur un complexe en béton, et ensuite il se révélait incapable de comprendre, de se situer par rapport à un environnement dont il ignorait tout. Pour lui, jusque-là, l'espace n'avait jamais eu une grande importance ; il l'avait toujours considéré comme quelque chose d'annexe, de secondaire, même s'il fallait se garer de toutes les vomissures célestes, qu'elles soient naturelles, comme les météorites, ou bien « manufacturées », comme les satellites-poubelles regorgeant de pestes chimiques ou bactériologiques que les Anciens, ces hommes futiles et inconséquents, avaient envoyé dans le cosmos pour s'en débarrasser. Il y avait aussi le soleil, qui dispensait ses bienfaits, et la lune, dont les différents cycles agissaient sur les marées, les menstrues féminines, ou bien sur l'humeur de certains déséquilibrés, mais c'était tout. Jamais il n'avait entendu parler d'année-lumière, de galaxie, de constellation, d'univers-îles… Jamais il ne s'était senti si inutile, si désemparé.

— Maintenant, il n'est pas exclu qu'on soit dans une nébuleuse, émit Billings.

Comme son entourage continuait visiblement à patauger, il précisa :

— C'est une zone de brume de poussière et de gaz hors d'un système solaire… Ça expliquerait qu'on navigue en plein pot au noir et qu'on ne puisse ni émettre ni recevoir…

Se remuant, Jag décida soudain d'être plus constructif.

— Pourquoi un pénitencier de l'espace équipé d'un translateur ? interrogea-t-il. Ça n'a pas de sens !

— On s'est également posé la question et on a fini par se faire une idée en compulsant le livre de bord et toute la documentation dont nous disposons. En fait, le Michipicoten avait pour mission de recruter de la main-d'œuvre pour alimenter les exploitations minières

installées sur différents astéroïdes… De la main-d'œuvre bon marché puisque le translateur permettait d'embaucher à moindres frais. En fait, ce n'est rien d'autre que de l'esclavagisme… Des hommes, des femmes, et peut-être même des enfants étaient arrachés à leur milieu naturel pour travailler au fin fond du cosmos.

Un frisson parcourut l'échine de Jag. Lui qui s'était fait le champion de la liberté se trouvait une fois de plus confronté au sempiternel problème de l'asservissement. L'Évolution n'empêchait pas l'Homme de céder à ses plus bas instincts. Qu'il vive dans des cavernes ou aux frontières de l'infini, l'être humain conserverait toujours son fond de cruauté, sa notion de profit. Avant on enivrait les marins pour les embarquer de force, et dans le futur on piochait au hasard, servi par une technologie aussi froide que démente.

— Mais comment le translateur peut-il prélever du matériel humain à différentes époques ? questionna Jag.

Billings gonfla les joues.

— Aucune idée, lâcha-t-il. Tout ce qui touche à cet appareil est plutôt mystérieux… Il a certainement un champ d'action multiple, doit être en quelque sorte omniprésent… C'est la seule explication valable…

Pas plus renseigné mais désormais décidé à ne plus s'occuper que de ce qu'il jugeait vital, Jag demeura un moment silencieux avant de demander à nouveau :

— Ces… Villes Migrantes, ce sont des reproductions ou bien sont-elles directement arrachées à la Terre ?

— C'est difficile à dire, avoua Billings. À vrai dire, le concept de Villes Migrantes m'est comme à nous tous totalement inconnu ; c'est un terme que nous a livré la documentation du Michipicoten. La documentation écrite car tout ce qui concerne l'informatique est inaccessible. Tous les ordinateurs de bord sont verrouillés ; c'est-à-dire qu'ils ne consentent à fonctionner qu'à partir de codes que nous ne possédons pas…

Jag hocha la tête, déçu. En résumé, personne ne savait rien. Pas plus Billings que les autres.

Ils avaient été capturés par une maison mécanique, construction extraordinaire qui avait la propriété d'exister à toutes les époques,

bâtiment doté d’une certaine forme d’intelligence puisqu’il prenait des aspects différents selon le contexte. Ça c’était une certitude. Et de cette espèce de cube, ils avaient gagné un pénitencier stellaire recyclé, à ce qu’il semblait, dans la fourniture de matériel humain arraché au passé.

Voilà en gros ce dont on était sûr. Le reste appartenait au domaine des suppositions. À tel point que Jag décida d’en faire abstraction. Il préférait prendre les choses dans l’ordre, comme elles se présentaient, plutôt que d’étayer des raisonnements qui pouvaient se révéler fantaisistes et lui nuire le moment venu.

Il restait néanmoins quelques détails qui le tracassaient et il ne manqua pas de s’en ouvrir au leader du groupe.

— Et d’où le Michipicoten tire-t-il son énergie ? interrogea-t-il.

— De l’atome, renvoya Billings. Dans le sous-sol il y a une pile qui alimente des moteurs antigrav et toute une série de propulseurs à dépression… En fait la pile régente tout à bord puisqu’elle génère le champ de force qui nous entoure, qu’elle recycle les eaux usées, qu’elle régénère l’air que nous respirons, qu’elle est à la source de tout ce qui fonctionne…

Inconsciemment, tout le monde fixa le sol, à la fois admiratif et inquiet d’avoir sous les pieds une machinerie aussi complexe.

— Tout est entièrement automatique, poursuivit Billings. Du moins pour ce qui concerne les choses du quotidien car pour l’heure les propulseurs ne marchent pas…

— Et pourquoi ça ? s’inquiéta Cavendish en se mêlant à son tour à la conversation.

— Parce que les ordinateurs de bord ont été programmés dans ce sens et qu’il est impossible de passer outre… De toute façon nous serions incapables de nous diriger puisque nous ne savons pas où nous sommes !

L’éclaireur eut un ricanement.

— En somme, on dérive si je comprends bien ?

— Comme une feuille morte, dit Billings, au gré des courants spatiaux, sur notre erre. Il y a juste un programme de sécurité qui se

met en route automatiquement en cas de collision probable avec un aérolithe ou avec une pluie de micrométéorites…

— On sait au moins de quoi on ne mourra pas, maugréa le coureur de pistes. Et au niveau de la bouffe, on pourra tenir combien de temps avant de se manger les uns les autres ?

Billings eut un geste rassurant de la main.

— De ce côté-là, on est parés pour un bon moment, dit-il. Nous avons des réserves variées pour longtemps. Trop longtemps, même…

— Et les occupants du Michipicoten, les pourvoyeurs de matériel humain, qu'est-ce qui leur est arrivé ? Pourquoi ont-ils abandonné leur navire-prison ? s'inquiéta Jag.

— On n'a rien trouvé là-dessus, et ce n'est pas faute d'avoir cherché !

— Et des autres, ceux qui auraient pu être « pêchés » comme nous, il n'y a pas de traces ?

Billings secoua la tête.

— Rien. Mais peut-être le translateur était-il lui aussi en veilleuse et qu'il se sera reconnecté pour des raisons mystérieuses… Il faut peu de chose pour perturber les ondes… Au fait, pendant que j'y pense…

Fouillant dans des paperasses, il récupéra deux objets qu'il tendit à Jag et Cavendish intrigués.

— Ne les perdez surtout pas, déclara-t-il, ce sont en quelque sorte vos billets de retour…

Comme les deux hommes fixaient, ébahis, le mini-boîtier plastifié que Billings venait de leur remettre, ce dernier ajouta :

— Chacune de ces disquettes contient tout ce qu'il faut pour vous ramener à votre époque ; c'est un duplicata des données de l'ordinateur du translateur pour ce qui vous concerne… Il faudra impérativement nourrir le cerveau du translateur de catégorie A, si nous en trouvons un, avec ces paramètres pour refaire le chemin inverse ; sans ces renseignements, vous iriez atterrir n'importe où, à n'importe quel siècle, et ça dans le meilleur des cas ; il n'est pas non

plus exclu que vous vous perdiez dans l'espace… Ne les égarez pas ! répéta-t-il à nouveau.

Fascinés par la teneur des propos de leur interlocuteur, ayant du mal à admettre que leur avenir dépendait d'un boîtier contenant une bande magnétique capable de les renvoyer d'où ils venaient, Jag et Cavendish demeurèrent un bon moment incrédules, comme assommés.

Heureusement, la porte du bunker s'ouvrit soudain, monopolisant toutes les attentions.

CHAPITRE VIII

Tout à leur discussion, les hommes avaient quelque peu perdu les écrans vidéo du regard et ils furent tous surpris de découvrir la silhouette de. Baker encadrée par le chambranle de la porte d'entrée.

Rhabillé, la M16 négligemment pointée vers le sol, un automatique passé à la ceinture, un revolver coincé dans un holster d'aisselle, les poches gonflées de chargeurs et de boîtes de munitions, deux cartouchières croisées sur la poitrine, bandes de cuir détournées de leur fonction première et garnies devant comme derrière de mines Claymore gris-bleu, l'homme avait vraiment l'air d'une véritable machine de guerre.

Éclairé à contre-jour, son visage disparaissait à demi sous une épaisse zone d'ombre générée par l'avant de son casque, visière noire qui ne laissait rien voir de ses yeux, ajoutant encore au côté singulier du personnage.

— Si j'avais été un ennemi, vous étiez tous morts, déclara-t-il en guise d'entrée en matière.

Il avait une voix grave avec des accents faubouriens qui trahissaient des origines populaires.

— Arrête un peu ton cirque, tu veux, le contra Billings. On n'est plus dans la jungle !

L'autre eut un petit rire.

— On a juste changé de décor, dit-il. Seulement jusqu'à nouvel ordre, on est toujours en guerre ; la seule différence c'est qu'on ne sait pas contre qui on va se battre… Et je vous trouve tous bien

confiants, bien ramollis… On se croirait dans un boudoir, à l'heure du thé !

— On saura bien se remuer le moment venu, intervint Joshua.

— Ouais. Et qui vous dit que le moment n'est pas venu, que l'ennemi n'est pas déjà dans la place ?

— C'est de nous que tu veux parler ? gronda Cavendish.

— Lorsque la situation est extraordinaire, j'envisage toutes les possibilités, renvoya Baker. C'est ce qui fait que je suis encore en vie…

S'interrompant, il promena son regard invisible sur les nouveaux venus avant de lâcher :

— Maintenant s'il n'y a que vous deux pour nous nuire, l'affaire sera vite expédiée !

— Méfie-toi de ne pas nous précéder, ricana l'éclaireur. Quand on trimbale, comme toi, un véritable arsenal, faut peu de choses pour se faire allumer ; un seul coup au but et tu te vaporises !

Ce fut au tour de Baker de sourire.

— Quitte à me faire descendre, ce qui peut arriver à tout moment, j'ai choisi de rendre la monnaie, fit-il en caressant amoureusement ses cartouchières garnies de mines Claymore. Chacune de mes petites copines contient 700 billes d'acier mortelles à 50 mètres sur un éventail de 60 degrés… Ça peut donner à réfléchir, non ?

— Ça peut, reconnut Jag. À condition toutefois que l'adversaire soit suffisamment informé…

— D'où je viens, il savait ; des Claymore, ils en ont bouffé les VC. Pas de danger qu'ils les confondent avec une boîte de bière ! Ils commencent à me manquer, ces fumiers ; c'est drôle comme on s'habitue aux choses les plus désagréables… Ils vous manquent pas à vous, les gars ? Non ? Ça me surprend qu'à moitié, vous êtes trop tendres, juste bons à vous réunir le soir autour d'un feu de camp et vous repasser un joint en évoquant les filles que vous avez failli culbuter ! Des scouts prolongés, en quelque sorte ! Pas des battants…

Changeant d'interlocuteurs, Baker s'adressa soudain plus particulièrement à Jag et Cavendish.

— Vous me semblez d'une autre trempe, tous les deux, fit-il. Il paraît que vous seriez nos descendants ? Je ne sais pas trop ce qu'il faut en penser mais vous avez pas l'air d'avoir été élevés dans la ouate !

Comme les deux hommes fronçaient les sourcils, surpris, l'autre précisa :

— Il y a des écrans et des haut-parleurs partout ici, suffit juste d'avoir de bonnes oreilles !

Puis, avisant les disquettes que Jag et Cavendish retournaient nerveusement dans leur main, il ricana :

— Je vois que ce bon Billings vous a refilé vos billets de retour ! Si vous voulez mon avis, faudra pas trop compter là-dessus pour vous en sortir… Un homme ne peut pas s'en remettre à une machine !

Concerné, Billings ne tarda pas à se mêler à la conversation.

— Tout le monde ne peut pas s'en remettre à une arme ! siffla-t-il. D'autant que je ne vois pas l'emploi qu'on en aurait ici…

— C'est ce qui nous sépare, murmura Baker. Tous autant que vous êtes, vous n'êtes bons qu'à suivre votre nez, qu'à vous arrêter aux apparences. Il vous manque l'instinct. Vous êtes trop rationalistes…

— On n'a pas tes motivations… insinua Billings.

L'autre éclata de rire.

— Et alors ? Chacun recherche ce qui lui manque !

S'adressant de nouveau à Jag et Cavendish, il expliqua :

— Il faut vous dire que j'ai la fâcheuse habitude de récupérer tout ce qui traîne… Des bijoux, principalement. Je n'en suis pas encore à arracher leurs dents en or aux cadavres, je prends juste ce qui me tombe sous la main, au grand dam de certains ! Mais moi je n'ai pas connu mes parents, j'ai été élevé dans la rue, à la dure, rendant coup pour coup ! Je me suis toujours battu, que ce soit pour un morceau de pain ou pour mon honneur. Alors, évidemment, on n'a pas la même échelle de valeurs. Comme je n'ai rien à attendre de personne, pas d'héritage, je fais ma pelote avec ce qui se présente.

Mais je n’ai jamais tué personne pour faire main basse sur ses économies. Je tire parti des circonstances, c’est tout…

— Je ne suis pas né dans la pourpre, intervint alors Joshua, la nuit, les rats venaient nous mordre dans nos lits et c’est pas pour autant que j’ai l’âme d’un détrousseur !

Baker eut un soupir.

— Vous les Blacks, c’est autre chose, dit-il. Parce que vos ancêtres ont été des esclaves, vous ne savez plus que pratiquer la politique du dos rond ! Vous vous en remettez au bon vouloir du Seigneur. Tout n’est plus que fatalité ! On ne peut pas m’en vouloir d’avoir d’autres aspirations !

Pris entre deux tendances, Jag et Cavendish ne pouvaient qu’assister aux vifs échanges sans participer. D’autant moins que leurs compagnons d’infortune s’empoignaient verbalement sur des valeurs qui leur semblaient dépassées.

Issus d’une époque beaucoup plus troublée, Jag et Cavendish avaient souvent eu à faire face à des personnages aux mœurs bien plus discutables que celles de Baker. Il n’était pas rare qu’un homme fût assassiné pour ses bottes ou plus simplement parce qu’il pouvait se révéler un ennemi potentiel. Dans leur monde, il fallait souvent tirer avant et s’expliquer ensuite. Ou tout au moins essayer de comprendre, si on était encore en vie, pourquoi un type qu’on n’avait jamais tant vu avait décidé de vous prendre pour cible.

Évidemment, il restait le côté charognard de Baker, que Jag n’appréciait pas vraiment, mais qui pouvait se comprendre sinon s’excuser. Cavendish était un peu de la même eau. Lui ne dédaignait pas de ramasser ce qui ne servirait plus. C’était une manière de voir les choses…

En réalité, il y avait vraiment deux blocs en présence. D’un côté un homme écorché vif, qui savait ne rien devoir attendre de quiconque ; et de l’autre un groupe structuré, un microcosme, reflet d’une société aux strates bien définies qui rejetait ce qui ne lui ressemblait pas.

Inconsciemment, Jag et Cavendish se sentaient plus proches de Baker que des autres. En cas de coups durs, il vaudrait

certainement mieux compter sur ce dernier que sur ses compagnons…

Les deux hommes en étaient là de leurs réflexions lorsqu'une sirène se mit à hurler.

D'abord frappés de stupeur, s'interrogeant du regard, cherchant chez le voisin une réponse que nul n'était en mesure d'apporter, les yeux agrandis par l'incompréhension, les huit prisonniers de l'espace demeurèrent un moment désorientés, incapables de comprendre ce que trahissait ce hurlement déchirant qui n'en finissait pas d'étirer son insupportable lamento.

Puis toutes les lumières se mirent à vaciller à plusieurs reprises avant de briller à nouveau, plus intensément.

— Le programme de sécurité vient de se mettre en route ! s'exclama Billings.

Simultanément, l'assiette du Michipicoten se modifia quelque peu et, du même coup, le sol se mit à tanguer.

Semblables à des marins coincés sur un bateau ivre, les huit hommes tentèrent de conserver leur équilibre. Certains y parvinrent en se raccrochant à la première chose solidement ancrée qui leur tombait sous la main, tandis que d'autres, moins rapides, ou plus mal placés, s'affalaient en battant des bras avant de glisser sur le revêtement de dalles plastifiées pour donner des pieds ou de la tête contre la cloison la plus basse.

Appartenant à la seconde catégorie, Jag et Cavendish entreprirent une descente qui les précipita contre un meuble métallique qui s'ouvrit sous le choc, révélant des tas de dossiers, lesquels giclèrent à leur tour de leur tablette lorsque le Michipicoten versa dans l'autre sens.

Trimbalés vers l'autre extrémité de la pièce, Jag et Cavendish reprirent leur glissade, accompagnés de chemises pleines de documents, de feuillets libres, tapis volant de papier, d'armes légères et plus lourdes telles qu'un lance-flammes et d'autres corps maladroits.

Puis le mouvement pendulaire s'atténua petit à petit, jusqu'à devenir presque imperceptible tandis qu'une voix synthétique tombait des haut-parleurs, polarisant les attentions.

— Remise en route des propulseurs, annonça laconiquement l'organe électronique. Double écho recensé à six heures. Identification en cours. Possibilité de collision. Évaluons trajectoire…

— Par le Maufait, souffla Cavendish en saisissant la main de Jag déjà relevé, c'était pas suffisant qu'on soit relégués à des millions de millions de kilomètres de la Terre, faut encore qu'on se trouve sur la route de deux je ne sais quoi ! Avoue que c'est pas notre journée ! Sans compter que cette satanée voix aurait pu nous avertir avant, non ? J'ai plus l'âge du toboggan !

Laissant l'éclaireur dardillonner, Jag s'approcha de Billings, lui-même déjà collé aux écrans radars.

Il régnait dans la pièce un silence quasi sépulcral. Le souffle suspendu, les huit hommes attendaient le verdict des ordinateurs, conscients et malades de leur impuissance.

Insensiblement, des taches se matérialisèrent sur les écrans. D'abord à peine plus perceptibles que deux chiures de mouches, elles ne tardèrent pas à se préciser, de plus en plus nettes à chaque balayage. Et si l'une d'elles demeura à peine plus grosse qu'une tête d'épingle, l'autre, par contre, se révéla incroyablement importante.

— Double écho confirmé, lâcha soudain la voix. Masses en cours d'analyse… Possibilité d'étoiles binaires… Calculs de vitesses et de trajectoire en cours…

Un relais s'effectua alors, et l'image s'inscrivit sur plusieurs écrans annexes. Dès lors, les deux taches furent isolées puis agrandies et disséquées avec vues de face, de profil, en coupes longitudinales et verticales.

— Aucune indication sur la première masse, annonça la voix monocorde. Corps indéterminé ; suites d'analyses en cours… Seconde masse correspondrait au profil de l'astéroïde Eros… Trajectoire similaire à la nôtre… Impact prévu dans quinze minutes… Comptes à rebours entamé… Processus de dérivation enclenché… Vitesse des deux masses environ cent fois supérieure à la nôtre…

— Justecul ! siffla Cavendish. On a intérêt à se remuer vite fait ! Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Billings eut un haussement d'épaules.

— Rien, répondit-il, que s’en remettre à la machinerie du Michipicoten…

— Tout ça n’a pas l’air de te préoccuper plus que ça, intervint Baker. Mais qui nous dit que tes foutus ordinateurs vont vraiment tout mettre en œuvre pour nous tirer de là ?

— Il faut faire confiance aux différents programmes, renvoya calmement Billings. J’imagine que ce genre de situation s’est souvent produit par le passé… et le Michipicoten est encore là, intact…

— Pour notre malheur, grogna le coureur de pistes, résumant ainsi l’opinion quasi générale.

— Par contre, il y a un truc qui me chiffonne, reprit Billings. Cette seconde masse, la plus grande, elle me rappelle quelque chose…

— On dirait un doigt, renifla Bill Norwalk, les yeux rivés sur les écrans, tripotant nerveusement ses furoncles.

— Plutôt un menhir, émit Jack Hamilton en mâchouillant son mégot de cigare.

— Moi je verrais plutôt un alligator, proposa Douglas Sharp.

Baker ne put retenir un ricanement.

— Bravo ! éructa-t-il. On va peut-être se faire pulvériser par un caillou de la taille d’une planète et tout ce que vous trouvez à faire c’est de vous lancer dans un jeu des ressemblances !

— Confirmation, fit alors la voix synthétique. Masses en mouvement dérivant sur leur erre ; propulsion nulle… Corps composés… Texture métal de numéro atomique 79 entourée d’agent VM pour la première… Seconde masse répertoriée AI dans le catalogue CITNOM registre des Villes Migrantes… Il s’agit de Manhattan…

CHAPITRE IX

Étrangement, cette dernière précision semble jeter la consternation sur une partie de l'assistance.

Effarés, Jag et Cavendish virent tous les membres de la patrouille s'entre-regarder, livides.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Jag, surpris.

— Manhattan ! jura Billings. C'était ça ! Voilà pourquoi ce profil me semblait familier ! Bon sang, Manhattan !

Ce fut au tour de Jag et Cavendish de se dévisager. Ils avaient beau se creuser la tête, ce nom, Manhattan, n'éveillait aucun souvenir dans leur conscience.

— Manhattan ! siffla à son tour Baker en perdant son flegme. C'est impossible !

— Faut payer une cotisation pour adhérer à votre club ? grinça soudain Cavendish. Comme on est dans la même galère, on aimerait bien partager vos émotions…

Du coup, tous les regards se braquèrent sur les deux hommes.

— Parce que vous trouvez ça normal de retrouver Manhattan dans l'espace ? s'étonna Billings, traduisant manifestement la stupéfaction de ses compagnons.

— Ce qui nous surprend surtout, c'est votre trouble, renvoya Jag. On aimerait comprendre…

Le front de Billings se barra de plusieurs rides.

— Vous n'allez tout de même pas nous dire que vous ne connaissez pas Manhattan, coassa-t-il.

— Jamais entendu parler, répondit le coureur de pistes.

Sous les casques, tous les sourcils se froncèrent.

— D'où vous venez pour ignorer Manhattan ? s'inquiéta Joshua, résumant ainsi le climat général.

— Comment ça d'où on vient ? rauqua Cavendish. Mais de votre futur, je croyais que c'était clair !

— Et nous n'avons jamais entendu ce nom, renchérit Jag.

— C'était l'épine dorsale de New York, fit Bill Norwalk tout en oubliant de caresser ses joues constellées de cratères purulents.

— New York. La Grosse Pomme ! s'exclama Douglas Sharp en agitant son interminable carcasse.

— La capitale du monde ! surenchérit Jack Hamilton, manquant d'en avaler son cigare. C'était la ville référence. Le creuset de tous les arts, de toutes les modes ! Tout partait de là ! D'où vous sortez pour ne pas connaître le phare de la planète ?

— À notre époque, il ne restait rien que des ruines, expliqua Jag. Des ruines, des déserts, quelques sylves clairsemées ou des jungles inextricables… Bien sûr, on a souvent croisé des métropoles mais elles étaient pour la plupart réduites à rien ; à demi détruites par le temps ou par des combats anciens, elles servaient de repaires à des populations troglodytes qui les disputaient aux rats et à toutes sortes de vermine… Mais on n'a pas parcouru la terre entière. De plus, on s'arrangeait en général pour éviter les trop fortes concentrations alors on a très bien pu passer à côté de votre… Manhattan.

— Quand même, objecta Baker, New York n'a pas pu disparaître comme ça, à moins d'un holocauste nucléaire…

— Il y a eu quelques conflits isolés, dit Jag.

— De toute façon, New York n'a pu être détruite, intervint Billings, puisque Manhattan est là, à quelques minutes…

— C'est vrai, approuva Joshua. À condition toutefois que ce soit le vrai Manhattan et pas une réplique fabriquée pour l'espace !

Brisant la polémique naissante, la voix synthétique s'éleva à nouveau, figeant les comportements.

— Confirmation dernier rapport, lâcha-t-elle. Analyses terminées. Seconde masse identifiée comme Manhattan, Ville Migrante répertoriée Al Catalogue CITNOM. Présence agents VM

déstabilisés… Impact prévu dans onze minutes et trente-trois secondes… Changement de cap en cours…

Soudain, les images de synthèse quittèrent les écrans pour laisser place à une vision réelle de l'espace.

Équipées de zooms ultra-performants, les caméras multidirectionnelles, commandées par ordinateurs, fouillèrent les ténèbres environnantes avant d'accrocher les échos révélés par le radar, c'est-à-dire deux masses d'abord informelles qui finirent par prendre de la consistance et du relief.

Bouches bées, les huit hommes découvrirent alors un spectacle qui termina de leur couper le souffle.

La première masse, sphérique, ressemblait à s'y méprendre à une énorme gemme, une formidable topaze renfermant en son cœur une machine volante aux lignes pures, une espèce d'aile delta longue, incroyablement profilée avec une tête plongeante, manifestement articulée, un superbe oiseau de fer.

— Bon sang, qu'est-ce que c'est que ça ? siffla Joshua. On dirait un avion entouré d'une gangue de glace, ou bien d'un cristal…

Comme tout le monde en était réduit aux suppositions les plus folles, sa question ne trouva pas de réponse, ni même d'avis similaire ou contradictoire ; elle en trouva d'autant moins que la seconde image retenait toutes les attentions.

Traversant les brumes célestes, constellée d'étoiles scintillantes, une fantastique banquise se rapprochait doucement, emplissant les écrans, laissant entrevoir une formidable concentration d'immeubles.

— Manhattan ! souffla Billings. C'est bien Manhattan…

Muets, la gorge serrée par l'émotion, par l'incrédulité, Jag et Cavendish, fascinés par l'extraordinaire vision, découvraient une cité comme ils n'en avaient jamais vu.

Ce qu'ils voyaient dépassait l'entendement. C'était tout un territoire qui venait vers eux, une étendue bétonnée comme ils n'en avaient jamais imaginé, même dans leurs rêves les plus extravagants. Et tout cela dans l'espace !

Frappés de stupeur, les autres étaient également incapables de proférer le moindre son. Ce qui leur arrivait était plutôt inouï : ils

avaient quitté une époque pour se perdre au fin fond de l'espace et le destin les ramenait en pays de connaissance.

— Correction de cap terminée, annonça soudain la voix en replongeant tout le monde dans la réalité. Trajectoire modifiée… Probabilité d'impact nulle… Dépassement prévu dans six minutes… Arrêt momentané du système de sécurité… Mise en phase dormante…

Cette dernière phrase fit bondir Baker.

— Et nous, qu'est-ce qu'on devient dans tout ça ? tonitrua-t-il. Billings, merde, remue-toi ! C'est le moment de montrer que t'as autre chose dans le crâne que du fromage blanc !

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? fit l'autre en écartant les bras. Tu as entendu comme moi : tout est redéconnecté !

De fait, l'action des ordinateurs s'était ralentie pour revenir au strict minimum. Les images de l'extérieur avaient quitté les écrans, laissant la place au traditionnel réseau de surveillance.

— Merde, il doit bien y avoir une commande annexe ! s'entêta Baker. Sur les bagnoles, il y a des manivelles, sur les avions des commandes manuelles ; alors a fortiori sur une prison volante !

— Les accès sont cadenassés, rappela Billings. Il faut des clés, des codes, sinon on ne peut rien faire !

— Bon sang mais il y a une ville entière, un bout de notre passé, de notre futur, et de notre présent qui va passer là, tout à côté, et à t'écouter on ne peut rien faire que le regarder nous filer sous le nez !

Les remarques de Baker étaient toutes marquées au coin du bon sens, elles recueillaient d'ailleurs l'aval de tous les membres de l'assistance, mais il fallait compter avec les impératifs de la réalité.

— J'ai entendu « arrêt *momentané* du système de sécurité », intervint Jag. Tout espoir n'est peut-être pas perdu…

Baker eut un haussement d'épaules.

— Ces foutues machines disent n'importe quoi ! grogna-t-il. En fait elles ne font que répéter ce qu'on leur a mis en mémoire, alors faut pas trop s'attacher au vocabulaire ! Enfin vous pouvez toujours disserter à perte de vue sur les parlotes d'une machine, moi je vais voir notre salut nous dépasser !

Ce disant, il quitta le bunker, laissant un grand trouble derrière lui. Un sentiment de gêne quasi palpable s'installa alors. Inconsciemment, injustement, tous les membres de la patrouille en voulaient à présent à Billings, lequel faisait la cruelle expérience du pouvoir en se voyant échoir le rôle de bouc émissaire. Jusque-là, les autres s'en étaient toujours remis à lui et ils avaient du mal à admettre ce qu'ils considéraient comme une défaillance. En réalité, le mal était plus profond, plus sournois ; ils s'en voulaient surtout à eux de s'être trompés, d'avoir mal placé leur confiance. C'était dans l'ordre des choses. La versatilité a toujours été le refuge de ceux qui ne savent qu'obéir…

Dans un silence de cathédrale émaillé de brefs raclements de gorge, de traînements de pieds, les quatre autres sortirent à leur tour.

Restés seuls avec Billings, Jag et Cavendish ne savaient plus sur quel pied danser.

Les devinant dans l'embarras, l'autre vint à leur secours.

— Ce n'est pas en demeurant au sous-sol qu'on peut le mieux voir un feu d'artifice, dit-il en repoussant machinalement ses lunettes contre son front.

Sur ce, il les invita de la main à quitter le bunker, ce qu'ils firent dans ses traces.

Une fois dehors, ils traversèrent plusieurs cours grillagées, longèrent des bâtiments avant d'emprunter un escalier en colimaçon qui les amena sur le périmètre du chemin de ronde, un couloir de deux aunes de large bordé de rambardes bétonnées.

Se retrouvant à l'arrière du Michipicoten, ils rejoignirent les autres qui ne firent même pas cas d'eux ; accrochés au faîte du garde-fou, bouche bée, le regard extatique, ils contemplaient avidement l'espace, semblables à des gosses gourmands collés à la vitrine d'un confiseur.

Un instant, Jag se demanda s'il ne rêvait pas. Ils ne pouvaient être là, Cavendish et lui, au fin fond de l'espace, sur le chemin de ronde d'un pénitencier, en compagnie d'un groupe de soldats perdus à guetter une cité volante.

Et pourtant…

Silencieux jusqu'alors, les huit hommes ne purent retenir des cris de stupéfaction.

Surgissant des coulées de brume, pareille à un fantastique porte-avions, la Ville Migrante apparut sur leur droite, incroyable masse oblongue aux dimensions vertigineuses.

Leur trajectoire était sensiblement la même que celle de la cité volante et sans la correction apportée par les ordinateurs, nul doute que le Michipicoten eût été touché de plein fouet et très certainement réduit à rien.

Les disproportions entre la cité et le pénitencier étaient telles que la ville de l'espace apparaissait comme une véritable chaîne montagneuse aux passagers du Michipicoten, lesquels, situés en dessous de la « ligne de flottaison » de la mégalopole ambulante, n'apercevaient de l'architecture urbaine que des sommets de buildings, théorie de crêts cubiques illuminés qui évoquaient la découpe d'une gigantesque denture.

Majestueusement mais assez rapidement tout de même, le navire céleste, long d'une trentaine de kilomètres, glissa à quelques centaines de mètres du Michipicoten, dans le plus profond silence, les membres de la patrouille demeurant figés, incapables de proférer le moindre son, les yeux brillants.

Moins concerné, Jag essaya d'être plus malin. Loin d'être terrassé par l'émotion, comme ses compagnons d'infortune, il s'appliqua à détailler l'énorme masse volante, cherchant à résoudre le problème de l'origine des Villes Migrantes, cités fabriquées à partir d'un modèle terrien, ou bien métropoles arrachées à la planète bleue ?

Sa curiosité demeura insatisfaite car la base de la Ville Migrante était recouverte d'un magma noirâtre, suite de bourrelets informes et inégaux dont il était impossible de définir l'origine.

— Par le Maufait ! souffla soudain Cavendish, les yeux agrandis par l'émerveillement. Je peux mourir, à présent ; j'ai tout vu. On croirait un immense suppositoire… Un suppositoire qui rentre dans le trou du cul du diable !

Jag acquiesça machinalement. Le coureur de pistes avait une façon bien à lui d'énoncer les choses mais il était en plein dans la réalité.

En un rien de temps le fantastique vaisseau urbain les eut dépassés et ils n’eurent bientôt plus que la masse trapue de sa poupe dans les rétines.

C’est à ce moment que le Michipicoten se remit à tanguer.

CHAPITRE X

Dans le même temps, relayée par une chaîne de haut-parleurs, la sirène se remit à hurler.

Mais cette fois son lamento fut aussitôt couvert par la voix synthétique qui annonça :

— Syndrome de sillage… Phénomène ondulatoire… Turbulences de force 10 sur l'échelle de Mac Nolly qui en compte 20… Tout le monde aux abris !

Pris de court, les huit hommes n'eurent pas le loisir de se poser des questions.

Violemment déséquilibré, animé d'un fort mouvement de balancier, le Michipicoten ressemblait à un punching-ball frappé par un boxeur invisible.

Les cris de surprise et de peur s'étranglèrent dans les gorges soudainement asséchées.

De fantastiques coups de boutoir ébranlèrent le pénitencier provoquant une indicible panique.

Rejetés d'un bord à l'autre du chemin de ronde, les passagers de la prison volante, affreusement chahutés, ne s'appartenaient plus.

Les plus heureux rebondirent d'une paroi à l'autre, s'assommant à demi tandis que d'autres, moins prompts à réagir, ou marqués par le sceau de la fatalité, basculaient par-dessus les rambardes.

Ce fut le cas de Douglas Sharp, l'échalas. Déséquilibré, il battit longuement des bras avant d'être précipité dans le vide, à l'intérieur du pénitencier.

Ce qui était un moindre mal, si l'on songe qu'à la suite d'une chute de plus de six mètres, il s'écrasa sur une surface grillagée qui amortit considérablement l'impact et qu'il s'en sortit avec quelques contusions.

Bill Norwalk n'eut pas cette chance. Mêmement secoué par le roulis céleste, il fut projeté contre le garde-fou extérieur : le heurtant de plein fouet, il se cassa en deux dessus, demeura un moment en suspens, pataud, battant des bras et des jambes comme un coléoptère privé d'appui. Affalé sur le faîte du muret, il ne put profiter du mouvement inverse pour se libérer. Chacun jouant sa vie, nul ne put le sortir de là. La prochaine secousse, encore plus violente que les précédentes – le Michipicoten accusait à présent une gîte de 45 degrés à chaque inclinaison –, le délogea de son perchoir et il glissa droit dans l'abîme stellaire.

Hurlant, il tomba durant quelques secondes avant de heurter le champ de force qui entourait le Michipicoten.

L'impact provoqua tout d'abord une concentration d'arcs électriques de couleur pourpre qui tétanisèrent le malheureux.

Soudain bloqué, comme collé à la muraille invisible, telle une araignée sur sa toile, il encaissa une terrible série de décharges qui ébranlèrent son corps, lui donnant l'apparence d'une poupée de son agitée par un enfant turbulent.

S'agrippant à la désespérade au muret extérieur, Jag assista, impuissant, au calvaire du malheureux.

— Maugrebleu de l'espace et de ses sortilèges ! éructa Cavendish en rebondissant à son tour. On se croirait dans une bétonnière ! Tu parles d'une…

Puis le reste de ses considérations s'étrangla dans sa gorge lorsque l'inclinaison du pénitencier changea car il ne réussit pas à demeurer en place ; éjecté, il boula par-dessus la rambarde intérieure et tomba à son tour sur une surface grillagée où il se reçut sans le moindre mal.

Rassuré sur le sort de l'éclaireur, il était mieux là que partout ailleurs, Jag renforça son emprise tout en conservant un œil sur l'infortuné Norwalk qui connaissait mille morts.

Englué à la paroi invisible, ce dernier, entouré d'éclairs cinabres, arborait un masque d'épouvante où se lisaient la peur et l'incompréhension.

Il n'était plus à présent retenu au dôme de protection que par les mains et son corps, secoué de décharges, suivait imperturbablement les changements d'assiette du pénitencier, singulier fil à plomb.

Bouche béante, toutes dents dehors, il essayait de hurler son désespoir mais aucun son ne parvenait à franchir ses lèvres.

Puis le mouvement de roulis s'inversa à nouveau et le malheureux recolla entièrement au champ de force générant un phénomène quasi apocalyptique.

D'un seul coup, ce fut le jour.

Un jour rouge.

Le dôme, jusque-là invisible, se matérialisa soudain en se couvrant d'une multitude d'éclairs vermillons qui jetèrent sur le décor froid des lueurs sanglantes et fantomatiques.

Simultanément, un crépitement s'éleva qui résonna comme le staccato d'une mitrailleuse, accompagné quasi instantanément d'une forte odeur d'ozone.

Affolé, Jag sentit ses poils se hérisser sur son corps, ses cheveux se dresser sur sa tête. Ses muscles se contractèrent à lui faire mal. Ses mâchoires se crispèrent. Un goût de métal envahit sa bouche.

C'est alors que la voix synthétique retentit, ajoutant au climat d'enfer qui régnait alentour.

— Transfert d'énergie en cours, annonça l'organe sur un ton monocorde qui tranchait sur l'atmosphère de fin du monde qui noyait le Michipicoten. Mise en surpuissance de l'alimentation du champ de force… Déperdition importante due à l'interaction d'un corps vivant… Délestage partiel du système compensateur… Phase limite de sécurité !

— On va finir par se payer un tour complet ! lança une voix que Jag identifia comme celle de Baker.

Affairé à conserver un semblant d'équilibre, ne tenant pas à se retrouver dans la même situation que Norwalk, Jag avait perdu de vue son entourage. Un rapide coup d'œil alentour lui apprit que

seuls Baker et Billings avaient pu, comme lui, se maintenir sur le chemin de ronde. Ce qui n'était pas forcément une bonne chose.

À tout prendre, la position de Cavendish et des autres apparaissait comme plus enviable. Pour le moment du moins. Si les assertions pessimistes de Baker ne se vérifiaient pas…

— Seuil critique atteint ! lança soudain la voix de synthèse. Système de compensation au ralenti… Transfert complet d'énergie sur le champ de force… Seuil critique atteint ! Renversement du bâtiment prévu à brève échéance…

— Billings, qu'est-ce qu'on peut faire ? hurla Baker. Si on se retourne on est tous bons ! On finira tous collés à cette saloperie !

— On n'aurait jamais dû quitter le bunker, renvoya le leader de la patrouille avant d'être éjecté à son tour à l'intérieur du pénitencier.

— Si ma grand-mère en avait, on l'appellerait autrement ! siffla Baker. Quel con ! Toujours à vouloir refaire le monde, ces grosses têtes ! Dommage qu'il soit pas tombé de l'autre côté…

Jag jeta un regard au vitriol à Baker. L'autre ne s'embarrassait pas de circonlocutions pour dire ce qu'il avait sur le cœur. Bien sûr, Billings ne semblait pas à la hauteur en cas de coup dur, mais de là à souhaiter sa mort !

— Seuil critique atteint ! répéta soudain la voix monocorde. Dernier recours possible : libérer le champ de force… Rappel de la règle numéro un : le champ de force ne peut laisser passer un corps vivant… Seuil critique atteint !

Jag eut peur de comprendre. Perplexe, il jeta un nouveau regard en direction de Baker, y lut le même trouble.

— Il faudrait une corde ! lança-t-il. On pourrait le sortir de là !

— Oui, mais on n'a pas de chanvre sous la main, éructa Baker en rebondissant d'un muret à l'autre. Par contre…

Le système de compensation coupé, le Michipicoten basculait à présent sur 180 degrés, à la limite du retournement. Encore un peu et il entreprendrait une révolution complète, condamnant tous ses passagers.

— Tu t'en charges ou je le fais ? demanda abruptement Baker.

Un grand vertige s’empara alors de Jag. Une sensation qui ne devait rien à l’infernal chahut qui secouait le pénitencier.

— Le champ de force ne peut laisser passer un corps « vivant », tu l’as entendu comme moi, poursuivit Baker.

La gorge sèche, Jag demeura muet.

— Un seul individu ne peut mettre la survie du groupe en péril, insista l’autre d’une voix saccadée.

— Rien ne nous assure qu’on ait bien compris…

— C’est notre seule chance, plaida Baker. Et tu es mieux placé que moi…

Effectivement, ce dernier, ballotté d’une rambarde à l’autre, n’arrivait pas à se mettre en point fixe.

Nullement convaincu, Jag déglutissait avec peine lorsqu’il se sentit soudain étrangement volontaire. Une froide détermination l’envahit en même temps qu’une sensation de sérénité bien peu compatible avec le contexte.

L’esprit clair, il attendit d’être plaqué contre la rambarde, puis, dans le plus profond détachement, comme une mécanique, il fit voir le jour à son MK 11 138 Spécial, tendit le bras comme s’il se trouvait dans un stand de tir pour une simple séance d’entraînement, avant de chercher sa cible, la tête de Bill Norwalk.

Le visage torturé du malheureux apparut bientôt en plein dans sa ligne de mire. Une face grimaçante dont les joues tressautaient comme de la lave en fusion.

L’index crispé sur la détente, il hésita une nanoseconde, se demandant ce qu’il était en train de faire. Puis il fut de nouveau submergé par une volonté implacable qui le fit presser la virgule d’acier.

À trois reprises.

Atteint de plein fouet par un tir groupé qui lui fit sauter la boîte crânienne, Bill Norwalk eut un ultime spasme, puis il se relâcha, s’étala sur la paroi du champ de force.

Les crépitements qui se poursuivaient, évoquant un féroce incendie, diminuèrent soudain d’intensité pour cesser totalement,

tandis que les arcs pourpres refluèrent, convergeant vers le corps, avant de disparaître comme aspirés par la sinistre dépouille.

Un chuintement naquit alors et les contours du corps de Norwalk devinrent flous, se gommèrent littéralement.

Et, petit à petit, le champ de force enveloppa déjà le cadavre, le phagocyta littéralement, avant de le rejeter, l'expulser au-dehors, dans le vide stellaire.

Là, il commença à gonfler, à enfler démesurément avant d'exploser, de se volatiliser dans un éclair bleuâtre.

— Merde ! Toi, quand tu t'y mets ! siffla Baker. Trois coups au but sur trois, dans ces conditions, t'es un fameux tireur !

Accroché à son point d'appui, Jag parut se réveiller. Le regard égaré des grands traumatisés, il contempla sa main armée du 38 Spécial, puis le champ de force, de nouveau invisible, débarrassé du corps qui le parasitait… Visiblement, il ne comprenait pas, refusait de comprendre…

— Chapeau, mec : j'aurais pas fait mieux ! fit Baker. Si ton pote est du même calibre que toi, on va former un fameux trio ! Je commence à penser qu'on va peut-être s'en tirer…

Les considérations optimistes de baroudeur ne rassuraient pas Jag pour autant. Manifestement, il venait d'agir contre son gré. Du moins sans en avoir conscience. Peut-être se serait-il résolu à passer à l'action, pressé par les événements, mais il l'aurait alors décidé. Alors que là… C'était vraiment comme s'il s'était dédoublé…

— Il fallait le faire, dit Baker en mettant son trouble sur le chapitre de l'émotion. C'était un sale boulot mais c'était la seule solution… On se balance déjà beaucoup moins !

Effectivement, le phénomène de roulis avait commencé de s'atténuer sensiblement.

La voix de synthèse confirma d'ailleurs le fait.

— Champ de force libéré, révéla-t-elle. Retour au régime normal. Système compensateur réactivé… Palpeurs d'ondes annoncent fin de syndrome de sillage avec turbulences maximales force 20… Mouvement rotatoire imparable… Syndrome de toupie à brève échéance… Alerte rouge !

— Merde ! Qu’est-ce que c’est que ce cirque ? grogna Baker. On n’en sortira donc jamais !

— Je ne sais pas trop ce qui va se passer, dit Jag en rengainant machinalement son arme, mais je crois qu’on n’a pas intérêt à rester là !

Alors, sans plus épiloguer, les deux hommes profitèrent d’un mouvement positif pour sauter le garde-fou intérieur. Atterrissant sur un matelas grillagé, ils rampèrent maladroitement jusqu’à la limite du treillis métallique puis se laissèrent tomber sur le sol après un renversement ventral.

Là, accrochés à un montant, ils découvrirent les autres, également amarrés, le visage livide, tendus, prêts au pire.

C’est alors que le Michipicoten se mit à tourner.

Le bâtiment encaissa d’abord une série de chocs qui firent frémir le sol, ajoutant à la panique ambiante, puis il retrouva paradoxalement une assiette parfaitement horizontale avant de commencer son mouvement de rotation.

Débuta alors un infernal carrousel dont Jag pressentit très vite, les prolongements.

— Le mur ! Il faut gagner le mur ! hurla-t-il soudain.

Et, sans plus attendre, se retenant au grillage, il commença à grignoter la distance qui le séparait de l’enceinte du pénitencier, imité dans un premier temps par Cavendish et Baker, ce dernier ayant cerné les capacités de Jag à rapidement décortiquer une situation critique.

Bien en prit aux trois hommes si l’on songe que le mouvement ne fit que s’amplifier et que les autres, moins avisés, ou plus longs à réagir, connurent alors des fortunes diverses.

Mal amarrés, Joshua et Billings sentirent bientôt l’acier rond d’un montant de clôture leur glisser sous les doigts et ils boulèrent au sol, rebondirent, avant d’être éjectés vers le pourtour du pénitencier où ils s’écrasèrent sans trop de dommages, la vitesse n’ayant pas encore atteint son point culminant.

Les doigts passés dans les découpes du grillage, Douglas Sharp et Jack Hamilton sentirent leurs pieds riper sur le sol, leurs jambes

puis leur corps entier remonter à l'équerre et ils se retrouvèrent bientôt parallèles au plancher bétonné, singuliers drapeaux humains, la gorge déchirée par la terreur.

Considérablement alourdis par l'incroyable force centrifuge, leur corps se mit à peser des tonnes et, du même coup, soumis à une terrible pression, leur squelette s'allongea dans un étirement de ligaments qui les fit hurler.

Sous leurs doigts, le fil de fer se fit rasoir et, en l'espace d'une seconde, leur peau s'ouvrit jusqu'à l'os dans des gerbes de sang qui éclaboussèrent le mur d'enceinte.

Plaqué à cette même paroi, Jag ne pouvait plus bouger d'un millimètre. Le sol se serait soudain dérobé sous ses pieds qu'il serait resté collé à la muraille, en suspension.

Noyé comme les autres par un brouillard sanglant, il assista à la fin des deux autres sans pouvoir intervenir. Tout son corps lui faisait mal. Son ventre, creusé, avait la fâcheuse idée de vouloir se plaquer contre son dos. La peau de son visage, tirée au maximum, lui confectionnait le plus sinistre des masques mortuaires ; ses joues recouvraient ses oreilles ; ses yeux, réduits à une mince fente, s'étiraient jusqu'à hauteur de ses tempes.

À travers les meurtrières de ses paupières, il vit tout à coup les parois grillagées s'arracher de leurs points d'attache, puis filer vers le mur d'enceinte, entraînées par le poids colossal des deux hommes.

Poussés par la force centrifuge, tombant comme en chute libre, drainant avec eux un tapis métallique, ils foulèrent le pourtour du pénitencier avec une telle puissance que leurs jambes leur entrèrent littéralement dans le corps.

Le bassin fracturé en mille endroits, pulvérisé, ils se répandirent contre l'enceinte, y demeurèrent comme englués, morts, les cervicales brisées au moment de l'impact.

Rivé à sa paroi, Jag sentit sa cage thoracique se compresser, ses côtes plier sous la formidable pression ; il eut bientôt des difficultés à reprendre sa respiration. Son visage se cyanosa. Des milliers de phosphènes emplirent son horizon. Il aurait voulu s'inquiéter du sort de ses compagnons, de Cavendish en particulier, mais sa tête

refusait de pivoter. Sa tripaille lui remonta soudain jusque dans la gorge et il expectora un trait d’une mauvaise bile qui lui noya la face, les narines, manquant l’étouffer.

Un voile rouge descendit devant ses yeux et il sombra.

CHAPITRE XI

Ce fut l'organe monocorde de l'ordinateur de bord qui sortit Jag de son coma.

— Fin d'alerte, répétait la voix. Système de sécurité désactivé. Champ de force désactivé. Pression rééquilibrée. Atmosphère respirable. Fin d'alerte…

Écoutant sans vraiment en appréhender le sens profond, décalé, Jag décrocha de la litanie métallique pour s'intéresser à son environnement.

D'abord il découvrit avec surprise qu'il était assis, cassé en deux, affalé contre le mur du pénitencier, le menton sur la poitrine. La rotation terminée, il avait glissé au sol.

— Champ de force désactivé, répétait la voix synthétique.

Les mots s'ordonnèrent dans sa tête et il leva instinctivement les yeux au ciel, fut tout étonné de découvrir une structure alvéolée une vingtaine de mètres plus haut. Il lui fallut un moment pour réaliser que cela signifiait qu'ils n'étaient plus dans l'espace.

Décontenancé, il jeta un regard autour de lui, aperçut d'autres corps tassés, respira plus librement en identifiant Cavendish qui émergeait lentement.

— C'est fini, cette fois, ou c'est juste une accalmie ? maugréa celui-ci en grimaçant. Parce que si ça doit recommencer, j'aime autant que ce soit tout de suite !

— … Atmosphère respirable. Fin d'alerte…, poursuivait inlassablement la voix.

— On dirait que c'est bien fini, articula péniblement Jag, un fort goût acide dans la bouche.

— Par le Maufait, j’ai bien cru que ma dernière heure était arrivée, soupira l’éclaireur. Tu parles d’un manège ! Encore un peu et je me retournais tout entier de l’intérieur, comme une chaussette !

Puis, cessant de s’apitoyer sur lui-même, il décortiqua le décor alentour, gonfla les joues.

— On dirait qu’il y a de la casse, soupira-t-il. Ils sont tous…

Jag secoua la tête.

— Seulement ces deux-là, dit-il en désignant Hamilton et Sharp encore accrochés à leur bande de grillage, le cou faisant un angle bizarre avec le reste de leurs corps sinistrement raccourcis. Les autres sont comme nous, juste un peu secoués.

— Et où on est, selon toi ?

— À l’intérieur de Manhattan ! lança une voix qui mobilisa l’attention des deux hommes.

Il s’agissait de Baker. Ayant apparemment plus vite recouvré ses facultés, il avait rejoint le chemin de ronde de triste mémoire.

— C’est du moins ce qu’a affirmé l’ordinateur de bord il y a quelques minutes, poursuivit-il. Ne pouvant lutter contre les turbulences, il aurait accéléré le mouvement jusqu’à ce qu’on soit automatiquement pris en charge par la machinerie du Manhattan…

— Et qu’est-ce qu’on voit de là-haut ? demanda le coureur de pistes.

L’autre eut un haussement d’épaules.

— Rien de bien spécial, répondit-il. Ça tient du hangar, du garage, du bassin portuaire…

Comme les deux hommes le fixaient, ahuris, il les invita à les rejoindre, ce qu’ils firent après s’être laborieusement remis à la verticale et assurés du bon état apparent de Billings et Joshua, encore inconscients.

Du haut de la muraille, le décor leur apparut effectivement assez disparate, très proche de ce que venait d’annoncer Baker. L’endroit, vaste, immense, abritait des espèces d’avions, des véhicules d’entretien, de sécurité, des fosses, des rampes, des cintres constellés de ponts roulants, tout ça pour le côté hangar et garage ; le plus surprenant tenait au fait qu’ils étaient sur l’eau ! Voilà

pourquoi Baker avait évoqué un bassin portuaire. Un fantastique plan d'eau s'étirait autour d'eux, incroyable lac artificiel qui se situait au centre de l'étrange base.

— Je me demande comment on a fait pour arriver jusque-là ? s'inquiéta Cavendish en promenant son regard transparent sur le décor environnant. Y' a même pas d'entrée !

— On a dû venir par en dessous, supputa Jag en observant le plan d'eau. Ce lac sert de sas.

— Ce doit être ça, entérina Baker. Et le champ de force aura été désactivé après que les appareils de mesure ont testé l'atmosphère !

Trouvant ses compagnons bien excités, l'éclaireur se chargea de les calmer.

— En admettant, fit-il, je vois pas là matière à se réjouir. Ça veut dire que s'il faut se tirer en catastrophe, par nos propres moyens, faudra peut-être descendre à cinquante mètres de profondeur.

— Partir pour aller où ? le contra justement Baker. T'as vu ce qu'est arrivé à Norwalk ?… Et puis je ne vois pas pourquoi on aurait à décamper vite fait : on est pour ainsi dire revenus chez nous !

— Ouais, sauf qu'on est en plein dans l'espace et en 3012, grinça le coureur de pistes. Si tu veux mon avis, ça va pas être bien facile à expliquer ! D'autant que les mœurs de l'époque ont pas l'air bien catholiques… Cette manière d'aller pêcher du matériel humain dans le passé dénote pas un très bon fond ! Alors faut sûrement pas s'attendre à être reçus à bras ouverts ! D'ailleurs j'ai beau écarquiller les yeux, je vois pas de traces d'un quelconque comité d'accueil…

Remonté l'instant d'avant, Baker baissa pavillon. Les remarques de Cavendish étaient toutes frappées au coin du bon sens, et il les aurait certainement formulées lui-même s'il n'avait été aveuglé par la perspective grisante de se retrouver en pays de connaissance.

— D'accord, admit-il, j'ai peut-être été un peu vite en besogne ; c'est vrai qu'on est loin de chez nous…

— Cette ville, Manhattan, tu la connais bien ? demanda Jag.

— Manhattan n'est pas une ville à proprement parler, expliqua Baker, c'est un quartier d'une énorme cité tentaculaire appelée New York…

— Tu y habitais ? insista Jag.

L’autre secoua la tête, faisant comiquement tourner son casque.

— Non. Moi je suis de Chillicothe, un bled du Missouri.

— Alors, comment tu peux connaître Manhattan ? s’étonna Cavendish.

— Parce que c’est… ou c’était, je sais plus bien comment dire mais je préfère finalement en parler au présent ; parce que c’est un endroit qui a une renommée planétaire… Tout le monde connaît Broadway, l’avenue des spectacles ; Wall Street, le fief des boursicoteurs, le creuset de l’économie mondiale ; Central Park, le plus grand des jardins situés au cœur d’une ville, le poumon de la cité…

— Tu crois qu’on va trouver tout ça ici ? s’inquiéta Cavendish, sceptique.

— On devrait, on devrait, assura Baker.

— Il faudrait d’abord qu’on puisse sortir de cet endroit, objecta Jag en désignant le vaste anneau d’eau qui les entourait. Je ne connais pas l’équipement du Michipicoten mais je doute qu’il y ait des barques à bord…

— Je vois pas bien où est le problème, gronda l’éclaireur. On peut nager, non ?

— On peut, approuva Jag, mais alors il faudra aller vite !

Ce disant, il désigna la surface liquide soudain hérissée d’une multitude de sinistres nageoires dorsales.

CHAPITRE XII

— Des requins ! tonna Cavendish. Manquait plus que ça ! Et il y en a un bataillon !

Effectivement, le lac artificiel grouillait à présent d'ailerons dorsaux et la surface de l'eau, balafrée d'éclairs argentés, ne laissait rien augurer de bon pour ceux qui s'y risqueraient.

— Parole, on n'a pas les cuisses propres ! poursuivit le coureur de pistes. Suffisait pas qu'on soit perdus dans l'espace à une époque pourrie, voilà qu'on se retrouve entourés d'un banc de mangeurs d'hommes !

Il laissa passer un moment, puis ajouta, le front ridé :

— C'est normal qu'on flotte ? Toute cette masse de béton, ça doit peser… Sans compter qu'il doit y avoir des trous un peu partout, non ? Ne serait-ce que pour ces… propulseurs…

— Tout ça doit être étanche, le rassura Baker. Comme les tubes lance-torpilles des sous-marins. En fait, à bien y réfléchir, c'est le meilleur système pour se poser en douceur.

Peu préoccupé par ces détails annexes, Jag cogitait ferme. Il livra bientôt le fruit de ses réflexions :

— J'imagine que nous ne sommes pas là par hasard. Les radars de l'endroit ont dû nous identifier avant de nous laisser entrer dans cette base ; si nous représentions un danger, jamais nous n'aurions été pris en charge… Il n'y a qu'à attendre, il va sûrement se passer quelque chose.

— Oui, ricana Cavendish moins optimiste. Cette prison de merde va sombrer et on va servir de casse-croûte à ce rassemblement de squales ! Voilà ce qui va se passer !

— Processus d’abordage engagé ! annonça soudain la voix de synthèse muette depuis un bon moment.

La masse du Michipicoten se mit alors en branle, glissant doucement vers une portion de quai, confirmant ainsi le jugement de Jag.

— Il faut réveiller les autres, dit alors ce dernier. Même si tout est prévu, il vaut mieux ne pas moisir ici !

— C’est vrai que ce n’est pas une très bonne position, reconnut Baker. J’y vais !

Restés seuls, Jag et Cavendish demeurèrent un moment silencieux, les yeux fixés sur le rivage qui se rapprochait lentement.

— Qu’est-ce tu penses de la situation ? rauqua soudain l’éclaireur.

Jag eut une moue.

— On a rarement connu pire, dit-il.

— J’avais peur que tu dises ça… Parole, si on s’en sort cette fois, je ne bouge plus ! Je me trouve un coin peinard et j’y dépose mes fontes ! Cochon qui s’en dédie ! Dis, tu crois qu’on a vraiment une chance de regagner notre bon vieux caillou ?

Jag eut une grimace.

— À écouter Baker, on en a déjà récupéré un morceau…

— Cette histoire de Villes Migrantes me dit rien qui vaille ! Une cité, c’est fait pour rester accrochée au sol, pas pour se trimbaler dans l’espace ! Comment veux-tu que les gens se sentent des racines après ça ?

— Les choses changent, éluda Jag, ce n’est pas à toi que je vais apprendre qu’il vaut mieux ne plus prendre d’habitudes et ne rien refuser a priori…

— Quand même, renifla le coureur de pistes, j’ai du mal à accepter l’idée qu’on ne repose sur rien… Tu imagines un peu ? On est dans un pénitencier qui flotte sur un lac construit dans la soute d’une ville volante ! Avoue qu’il y a de quoi se sentir des moiteurs, non ?

Jag approuva machinalement. L’éclaireur avait raison, bien sûr, mais lui avait d’autres sujets d’inquiétude. Il y avait le contexte, qui

était loin d'être rassurant, mais ce qui le tracassait surtout c'était le moment de flou qu'il venait de connaître, la période d'état second qui l'avait porté à tirer froidement sur Bill Norwalk. Personne ne lui avait rien reproché mais il ne pouvait cependant s'empêcher de se sentir coupable, même si son action s'était révélée salutaire. Coupable et profondément troublé par cette volonté qui s'était soudain substituée à la sienne.

Heureusement, la réalité le tira de son introspection. Enseveli dans ses méditations, il n'avait pas pris conscience de l'arrivée des autres.

Ces derniers, encore sonnés, jetaient sur le décor des yeux hallucinés. Ayant connu les mêmes affres, ils offraient une piteuse mise, le menton et la poitrine souillés d'une bile aigrelette. Ils avaient en un minimum de temps récupéré toutes leurs armes et les cinq hommes donnaient le spectacle d'une curieuse armée.

— Finalement, un bain ne nous aurait pas fait de mal, jugea Baker alors que le Michipicoten venait mourir contre une rangée de pneus d'un bon mètre d'épaisseur, déséquilibrant légèrement ses passagers.

— On aura bien le temps de se récurer en surface, fit Cavendish. Si on nous en laisse le temps… En attendant va falloir penser à quitter le bord et la marche est un peu haute à mon goût !

Le bâtiment s'enfonçant profondément dans l'eau, la hauteur de la muraille d'enceinte était paradoxalement moins haute à l'extérieur qu'à l'intérieur mais personne ne s'en ressentait pour rejoindre le quai en se lançant dans le vide. Un étage et demi à pieds joints ça peut toujours se faire mais le contexte se prêtait mal à ce genre de sport. Ce n'était pas le moment de se mettre une cheville en l'air.

Chacun s'apprêtait à exposer une solution qui lui était propre lorsqu'une des trappes qui balisaient le quai s'ouvrit, laissant le passage à une sorte de bras articulé, lequel monta à l'assaut de la muraille au sommet de laquelle il se fixa, révélant alors une double qualité de toboggan et d'escalier métallique.

— Sharp et Hamilton, on ne peut pas les abandonner comme ça, émit soudain Billings.

— J’ai pris leurs plaques d’identité, dit Baker en exhibant deux rectangles de ferraille. Mais qu’on se rassure, je n’ai pas touché à leurs affaires personnelles… Hamilton a bien toutes ses bagues !

— Il leur faudrait des sépultures, insista Billings en jetant un regard en arrière sur les dépouilles informes.

— Les enterrer où ? ricana Baker. Tu veux creuser à même la cour cimentée ? Où les emmener avec nous peut-être, sur notre dos ? Ils sont morts, merde, tu sais ce que ça veut dire ?

— Il faut d’abord qu’on sache où on a mis les pieds, intervint Jag. On va sortir d’ici, rejoindre la surface. Il sera toujours temps de revenir lorsqu’on se sera fait une idée…

— De toute façon, ils ne risquent pas grand-chose, dit Baker. On n’est plus dans la jungle, la faune n’est pas la même…

Coupant court à la polémique qui menaçait de s’éterniser, Jag se jeta dans le toboggan, se laissa glisser jusqu’au sol où il se reçut souplement, bientôt imité par Cavendish lequel, moins acrobatique, se sonna le cul sur le quai avant de recevoir Baker dans les reins.

— Maugrebleu des maladroits et de ceux qui croient que le monde leur appartient ! dardillonna-t-il en se massant comiquement le bas du dos. Dis-moi un peu comment tu fais pour t’arrêter quand je ne suis pas là ?

Demeurés en haut du mur d’enceinte, Billings et Joshua ne semblaient pas décidés à rejoindre leurs compagnons.

Comme Jag reprenait en partie les arguments de Baker, Billings lui en opposa d’autres.

— Il faut les ramener, insista-t-il en évoquant les corps de leurs deux camarades. C’est vrai qu’ils sont morts mais rien ne prouve qu’ils le demeurent si on devait retourner à notre époque. On doit les prendre avec nous jusqu’à ce qu’on ait retrouvé un translateur de catégorie A…

Plutôt dérouté, Jag ne put que rester bouche bée, incapable de la moindre riposte. À bien y réfléchir, cette assertion n’était pas si folle. Dans la situation présente, tout était envisageable. Seulement de là à se charger en permanence de deux cadavres, il y avait une marge !

— C’est une possibilité, admit Jag, mais on ne peut tout de même pas les trimbaler partout avec nous… Il vaut mieux les laisser là où ils sont jusqu’à ce qu’on ait reconnu les lieux.

— Vous faites comme vous voulez, tous, mais moi je vais de l’avant ! déclara Baker en s’ébranlant.

— Allez-y ! On vous rejoindra ! lança Joshua. On est bien assez de deux pour ce boulot.

Trouvant la démarche des deux hommes singulière, bien que légitime, Jag tenta une ultime offensive.

— On aura peut-être besoin de vous, dit-il. Baker ne connaît Manhattan que de réputation, quant à nous…

— Aucun de nous deux n’a jamais mis les pieds à New York, répondit Joshua. En fait, on était tous des provinciaux… On s’était tous promis d’y aller ensemble à notre libération, de faire tous les bars, d’enfiler toutes les putes qui croiseraient notre chemin… Ça c’était valable quand on était cinq et dans un temps qui était le nôtre… Maintenant, on sait plus très bien où on en est mais on n’a pas le cœur à monter là-haut tout seuls ; on doit « les » emmener avec nous… On doit tenir notre promesse…

Ébranlé, Jag approuva machinalement du chef.

— On va prendre la température extérieure, dit-il. À tout de suite !

Sur ce, ils tournèrent les talons et allongèrent le pas pour rejoindre Baker qui caracolait loin devant.

Ils n’avaient pas parcouru cent mètres qu’un hurlement monta de l’arrière, les faisant volter.

Ce qu’ils découvrirent alors leur glaça l’échine.

CHAPITRE XIII

Dans un premier temps, abusés par les rayures noires et blanches qui recouvraient anarchiquement la meute surgie du néant, Jag et Cavendish crurent avoir affaire à un troupeau de zèbres.

Leur méprise ne dura guère. D'abord parce qu'on ne pouvait pas longtemps confondre la découpe élégante d'un équidé avec la masse informe, plutôt oblongue de chacun des curieux animaux qui se tenaient devant eux ; et ensuite, et surtout, parce que ces mêmes créatures giclaient tout droit de l'eau, élément qui ne convient guère aux zèbres, sinon pour un bref passage.

— Merde ! Qu'est-ce que c'est que ça ? rauqua Baker, revenu en arrière.

— C'est ce qu'on a pris pour des requins, murmura Jag.

Au sommet de leur perchoir, Billings et Joshua contemplaient avec la même stupéfaction la curieuse horde, se demandant s'ils ne rêvaient pas. Le Noir avait la bouche ouverte, comme si le cri qu'il venait de pousser lui restait dans la gorge.

Partout, sur toute la circonférence du quai, les étranges masses, dont la plus petite ne mesurait pas moins de dix mètres, continuaient de fuser du liquide pour s'abattre sur le sol dans un drôle de bruit mouillé.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Cavendish, quasi statufié. J'ai jamais entendu parler de requins qui marchent à voile et à vapeur. Tu crois que c'est à nous qu'ils en veulent ? poursuivit-il en s'adressant à Jag.

— Non, ils sont juste venus prendre un peu l'air, répliqua ce dernier.

— Ils espèrent tout de même pas nous battre à la course, dit l'éclaireur. Dans l'eau, je dis pas, mais là, sur le dur !

Ce disant, il se retourna, cherchant l'issue la plus proche, une immense porte métallique à deux vantaux, montée sur rails, dans laquelle était découpé un huis de taille normale, distante de plus de deux cents mètres.

Semblant deviner les intentions du coureur de pistes, qui s'apprêtait à filer coudes au corps jusqu'à cette sortie, l'une des masses, la plus importante, se détacha du rameutement, s'avança d'une dizaine de mètres, assez vite, en puissance, se propulsant sur le sol à l'aide de ses deux nageoires pectorales dont les extrémités, munies de ventouses, adhéraient parfaitement au revêtement synthétique de la base.

Ayant parcouru la moitié de la distance qui le séparait des trois hommes, il s'arrêta soudain et se mit à dodeliner de la tête, humant l'air de son museau curieusement aplati.

Le souffle court, le trio put alors à loisir détailler l'étrange animal, qui tenait à la fois du squale et du dogue. Du requin, il avait le long corps profilé, les nageoires ; du chien, il arborait un étrange mufle écrasé, comme rentré.

Il s'agissait là, à n'en pas douter, du chef de la horde, sans que l'on pût préjuger de son sexe. La lutte pour la prédominance devait être âpre car l'animal avait le corps couturé de morsures, d'estafilades, d'excroissances cicatricielles qui ressemblaient à des concrétions marines.

— Sacré bestiau, grogna Cavendish. Vous avez vu sa tête : il a pas l'air gonflé à la bonne pression ! Seulement je suis pas volontaire pour lui souffler dans le cul !

Peu sensible à l'humour gras de l'éclaireur, lequel ne faisait, en fait, que combattre le trouble qui s'emparait doucement de lui comme des autres, Jag demeurait tendu comme un arc, suspendu au comportement de ce qu'il fallait bien considérer comme un adversaire.

Insensiblement, le trio découvrait des détails qu'un premier regard, égaré par le contraste bicolore, n'avait su déceler. Ainsi, si le

drôle d’animal donnait de la tête, c’est parce qu’il était dépourvu d’yeux et qu’il devait s’en remettre uniquement à son odorat.

— J’ai peur que notre odeur lui convienne pas trop, fit le coureur de pistes. Parfumés au dégueulis comme on l’est, on risque de lui braquer les sinus !

Le fumet dégagé par le trio ne devait certainement pas plaire au leader des requins-chiens car il défripa soudain les abajoues qui pendaient jusqu’au sol, comme une paire de rideaux rabougris, pour faire voir le jour à une solide paire de mâchoires aux dents étincelantes.

Il demeura quelques secondes comme ça, dans la posture d’un cerbère menaçant, puis ses mâchoires s’écartèrent brutalement, exhalant un souffle chaud et putride qui déferla sur le trio en même temps qu’un trait noir qui atteignit Jag de plein fouet, à hauteur de la gorge.

Totalement pris au dépourvu, il crut d’abord avoir reçu un trait décoché par quelque ennemi invisible.

Violemment rejeté en arrière par l’impact, le souffle coupé, il porta instinctivement ses mains à son cou pour les refermer sur une chose gluante dont le contact le révulsa.

Puis le mouvement s’inversa et il fut sèchement ramené en avant, tiré, attiré vers le requin-chien par une longue lanière de chair, sa langue, espèce de tentacule terminé par une boule molle constellée dé ventouses.

Le premier moment de panique passé, Jag, qui avait déjà concédé pas mal de terrain, parvint à prendre la mesure du danger qui le menaçait et à se cambrer pour tenter de compenser la terrible traction qui l’entraînait vers la gueule béante du monstre.

Tournant la tête en tous sens, il tenta en vain de se soustraire à cette masse gélatineuse qui le ventousait. Rejeté en arrière, penché à 45 degrés, il glissait centimètre par centimètre vers les mâchoires serratiformes, vers une fin atroce.

Soumis à une trop forte pression, le talon de l’une de ses bottes sauta soudain et il fut brutalement emporté vers la bête à la vitesse d’un coureur de sprint.

Ne pouvant plus contrôler l'action de ses jambes qui avaient du mal à suivre le mouvement, il choisit alors de jouer son va-tout avant d'être totalement déséquilibré.

Évaluant vite fait l'angle d'ouverture de la gueule du monstre, il se jeta en avant pour rattraper ses jambes, puis, trouvant fugitivement son aplomb, il se détendit, décolla du sol, fila vers les mâchoires distendues… pour se caler au tout dernier moment, parallèle au sol, sur chacune des lèvres de l'animal.

Abruptement bloqué sur les rives d'un gouffre fétide, bien campé sur ses jarrets tendus, il sentit les muscles de son cou se déchirer.

Dominant la douleur, il fouilla alors le haut de sa botte droite, fit voir le jour à son arme blanche favorite, un Bowie Knife au fil particulièrement acéré, avec lequel il trancha d'un seul coup le tentacule lingual du requin-chien.

Brutalement libéré, il se récupéra vivement sur ses pieds, recula habilement pour échapper aux mâchoires qui se refermaient avec la vigueur d'un piège à loups.

Haletant, l'arme brandie, menace dérisoire face à une telle masse, Jag attendit, vigilant, guettant, anticipant le moindre tressaillement de son adversaire, ne pouvant se fier comme à l'ordinaire aux différents feux d'un regard inexistant.

Recouvrant insensiblement son souffle, toujours sur ses gardes, il commença de reculer, jugeant préférable de prendre du champ.

Sans s'en rendre compte, il parcourût ainsi la moitié de la distance qui le séparait de Baker et Cavendish pétrifiés par la stupéfaction.

C'est alors que le monstre se manifesta.

Mais, contrairement à ce qu'on était en droit d'attendre, il lança une de ses nageoires en avant et pivota sur lui-même pour se retrouver face à la meute.

Décontenancé, Jag comprit alors que comme dans beaucoup de hordes, c'était au meneur et à lui seul de décider des combats. Vainqueur, il aurait lancé les siens sur les hommes ; battu, il rendait en quelque sorte hommage à ses adversaires en battant en retraite.

Soulagé, Jag se détendit.

Il avait tort.
Soudain, ce fut l’enfer.

CHAPITRE XIV

Sur le fond, Jag avait certainement vu juste, mais c'était compter sans les querelles intestines qui fermentent dans toutes les meutes.

Là comme ailleurs, le leader était perpétuellement contesté, témoin le nombre de blessures qui lardaient ses flancs, et les prétendants n'attendaient qu'une défaillance pour se hisser au pinacle.

Jusque-là, le meneur avait à ce qu'il semblait toujours su ramener les trublions à la raison, conservant une large plage de fidèles, mais sa piteuse prestation venait de réveiller les ambitions larvées et, du même coup, de décevoir ses plus chauds partisans, lesquels s'ensevelirent dans une terne neutralité.

Sentant monter le ferment de la contestation, le leader déplia ses abajoues qui pendaient comme des rideaux bouillonnés, montra les dents en poussant un rugissement aigu.

Hélas, sa démonstration de puissance, uniquement basée sur les sons, et peut-être aussi sur une palette d'ondes et d'odeurs qui échappaient au commun des mortels, cette démonstration donc dut singulièrement manquer de perçant car elle fut instantanément battue en brèche par les opposants de toujours, lesquels ne se contentèrent plus de manifestations passives et passèrent à l'action.

Jaillissant de dizaines de mufles renfrognés, des langues préhensiles s'abattirent tous azimuts sur le corps couturé du chef de meute avec une précision diabolique, le clouant littéralement au sol.

Alors, aussitôt, des vocations assassines se révélèrent, et la quasi-majorité de la horde se jeta sur le vaincu, se glissant avec une habileté confondante entre le lacis inextricable des amarres de chair.

Hallucinés, les cinq hommes assistèrent alors à une mise à mort éclair.

Confondant grouillement bicolore, ponctué de hurlements de rage, de cris d'agonie, d'incroyables bruits de succion, de geysers sanglants, la tuerie, la boucherie, l'équarrissage se perpétra en moins de temps qu'il n'en faut pour le décrire et il ne resta bientôt plus rien de l'ancien meneur, que des reliefs ivoirins d'une charpente disloquée.

C'est alors que, remettant à plus tard les problèmes des hiérarchies qui ne manqueraient pas de se poser, la meute entière se tourna vers les hommes.

Tout se passa alors si vite qu'aucune concertation ne fut possible.

Relevant le canon de sa M16, Baker ouvrit immédiatement le feu et une grêle de projectiles s'abattit sur les premiers rangs de la horde, surprenant les assaillants, mais ne leur causant cependant aucun véritable dommage, l'acier rebondissant sur les peaux cuirassées ou ne pénétrant que trop peu pour leur occasionner des blessures capitales.

Voyant soudain les premières abajoues frémir, les trois hommes s'égaillèrent, cherchant à échapper à l'emprise des terribles langues préhensiles.

Se dirigeant tous d'instinct vers l'immense porte métallique, les trois hommes couraient sans se retourner, soucieux de conserver une avance qui leur permettrait de demeurer hors de portée des tentacules linguaux.

Une série d'onomatopées sèches les renseigna sur ce qui se tramait sur leurs arrières. Manifestement, les requins-chiens avaient entamé la poursuite en s'aidant de leurs nageoires pectorales.

Coincés sur leur chemin de ronde, momentanément à l'abri, Billings et Joshua étaient les seuls à avoir une vue d'ensemble de la fantastique action qui se jouait dans la base.

Effarés, ils assistèrent alors à un spectacle qui les laissa pantois. Médusés, ils virent une vague de requins-chiens s'ébranler doucement, tirer sur leurs nageoires pectorales dans un singulier déhanchement pour prendre petit à petit un tel rythme que leur

vitesse atteignit très rapidement celle d'un cheval lancé au grand galop.

Ils avaient, à ce qu'il semblait, renoncé à se servir de leurs langues, à moins qu'ils ne fussent pas capables de coordonner deux actions totalement dissemblables.

En tout cas la distance qui les séparait des fuyards fondit rapidement et ils furent très vite sur leurs talons.

Renseigné par le crépitement des ventouses, le trio, affolé, se retourna in extremis, juste assez tôt pour éviter l'incroyable charge.

Lancés comme de véritables missiles, les masses profilées filèrent entre eux, glissant sur le sol comme autant de bobsleighs, laissant derrière eux des coulées d'humeur huileuse sur lesquelles le trio faillit déraper.

Les fuyards dépassés, les animaux hybrides ne firent rien pour ralentir.

Décontenancés, les cinq hommes les virent poursuivre leur chemin et s'écraser avec force contre les vantaux de l'immense porte, provoquant un bruit d'enfer, secouant les cloisons et les superstructures supérieures de la base, générant une pluie de plâtras et de plaques de revêtement alvéolé mal arrimées.

— Je comprends pourquoi ils ont l'air si renfrogné ! ricana l'éclaireur.

Les chocs se révélaient d'une telle violence que le trio caressa l'espoir d'être au moins débarrassé d'une partie de ces authentiques béliers aquatiques mais ils amorcèrent alors tous un demi-tour, ruinant du même coup leurs perspectives d'avenir.

— Je sais pas d'où sortent ces bestiaux, mais le Pentagone donnerait cher pour s'en procurer un bataillon, siffla Baker. Ce sont de redoutables combattants ; sans en avoir l'air, ils nous ont coupé toute possibilité de retraite !

— Et apparemment c'est pas ton arsenal qui va nous sortir de là, maugréa le coureur de pistes.

Davantage branché sur l'action que sur les parlotes, Jag décortiquait le décor alentour, cherchant sinon une issue, du moins un abri.

— Il faut à tout prix qu'on se mette hors de trajectoire, affirma-t-il en désignant un véhicule d'incendie proche. Allons-y !

Ce disant, il s'élança, les autres dans sa foulée.

Instantanément, les nageoires se mirent en branle et un cercle de monstres se précipita sur eux.

En un rien de temps, une nuée de torpilles bicolores à tête tronquée fondit vers le fourgon-pompe rouge cinabre que le trio tentait de rallier.

Le souffle court, dérapant quelquefois sur les traces visqueuses des requins-chiens, se récupérant in extremis, Jag comprit très vite qu'ils allaient bientôt être débordés sur leur gauche, par une vague nouvelle, et il changea sensiblement de cap.

— C'est foutu pour la cabine ! haleta-t-il. On n'aura pas le temps d'y grimper ! Rabattons-nous sur l'arrière, sur les échelles !

Le véhicule était en effet haut sur roues et l'accès à la cabine guère aisé ; du moins lorsqu'on avait la mort aux trousses et que la survivance dépendait de quelques dixièmes de secondes.

Bifurquant, ils filèrent vers la partie arrière de l'engin, là où se trouvaient la machinerie incendie, niche hérissée de tubulures d'alimentation, de vannes, tapissée de manettes, de cadrans, et flanquée de deux échelles métalliques.

Confirmant les prévisions de Jag, un premier requin-chien arriva plein bâbord, s'écrasa sur la roue avant, juste sous la cabine, faisant vaciller la caisse du bahut, arrachant des gémissements aigus aux amortisseurs furieusement malmenés.

Avisant un second missile de chair qui arrivait droit sur eux, toujours par la gauche, Jag hurla un avertissement destiné à ses compagnons en même temps qu'il bondissait et s'accrochait à l'un des barreaux, se hissant du même coup à mi-hauteur du fourgon, évitant le projectile animal qui s'enfila partiellement sous le bas de caisse, arrachant des tôles dont l'une, rutilante banderille, lui resta plantée dans la couenne, le dotant d'une nageoire supplémentaire.

Momentanément à l'abri du danger, Jag attrapa au vol la Ml6 de Baker afin de permettre à ce dernier une ascension plus aisée, puis il gagna le toit du véhicule, vaste galerie planchéiée destinée

d’ordinaire à recevoir de longs tuyaux souples, mais heureusement vide pour le présent.

Agenouillé, il aida alors Cavendish à le rejoindre en le soulevant comme un simple ballot de linge et le trio se retrouva bientôt au complet au sommet du véhicule.

Là, ils n’eurent guère le temps de se congratuler pour avoir échappé à la meute, pas plus que de dresser un plan de bataille car il leur fallut subir un terrible bombardement.

Effectivement, sur leur lancée, les espèces d’amphibiens s’en vinrent pour la plupart mourir sur le fourgon-pompe, lequel, assailli de tous côtés, se mit à tanguer comme un punching-ball frappé par des poings de granit.

Allongés, essayant de faire corps avec le plancher, s’accrochant désespérément à la mini-balustrade qui délimitait le haut de la carrosserie, les trois hommes n’eurent d’autre solution que d’attendre la fin de la terrible charge.

Ballottés, jetés les uns contre les autres, malmenés par les fantastiques ondes de choc, la tripaille secouée, essorée, lâchant sans le vouloir des cris de peur, des grognements de rage, malades de n’être que des bouchons au centre d’un tourbillon, ils ne pouvaient que guetter le terme du singulier assaut.

Les yeux mi-clos, dents serrées, Jag s’aperçut soudain qu’ils n’étaient pas les seuls à connaître les foudres de ces drôles de gardiens. Billings et Joshua étaient également en butte à leur vindicte.

Entre deux ébranlements, Jag assista à une chose étourdissante. Il vit l’un des monstres, de moindre taille, plus profilé, plus véloce aussi, prendre un élan inouï, glisser sur le sol à une allure vertigineuse, puis remonter le toboggan comme un carreau d’arbalète pour arriver sur les deux hommes quasi pétrifiés par ce prodige.

Littéralement médusé, Billings mit plus de temps à réagir que Joshua, lequel parvint à s’écarter in extremis ; réagissant quelques dixièmes de seconde trop tard, il attrapa le monstre en pleine poitrine et bascula, horrifié, grimaçant, bras écartés, par-dessus le muret sous le regard écarquillé du Noir.

Un choc plus violent que les autres ébranla soudain les superstructures du fourgon-pompe, tirant Jag de son état de spectateur, le replongeant dans la réalité, dans son enfer.

Sous ce dernier impact, les longerons du véhicule chantèrent et des têtes de vis et de rivets sautèrent en crépitant comme une rafale d'arme automatique.

Torturée, toute la caisse joua et les coffres latéraux s'ouvrirent à la volée, libérant des enroulements de tuyaux de tous diamètres, des tricoises, haches, hachettes, cales, lances cuivrées étincelantes, bref tout un fourniment indispensable aux guerriers du feu.

Roulant sur le dos, Jag ne put retenir un cri de douleur. C'est alors qu'un éclair de lucidité lui vint. Pris de court jusque-là, subissant les événements, il n'avait plus vraiment eu le temps de penser, de réfléchir utilement, à tel point qu'il en avait oublié l'essentiel, en l'occurrence cette musette qu'il trimbalait depuis son escamotage, fonte de toile remplie de munitions, de grenades et de dynamite. De toute une camelote explosive qui venait de se rappeler à son bon souvenir en lui taraudant les côtes.

Ramenant péniblement la sacoche devant lui, il referma ses doigts sur une grenade quadrillée, la dégoupilla des dents avant de la balancer par-dessus bord sans perdre un instant, puis replongea sa main dans la musette à la recherche d'un nouveau projectile.

Les explosions se succédèrent créant un effet de souffle qui fit tanguer le véhicule. Une pluie de fer déferla tous azimuts, martelant, défonçant les tôles, pulvérisant vitres et pare-brise, traversa l'air en sifflant.

L'alerte passée, Jag jeta un œil en contrebas et ce qu'il entr'aperçut ne lui mit guère de baume au cœur. Les déflagrations n'avaient en effet que peu affecté les assaillants, lesquels, juste un peu sonnés, recommençaient à donner des signes d'agitation. À dire vrai, le camion avait plus souffert que leurs singuliers adversaires.

Récupérant très vite, les requins-chiens attaquèrent de nouveau en revenant cette fois à la tactique qui avait failli réduire Jag.

Semblables à des caméléons, ils soufflèrent leurs incroyables langues, et une sinistre averse de boule gluante s'abattit alors sur la galerie.

Glacés d’effroi, révulsés par le contact répugnant de ces masses constellées de ventouses, les trois hommes, heureusement munis d’armes blanches, commencèrent à tailler tous azimuts, rapidement débordés par le nombre.

— Plus on coupe, plus il y en a ! glapit Cavendish.

Effectivement, les sphères suceuses arrivaient de partout, cherchant à se fixer sur une plaque de chair, là où leurs ventouses pourraient parfaitement adhérer.

Lancées au hasard, elles s’arrimaient le plus souvent sur les vêtements des assiégés, s’y accrochaient l’espace d’une nanoseconde avant que les langues ne se rétractent.

Alors, tels des hameçons, elles s’agrippaient à l’étoffe, au cuir, et emmenaient le morceau.

— Par le Maufait ! tonna Cavendish. Ma botte ! Une de ces saloperies vient de me déchausser ! C’est de ta faute, aussi ! vitupéra-t-il en s’adressant alors à Jag. Tu les as excitées avec tes grenades !

Dents serrées, le moment ne se prêtant guère à une polémique, Jag se garda bien de répondre. Il avait assez à faire avec ces boules du diable, lesquelles, une fois tranchées, prenaient tout à fait l’apparence d’une méduse.

Bientôt, sous l’action de la fantastique fauchaison pratiquée par le trio, l’assaut se fit moins dense, puis stoppa.

Cependant les trois hommes n’eurent pas le temps d’exulter car l’attaque reprit de plus belle, avec des troupes fraîches, avec une autre finalité.

Soufflées avec plus de force, les langues volèrent par-dessus le fourgon-pompe pour se fixer de l’autre côté du véhicule, sur les flancs opposés, créant très vite une espèce de filet inextricable qui colla littéralement le trio au plancher de bois, empêchant ainsi tout mouvements de la part des trois hommes.

Il s’installa alors un silence surréaliste que les assiégés reçurent assez mal, ayant la fâcheuse impression d’être allongés dans un caveau.

Puis la relative accalmie cessa.

De fantastiques chocs ébranlèrent alors le fourgon-pompe et l’engin se mit à avancer par bonds anarchiques, au rythme des impacts.

Jag sentit alors une main de glace lui étreindre le cœur. Il venait de comprendre que les espèces d’amphibiens avaient entrepris de pousser le véhicule vers le lac artificiel.

CHAPITRE XV

L’analyse de Jag fut celle de ses deux compagnons d’infortune et les mêmes inquiétudes jaillirent de leurs bouches trop sèches.

— Il faut qu’on se tire d’ici vite fait ! grogna Baker, car une fois dans l’eau, on ne pèsera pas lourd !

La situation ainsi résumée, ils se remirent au travail, avec un acharnement mécanique, ahanant, pestant, l’exiguïté de leur prison vivante ne leur laissant guère de latitude, rendant leurs gestes malhabiles.

Coincés, agissant dans le noir, ils découpaient en aveugle, incapables de s’y retrouver dans le fabuleux entrelacs qui les recouvrait.

Mais ils avaient beau tailler, trancher, dépecer, leur horizon ne se modifiait pas. Pour un trait de chair amputé, c’était dix qui venaient renforcer le mur palpitant de leur geôle.

Entre les formidables chocs qui ébranlaient le véhicule, ils percevaient la pluie de tentacules linguaux qui s’abattaient en sifflant, les ensevelissant toujours plus.

Il régnait à l’intérieur de leur prison une chaleur démente. La sueur leur coulait partout sur le corps, imbibait leurs vêtements pourtant frangés, leur piquait les yeux ; leurs doigts ruisselaient et ils avaient de plus en plus de mal à assurer leur emprise sur le manche de leurs poignards.

Soudain, Jag sentit un vertige le saisir et les ténèbres qui l’entouraient s’étoilèrent de phosphènes jaunâtres. En un éclair, il comprit qu’ils étaient tous trois en train de s’asphyxier. Il réalisa alors

que ses deux compagnons avaient cessé de s’activer, qu’il n’y avait plus que lui à poursuivre le combat.

Paniqué, il fut brutalement pris d’une fantastique crise de claustrophobie. Le contexte de la situation lui échappa totalement, et il n’eut plus qu’une idée, émerger de cette geôle organique.

Animé d’une terreur dévastatrice, parvenu aux confins d’une folie due en grande partie au manque d’oxygène, Jag commença à piocher au-dessus de lui, renonçant à couper, s’acharnant plutôt à creuser un cratère dans cette masse mouvante, fouille qui lui permettrait d’apercevoir dans un premier temps la lumière du jour.

Frappant comme un automate, jetant la tête de côté à chaque instant pour se débarrasser des copeaux gluants qui se collaient sur son visage, sur ses yeux, la cage thoracique en feu, il sentit tout à coup son cœur s’emballer, cogner dans sa poitrine comme un marteau-pilon.

Obéissant alors à un réflexe irraisonné, il changea son Bowie Knife de main et plongea ses doigts dans l’ouverture qu’il essayait vainement de pratiquer.

Sa main s’enfonça dans le frémissement visqueux, se glissa entre les traits de chair, son poignet suivit jusqu’à ce qu’il pousse un hurlement de satisfaction.

Sans rien voir, il sut qu’il avait traversé les différentes strates de tentacules pour enfin émerger à l’air libre. Il le sentait. Sa sensibilité s’était à ce point exacerbée qu’il respirait déjà mieux.

Loin de l’apaiser, cette première victoire décupla son envie de se tirer de ce rets vivant.

Se contorsionnant, il se replia, ramena progressivement ses genoux sous lui, donna alors un violent coup de reins qui l’amena le dos contre l’espèce de dalle animale.

Là, il marqua un temps d’arrêt, éprouvant le besoin de récupérer. Son souffle s’était fait sibilant et il avait un véritable brasier dans la poitrine. Il vivait à coup sûr ses derniers moments de lucidité et tenait à les employer au mieux.

Se concentrant, il tendit alors vers un seul but : crever cette chape tentaculaire.

Bloquant sa respiration, il lança son bras à l'extérieur. Son épaule cogna dans un affreux borborygme contre le singulier rassemblement de langues. Alors, s'aidant de son autre main, poing fermé sur le Bowie Knife, il se décolla du plancher, et parvint à poser le pied gauche sur les planches de bois, plié en deux, un genou enfoncé dans l'abdomen, semblable à un pantin désarticulé.

Là, dans cette position insensée, il s'accorda un nouveau répit, surpris de se découvrir tant de souplesse, tant de maniabilité dans les articulations et le squelette.

Un rideau rouge s'étala devant ses yeux et il sut qu'il ne devait plus différer son action sous peine de ne plus pouvoir la mener à bien. Il avait déjà suffisamment tardé. Et c'était miracle qu'il fût encore en mesure d'entreprendre quoi que ce soit alors que Cavendish et Baker avaient déjà sombré. Cette dernière pensée lui donna du revif. Il devait aller au plus vite avant que les deux hommes n'aient atteint un point de non-retour.

S'aidant de la voix, il se jeta alors contre la paroi linguale, poussant des épaules, des reins, des cuisses, des jarrets.

S'ensuivit un fantastique corps à corps, celui d'un homme seul contre la multitude.

Gagnant centimètre par centimètre, au prix d'un effort constant, d'une énergie distillée, chaque parcelle de son être, Jag parvint bientôt à s'appuyer sur sa jambe droite.

Dès lors, disposant de deux points d'appui, tête basse, le dos courbé, il intensifia sa poussée, fit reculer les limites de leur prison, y creusant un cratère qui devait, de l'extérieur, apparaître comme un étrange chapiteau surmonté d'un bras en guise de paratonnerre.

Certainement plus surpris que réellement battus, les requins-chiens se reprirent tout à coup et Jag sentit le couvercle du caveau se faire deux fois plus pesant sur ses épaules.

Le souffle coupé par la soudaine surcharge, il souffla bruyamment, puis s'efforça d'endiguer la terrible pression, sachant que s'il cédait maintenant, jamais il ne pourrait refaire le terrain abandonné. Sous ses pieds, les planches émirent des craquements inquiétants.

Puisant dans ses ultimes ressources, il équilibra les puissances antagonistes, assura le Bowie Knife dans sa main gauche, se relâcha soudain d'une poignée de centimètres, comme s'il craquait complètement, puis renversa subitement la vapeur, prenant ses innombrables adversaires à contre-pied.

Se détendant totalement cette fois, bien calé sur ses deux jambes, sa musette remplie d'explosifs et de munitions sur le flanc droit, la tête toujours courbée, le menton sur la poitrine, il lança son bras armé à la volée et entreprit devant lui, en aveugle, des demi-cercles meurtriers, le poignard haut levé.

Distendues, les langues offraient moins de diamètre, moins de résistance, et rencontrant le fil tranchant du Bowie Knife, elles se mirent à céder les unes après les autres dans un étrange concert de cordes de guitare rompues.

Une brèche se dessina bientôt face à Jag, lequel reçut la lumière du jour et une bouffée d'air vivifiant qui le régénérèrent quasi instantanément.

Changeant d'angle d'attaque, il poursuivit son terrible travail d'élagueur, tournant sans cesse sur lui-même, frappant tous azimuts pour se retrouver dégoulinant de mucus, étourdi par son incessant mouvement de rotation, par sa victoire, recouvert de quelques traits de chair tranchés par les deux bouts dont il se débarrassa en s'ébrouant.

Ensuite, pour faire bon poids, pour terminer de désorienter les requins-chiens pour la plupart amputés de leurs langues préhensiles, Jag puisa une poignée de grenades dans la musette puis il les balança, dégoupillées, alentour, avant de se jeter aux côtés de Cavendish et Baker toujours inconscients.

Une quintuple explosion secoua bientôt la base, générant des cris d'agonie chez certains amphibiens et un mouvement de roulis du fourgon qui s'affaissa d'un côté puis d'un autre, ses pneus déchiquetés.

Les oreilles sifflantes, Jag se redressa à demi, curieux du spectacle qui l'attendait. Comme la première fois, les requins-chiens avaient plutôt bien encaissé le choc. Certains cependant gisaient sur

le flanc, criblés d'éclats, dégoulinant de sang, mais plus traumatisés que réellement défaits.

S'emplissant les poumons d'un air qui empestait la cordite, les tempes battantes, Jag se pencha sur Cavendish, le secoua, remuant par contrecoup Baker qui émergea comme un somnambule, paupières papillonnantes mais immédiatement dans le coup.

— Bon sang ! Qu'est-ce qui s'est passé ? grogna-t-il en se saisissant instantanément de sa M16.

Puis, réalisant qu'ils étaient libres de leurs mouvements, il ajouta :

— Je ne sais pas comment tu as fait, mais on te doit une fière chandelle ! Et lui, il est clamsé ou quoi ? poursuivit-il en désignant l'éclaireur.

— « Lui », il est bien vivant ! rétorqua alors Cavendish en se relevant sur un coude. Et il n'a pas l'intention de lâcher la rampe de sitôt ! D'ailleurs j'avais pas perdu connaissance, je m'étais juste mis en état de léthargie, pour consommer moins d'oxygène… Mais tout le monde peut pas avoir mon esprit altruiste !

— Il est toujours comme ça ou bien il le fait exprès ? s'inquiéta faussement Baker.

— Il faut qu'on file d'ici vite fait, éluda Jag en observant les amphibiens qui commençaient à se remuer à nouveau. Je ne sais pas comment…

À cet instant, un chuintement lui coupa la parole.

Mêmement attirés par ce bruit incongru, les trois hommes tournèrent la tête et ce qu'ils aperçurent alors leur bloqua le souffle, les pétrifia d'aise.

Debout sur le chemin de ronde, une espèce de réservoir constitué de deux bouteilles métalliques accolées, harnaché sur le dos au moyen de sangles de cuir, un court canon dans les mains, tube relié aux deux bonbonnes par un flexible annelé, Joshua avait entrepris de dégager la base du toboggan en promenant devant lui un incroyable jet de feu.

— Le lance-flammes ! éructa Baker. Il a récupéré le lance-flammes ! C'est génial !

Bien campé sur ses deux jambes, hiératique, agissant avec gravité, sans précipitation, le Noir ressemblait à Jupiter disposant de ses foudres.

Les amphibiens étaient peut-être insensibles aux projectiles mais ils se révélèrent par contre particulièrement vulnérables à la chaleur.

Léchés par les traits incandescents, ils s'enflammaient brutalement dans un fabuleux souffle, s'embrasaient comme de véritables brûlots.

La base résonna bientôt d'atroces plaintes d'agonie, de cris inarticulés semblables à des babils enfantins qui gommèrent un instant la joie du trio, lui donnant même la chair de poule.

Les trois hommes n'eurent cependant pas le loisir d'épuiser leur potentiel de sensiblerie car il se produisit un phénomène qui les replongea au cœur du danger.

Effectivement, d'un seul coup, la base entière fut la proie des flammes.

CHAPITRE XVI

Si tous les animaux intelligents redoutent inconsciemment l'épreuve du feu, les espèces d'amphibiens avaient eux des raisons concrètes de s'en méfier.

La nature, dans son infinie sagesse, en avait fait des sujets aquatiques et ils n'avaient certainement jamais eu à subir une telle averse incandescente.

Ce fut en quelque sorte une première et un final, ou peu s'en faut.

Tout dans le requin-chien se révéla finalement combustible, à la grande surprise des quatre hommes et peut-être aussi des animaux eux-mêmes.

Devant les yeux écarquillés du quatuor se développa un incroyable brasier.

Jag avait déjà vu des traînées de poudre s'enflammer, servir en quelque sorte de mèche pulvérulente et courir sur le sol vers des concentrations explosives, et c'est quasiment ce qui se produisit, à cette différence près que les animaux se contentaient de s'embraser au lieu de voler en éclats.

En effet, Joshua n'eut pas à forcer son talent ; il n'eut même pas à descendre de son perchoir pour bouter le feu à leurs singuliers adversaires.

Tout se fit seul.

À partir d'une poignée de requins-chiens.

Le feu s'en prit d'abord aux quelques masses oblongues, puis il s'en vint lécher délicatement les traces luisantes que ces amphibiens laissaient sur le sol et, découvrant là un aliment de choix, il s'élança sur ces pistes gluantes, quadrillant, morcelant la

base, allant et revenant anarchiquement, croisant d'autres masses combustibles sur son chemin, s'enflant jusqu'à la démesure.

Tant et si bien que le sol ne fut bientôt plus qu'un océan flamboyant.

Tout se passa si vite que les animaux demeurèrent pratiquement cloués sur place.

D'abord réjouis par le déroulement des événements, par ce feu libérateur, le trio ne tarda pas à déchanter.

Car les flammes ne firent que suivre des pistes préalablement tracées par la horde d'assaillants pour converger vers le fourgon et se renforcer à la faveur du rassemblement de squales à têtes de dogues.

Les flammes encerclèrent bientôt les trois hommes et le décor alentour se mit à perdre de sa netteté, déformé par les ondes de chaleur.

Puis des traits de feu escaladèrent les flancs du véhicule, empruntant ainsi les traînées visqueuses laissées par les langues préhensibles, gagnèrent le plancher avant de s'en prendre aux guenilles des trois hommes fortement imbibées de la glu animale.

Pris de court, ces derniers commencèrent à danser grotesquement en se battant les chausses de la main pour étouffer la soudaine flambée.

Mais leurs efforts se révélèrent rapidement vains car ils ne pouvaient accéder à toutes les parties de leurs corps et ils changèrent de tactique, chacun se penchant sur son voisin immédiat.

Tout se passa à peu près bien jusqu'à ce que Cavendish s'aperçoive qu'il était en train de tapoter la sacoche aux explosifs.

— Par le Maufait ! siffla-t-il en se reculant. Balance-moi ça, avant qu'on soit éparpillés aux quatre vents !

Ce disant, il se retourna et tomba en plein sur Baker toujours bardé de ses mines Claymore.

— Maugrebleu, des explosifs et de ceux qui s'en font des sautoirs ! glapit-il. Mais qu'est-ce que j'ai fait pour mériter un tel sort ?

Alors, réalisant que sa non-action risquait finalement de précipiter ce qu'il redoutait par-dessus tout, il se mit à courir de Jag à Baker avec une telle fougue que les hardes de ces derniers ne dégagèrent bientôt plus que d'épaisses fumerolles.

Une seconde rasséréné, le coureur de pistes connut soudain un nouveau tourment.

— Le réservoir d'essence du camion ! lança-t-il en ouvrant des yeux comme des soucoupes. Il va sauter ! « On » va sauter !

Pétri de réflexes, Jag se laissa glisser le long d'une échelle, s'arrêta à mi-hauteur, se pencha sur les tubulures qui hérissaient la niche de la machinerie incendie et s'affaira à manœuvrer toutes les vannes qui s'ouvrirent d'abord sur un mince filet d'eau rubigineuse pour laisser finalement passer des coulées d'un liquide toujours aussi rougeâtre qui noya les masses charbonneuses en grésillant.

Dès lors, petit à petit, le brasier s'étouffa, générant des méandres brumeux, porteurs de senteurs peu alléchantes.

Laissant la tonne d'eau du fourgon-pompe se répandre alentour, Jag remonta sur la galerie pour se perdre, silencieux, comme ses deux compagnons, dans la contemplation du décor.

Autour d'eux, autour du véhicule d'incendie ruiné, espèce de monstrueux insecte dont les portes des coffres latéraux figuraient les ailes, autour de cette coccinelle de fer s'étendait un vaste champ de bataille, un atroce charnier.

Une intense désolation.

Des gémissements insoutenables fusaient çà et là des corps recroquevillés par l'action du feu, râles singultueux qui ricochaient de crêtes carbonisées en masses encore frémissantes.

Des cris d'agonie qui émerisèrent à nouveau la peau des trois hommes.

— On leur demandait rien, renifla Cavendish, comme pour se justifier. Ils avaient bien besoin de s'en prendre à nous !…

Complètement calcinés, des corps animés d'un ultime soubresaut s'effondraient dans un nuage cendreux, tandis que d'autres amphibiens, ratatinés, réduits de moitié, se traînaient d'instinct vers le lac, pour mourir dans leur élément.

— Ils ne sont pas responsables, dit Jag. Ce sont à coup sûr des animaux de laboratoire ; c'est encore une fois l'Homme qui a dévoyé les lois de la nature à son seul profit. Un tripatouillage de gènes a débouché sur ce contingent de chiens de garde aquatiques. C'est une belle réussite mais une sacrée saloperie. La mentalité humaine semble aussi pourrie en 3012 qu'elle l'était de notre temps…

— Apparemment, nous ne sommes pas les bienvenus ! jugea Baker. Sans ce lance-flammes, on était cuits, si l'on peut dire… Je me demande ce qui nous attend, ce qu'on va trouver en surface…

— On ne va pas tarder à le savoir, dit Jag en se dirigeant vers l'une des échelles. Du moins si on nous laisse aller jusque-là !

CHAPITRE XVII

Le peuple de Manhattan devait avoir une entière confiance dans son système de défense animale car l'immense porte métallique n'était même pas bouclée.

Ce rideau de fer passé, les quatre hommes, Billings avait été écrasé puis dévoré par le monstre mutant qui l'avait déséquilibré, les quatre hommes donc s'étaient retrouvés sur une vaste esplanade dont le sol, parcellé, n'était en fait qu'une succession d'élévateurs destinés, comme sur les porte-avions, à amener les différents engins mécanisés à leurs niveaux.

Peu concerné par cette technologie, le quatuor dépassa la zone de transit pour s'enfoncer dans le cœur souterrain de la Ville Migrante.

— On se croirait dans la cale d'un navire, déclara soudain le Noir en promenant ses yeux écarquillés sur le décor.

— C'est un peu ça, approuva Baker. Et nous sommes en quelque sorte dans la salle des machines.

Ils venaient en effet de pénétrer dans un univers démentiel, écrasant, une jungle métallique faite d'un incroyable entrelacs de passerelles, de canalisations hérissées de vannes, de manomètres, tubulures colossales qui reliaient entre elles des espèces de chaudières grosses comme des immeubles, constellées de cadrans, d'aiguilles tremblotantes, de voyants clignotants.

— Par le Maufait ! s'inquiéta tout à coup Cavendish. Vous entendez quelque chose, vous ? Je suis devenu sourd ou quoi ?

Il régnait en effet sur l'endroit un silence angoissant.

— On n’entend rien, s’extasia le coureur de pistes, même pas le plus petit bourdonnement… Sans ces aiguilles en mouvement et ces lumières palpitantes on pourrait croire que toute cette usine est arrêtée !

Peu sensibles à ce piètre prodige, ses compagnons n’adhérèrent pas à l’enthousiasme de l’éclaireur et la qualité du silence s’en trouva renforcée.

Avançant groupés, le doigt sur la détente de leurs armes, les rescapés du Michipicoten décortiquaient le décor, se demandant d’où viendrait le prochain péril, et sous quelle forme il se présenterait.

De temps à autre, des escaliers, des échelles plutôt, cerclées à intervalles réguliers d’anneaux d’acier destinés à envelopper les utilisateurs, s’élançaient vers les niveaux supérieurs ; leur grand nombre inspira une réflexion à Baker.

— On aurait peut-être dû se servir des élévateurs, dit-il. Ces échelles ne me disent rien qui vaille : une fois engagés là-dedans, on devient de vraies cibles de baraques foraines ; il suffirait d’un seul homme pour bloquer un bataillon ! Heureusement qu’on a renoncé à emmener les morts, on n’aurait jamais pu les remonter avec nous !

En fait, le problème ne s’était plus réellement posé. Traumatisé par la terrible attaque surprise des amphibiens, comme tous les autres d’ailleurs, et privé du soutien de Billings, qui était en réalité à la base du projet, Joshua n’avait pas vraiment insisté et le contexte lui donnait raison.

Pour ce qui concernait l’emploi éventuel des élévateurs, la question avait également été débattue et il avait été décidé de poursuivre, de s’enfoncer dans les entrailles de la Ville Migrante pour au moins deux raisons. La première visait à s’entourer d’une prudence, mère de sécurité ; remonter en surface à proximité de la base, c’était fatalement s’exposer car s’il devait y avoir un comité d’accueil, il avait toutes les chances de se situer à cet endroit stratégique ; donc, en s’éloignant, en cherchant une issue lointaine, on minimisait les risques de déboucher dans un champ de tir. Rien n’indiquait, évidemment, que les autochtones de Manhattan aient de mauvaises intentions, mais rien ne laissait non plus prévoir le

contraire… Le second motif tenait au fait que les quatre hommes préféraient se familiariser quelque peu avec les dessous de la mégalopole de l'espace avant de refaire surface ; d'abord parce qu'il valait mieux savoir ce que la cité recelait dans ses flancs, de manière à loger certains points stratégiques, et ensuite parce qu'il était bon de se graver certains itinéraires en mémoire en cas de retraite précipitée.

— Il doit y avoir d'autres sorties, rappela Jag. Plus on s'éloignera de la base, mieux ce sera…

De temps à autre, ils débouchaient sur des espèces de clairières, places rondes où s'élevaient des batteries d'ordinateurs ceinturées de pupitres électroniques, véritables cerveaux de la Ville Migrante.

— Tant qu'on évoluera dans le cœur de la cité, on s'exposera moins, dit Joshua. Je vois mal quelqu'un nous canarder à tout va et prendre le risque de bousiller ou de simplement endommager tout ce beau matériel…

— Y'a d'autres moyens de nous mettre hors d'état de nuire que de déclencher une fusillade, grogna Cavendish. On pourrait bien tomber face à d'autres sortes de bestiaux tout aussi agressifs que ces bouledogues marins…

Levant les yeux, il poursuivit :

— Rien ne nous empêche justement d'emprunter une de ces échelles et de monter d'un étage ; on risquerait peut-être moins entre ciel et-terre…

— On peut toujours en discuter, convint Jag, mais personnellement je préfère rester ici ; en cas d'attaque, on aura toujours la possibilité de se faufiler derrière un abri, de se replier ; sur ces coursives, on sera vite coincés. D'autant qu'elles sont à claire-voie et qu'on pourra se faire tirer dessus par des adversaires qu'on aura du mal à repérer. Et puis on nous entendra arriver de loin, ces espèces de coursives sont bruyantes…

— Je suis complètement de son avis, renchérit Baker. Vaut mieux rester de plain-pied, on sera toujours plus opérationnels.

Ces échanges expédiés, la marche en avant reprit, dans un silence d'autant plus épais que le petit groupe progressait à présent sur un sol bizarre, sorte de tapis de couleur noire à la fois dur et

caoutchouteux qui s'étendait inégalement dans l'allée centrale, ressemblant à une succession de vaguelettes figées.

— Par le Maufait, qu'est-ce que c'est que cette drôle de moquette ? s'inquiéta Cavendish en s'arrêtant soudain pour éprouver le curieux revêtement du talon de sa botte droite récupérée à peu près en état après le terrible affrontement. On dirait du goudron pas complètement durci…

— Du plastique plutôt, émit Baker en se baissant pour se faire une idée plus précise. Je me demande d'où ça vient… D'une cuve éventrée ou d'une de ces tuyauteries qui se sera rompue…

Mêmement intrigué que ses compagnons, Jag quitta la travée où venait mourir l'étrange marée, pour s'engager entre deux immenses parallélépipèdes caparaçonnés d'acier luisant pour remonter sur leur gauche, à la source de leur étonnement.

— Eh, mais tu boites ! siffla Cavendish en lui filant le train. T'es brûlé ou quoi ? C'est grave ?

— Il me manque un talon, renvoya Jag.

— Et ça te gêne pas pour marcher ?

— Je compense ; c'est une manière de toujours rester en éveil…

— Ouais, faudrait quand même pas qu'on ait à déménager vite fait ! Enfin si ça te plaît de jouer les danseuses, de te déplacer en faisant des pointes.

Ignorant la mauvaise humeur latente de son compagnon, Jag poursuivit son chemin dans ce véritable labyrinthe de fer, un chemin de moins en moins praticable, le terrain se révélant à la fois montant et fuyant sous le pied, car de forme sphérique.

— Maugrebleu des curieux de tout, de l'espace, des villes volantes, des maisons télescopiques, des translateurs de merde qui marchent juste dans un seul sens ! ruchonna bientôt l'éclaireur en avançant bras écartés, comme un équilibriste, sur le sommet de l'espèce de tentacule qui sinuait entre les différentes machines dont certaines atteignaient la hauteur d'un immeuble de quatre étages. Où tu comptes nous emmener comme ça ? On va finir par se rompre le cou !

Également intrigués, Joshua et Baker avaient fini par emboîter le pas à leurs compagnons et le quatuor progressait difficilement, s'élevant insensiblement à chaque pas, prenant garde de ne pas dévisser.

Puis ils finirent par dépasser le complexe énergétique de la cité pour déboucher sur une zone dégagée qui courait jusqu'au flanc de la Ville Migrante.

Arrivés là, un singulier spectacle les attendait qui renforça encore leur perplexité.

D'autres coulées, moins importantes que celle qui les avait amenés jusque-là, s'étendaient anarchiquement çà et là, recouvrant le sol de la même matière élastique et noirâtre.

Quittant leur espèce de boudin en le dégringolant sur le dos, comme s'ils empruntaient un toboggan, les quatre hommes regagnèrent le sol sans dommages avant de longer le tentacule géant jusqu'à la cloison blindée et rivetée qui tapissait l'intérieur de l'immense cale de la cité.

Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, l'étrange marée venait de là.

De la cloison étanche.

— Par le Maufait ! siffla Cavendish, qu'est-ce que c'est encore que cette diablerie ?

L'acier, pourtant épais si l'on s'en rapportait aux quelques ébarbures qui bordaient les différentes coulées, avait été enfoncé, fondu, dilué, pour laisser passer la drôle de substance.

— Il doit y avoir des combats dans l'espace comme il y en a sur terre, émit Baker. Il y aura un coup au but, et l'avarie aura été colmatée avec cette pâte élastique…

Cette explication, pour plausible qu'elle fût, ne parvenait pas à contenter Jag.

— J'aimerais que ce soit ça, dit-il, mais j'ai peur qu'il s'agisse de quelque chose de plus tordu…

Cavendish eut un haussement d'épaules.

— Avec toi, rien ne peut jamais être simple, renifla-t-il. De toute façon, quoi que ce soit, on s'en fout ! On n'est pas venus là pour se

prendre la tête sur des faits qui se sont passés Dieu sait quand !

— Ce qui s'est produit peut encore se reproduire, le contra Baker, et vaut mieux savoir à quoi on risque d'être exposés ; tu pensais à quoi, Jag ?

— Que cette matière pourrait être à l'origine de l'avarie, déclara ce dernier.

— En admettant, dit l'éclaireur, ça change quoi ?

— Rien, renvoya Jag, mais ça peut nous renseigner sur l'arsenal dont disposent ceux de maintenant.

— Ouais, fit le coureur de pistes pas vraiment convaincu. Alors ta pâte serait capable de traverser un blindage de plus de vingt centimètres et elle pourrait même pas attaquer la machinerie de cette foutue cité !

Cette remarque, non dépourvue de bon sens, laissa un moment Jag sans voix.

— Elle aura peut-être perdu de sa virulence en perçant le blindage, intervint à son tour Joshua, muet jusqu'alors.

— Moi, je veux bien, fit le coureur de pistes en gonflant les joues. D'accord, cette matière a une durée d'efficacité courte. Tu parles d'une arme ! Elle attaque les blindages, d'accord, mais ensuite elle se colle aux avaries qu'elle vient de provoquer pour les obturer ! Quelle réussite !

Vue sous cet angle-là, l'affaire semblait effectivement pour le moins saugrenue.

Fidèle, cependant, à son idée, Jag abandonna le terrain de la controverse pour chercher de quoi étayer son propos.

Arpentant de sa démarche claudicante le vaste tapis élastique qui ressemblait souvent à une étendue de tôle ondulée, il poussa soudain un petit cri qui mobilisa les attentions.

— T'as fini par te foutre une cheville en l'air, hein ? claironna Cavendish. Ça t'apprendra à pas tenir compte des conseils des anciens !

— Venez un peu voir par là ! lança Jag tandis qu'il s'accroupissait.

Intrigué, le trio fut bientôt aux côtés de Jag, attentif à ce que ce dernier lui désignait, c'est-à-dire, nichée au creux d'un repli, une

espèce de tache de couleur jaune, infime masse tremblotante, gélatineuse, parcourue d'imperceptibles filaments sombres, bizarrement enkystée au beau milieu de la vaste marée noire.

— Qu'est-ce que c'est encore que ça ? grogna Cavendish. On dirait une pierre précieuse à l'état liquide.

Conservant le silence, Jag tira son Bowie Knife de sa botte droite, en dirigea la pointe vers l'œil gélifié avant de se raviser au tout dernier moment.

Pris d'une inspiration subite, il prit le temps de s'asseoir, se servit de l'arme pour faire sauter le talon qui lui restait, soupesa un moment le morceau de bois et de cuir avant de le laisser tomber sur la tache lumineuse et frémissante.

Il ne se passa tout d'abord rien, et Jag en fut pour ses frais. Puis l'œil de gélatine se mit soudain à bouillonner, comme un liquide porté à ébullition, tandis que le talon s'enfonçait, avalé par l'espèce de glu jaunâtre en dégageant une fumée blanche et âcre.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, l'objet fut digéré par la substance gélifiée et il ne demeura pas la plus petite parcelle de talon.

— Par le Maufait ! siffla Cavendish. Je l'ai vu et j'ai du mal à en croire mes yeux ! J'ai rêvé ou quoi ?

Stupéfaits, les deux autres ne répondirent pas, assommés par le spectacle auquel ils venaient d'assister, et ce fut Jag, instigateur du phénomène, qui prit la parole.

— À mon avis, expliqua-t-il en désignant l'œil de gélatine, et pour des raisons que j'ignore, nous avons devant nous un reste de ce qu'a été cette marée noire…

Pas vraiment rassurés, les trois hommes commencèrent à jeter alentour des yeux inquisiteurs, à regarder où ils mettaient leurs pieds.

— D'ailleurs, je ne sais pas si vous vous souvenez, mais la cité entière est recouverte à sa base de boudins noirâtres, poursuivit Jag. C'est certainement une arme, comme je l'avais pensé, mais son effet se sera trouvé contrarié et elle aura perdu sa virulence avant de se solidifier…

Un éclair s’alluma alors dans l’œil de Baker et, oublieux de l’angoisse qu’il venait de ressentir, il s’accroupit à son tour afin d’observer de plus près la singulière gelée exterminatrice.

— Ça ne vous rappelle rien ? demanda-t-il au bout d’un moment.

Un déclic se fit dans l’esprit de Jag.

— L’autre masse ! siffla-t-il. L’espèce d’oiseau de fer qui dérive en même temps que cette cité !…

Baker eut un hochement de tête qui fit comiquement ballotter son casque.

— Elle était entourée d’un cocon transparent qui avait tout à fait cette couleur, approuva-t-il en repoussant de l’index la gamelle de fer sur sa nuque.

— C’est bien beau tout ça, ricana Cavendish, seulement ça ne colle pas ! L’espèce d’avion est bel et bien entier ; et si votre saloperie est arrivée à percer un blindage de plus de vingt centimètres, elle aurait dû également réduire l’autre engin volant à rien !

Jag eut une moue dubitative.

— On ne dispose pas de tous les éléments, murmura-t-il. Il doit y avoir une explication… Autant que je me souvienne, l’ordinateur du Michipicoten avait parlé d’un agent… CM commun aux deux masses en mouvement avant de préciser que ce même agent était déstabilisé pour ce qui concerne Manhattan…

— Agent VM ! corrigea une voix rauque derrière le quatuor.

Un millième de seconde pétrifié, le quatuor se retourna d’un seul bloc pour recevoir comme une gifle la vision saugrenue d’une silhouette revêtue d’une longue robe de bure, simarre ample surmontée d’une cagoule profonde qui avalait totalement la tête qu’elle recelait.

Le souffle coupé par la surprise, les quatre hommes crurent dans un premier temps avoir affaire à un moine, ou à un religieux d’une quelconque confession.

Un homme d’ouverture en tout cas.

Puis leur regard se cristallisa sur les mains gantées de nouvel arrivant, sur ses doigts refermés sur un court fusil de guerre qu’il

braquait sur eux et leur opinion se mitigea quelque peu, bien que l'Histoire foisonne d'exemples d'évangélisateurs musclés. Sur sa poitrine pendait un émetteur-récepteur.

— Le premier qui bouge d'un millimètre, je l'allume ! fit alors la voix, dynamitant du même coup les dernières espérances des prisonniers de l'espace.

Complètement pris au dépourvu, assommés, décontenancés par la tonalité de l'organe de l'espèce de moine, rauque, sibilant, les quatre hommes se gardèrent bien d'esquisser le moindre geste.

— Alors, comme ça, vous avez réussi à battre les Dominos ! siffla l'autre.

Et, comme ses vis-à-vis semblaient ne pas comprendre, le nouveau venu précisa :

— Les chiens aquatiques, c'est comme ça qu'on les surnomme ! Dominos ! À cause de leurs couleurs…

Se raclant la gorge, Jag tenta de nouer le dialogue, autant pour se faire une idée plus précise de la situation que pour mettre leur interlocuteur en confiance.

— On ne veut de mal à personne, dit-il, on s'est simplement défendus. Vous n'avez rien à redouter de nous…

À ces mots, le drôle de moine éclata d'un rire qui dégénéra rapidement en une méchante toux asthmatique. La quinte passée, son arme n'ayant pas dévié d'un pouce, il lança :

— Manquerait plus que ça ! Rien à redouter de nous !… Je rêve ou quoi ? D'après toi, qu'est-ce que j'ai dans les mains : une canne à pêche, peut-être ?

Voyant que les choses se gâtaient, Baker essaya de faire diversion.

— Vous parliez d'agent VM tout à l'heure, intervint-il. Qu'est-ce que ça veut dire ?

L'autre resta un moment silencieux, s'interrogeant certainement sur la nécessité d'établir un dialogue, avant de condescendre à répondre :

— C'est encore un surnom. VM pour Ventre Mou… La peste de l'espace !

Les fronts ridés des quatre hommes l'amenèrent à poursuivre.

— Des actinies sidérales, pour employer le jargon officiel.

Comme cela ne paraissait pas d'avantage renseigner ses interlocuteurs, l'espèce de moine se fit soudain plus prolixe.

— J'imagine que vous avez tous déjà vu ce qu'on appelle communément des anémones de mer, rauqua-t-il, eh bien, il semble que l'espace recèle une faune similaire. D'immenses polypes gélatineux armés d'innombrables tentacules. En mer, ces animaux sont fixés à la roche et capturent tout ce qui passe à leur portée, alors qu'ici ils sont en dérive constante et s'attaquent aux vaisseaux sidéraux pour les digérer complètement… comme le talon de ta botte !

Directement interpellé, Jag reprit la parole.

— Vous étiez déjà là, s'étonna-t-il, vous avez tout vu ?

L'autre eut un rire sifflant.

— Je vous suis depuis que vous avez quitté la base ! C'est très édifiant…

Jag ne put s'empêcher de jeter un bref coup d'œil en direction de ses compagnons ; tout à leur découverte des lieux, ils n'avaient jamais rien soupçonné.

— Et pourquoi ce vaisseau n'a-t-il pas été digéré ? interrogea-t-il sur sa lancée.

— Parce que des chercheurs ont mis au point une arme chimique et bactériologique pour combattre les Ventres Mous, une espèce de liquide destiné à être inséré entre la coque des vaisseaux et le blindage intérieur…

— Ça a marché, on dirait ?

L'espèce de moine eut un nouveau ricanement qui secoua sa robe de bure.

— Tout dépend de quel côté on se place… Encore faut-il que le remède ne soit pas pire que le mal…

Peu sensible aux appréciations personnelles de leur adversaire, Cavendish souleva un point de détail qui continuait de le tarabuster.

— Et l'avion qui dérive en même temps que vous… enfin que nous, dit-il, il est bien entouré d'un… Ventre Mou, non ?

— De toute une colonie, ils sont rarement isolés ; quand ils se referment sur une proie, ils s'amalgament pour ne plus faire qu'une seule et même masse.

Cette dernière précision fit passer un frisson sur l'échine des quatre hommes.

— Alors pourquoi est-il encore entier, cet oiseau de métal ? insista le coureur de pistes.

— Parce qu'il n'est pas en métal ordinaire justement, répondit l'espèce de pénitent. Il a été conçu avec le seul matériau capable de résister aux attaques des Ventres Mous… Le Mayflower, c'est le nom de cet hypersonique, est en or !

Cette ultime révélation fit l'effet d'une véritable bombe. Étrangement, personne ne songea à mettre l'incroyable information en doute. Des regards se troublèrent, des mâchoires se décrochèrent, chacun essayant de réaliser ce que cela pouvait représenter et, partant, ce qu'il ferait d'un tel eldorado, si, d'aventure, il venait à en disposer.

Insensible aux biens de ce monde, Jag fut le seul à conserver la tête froide. À ses yeux, la survivance passait avant la notion de profit. Et la situation était bien assez compliquée comme cela sans qu'on y ajoute encore avec la perspective empoisonnée d'une montagne de métal jaune.

Remarquant son détachement, le cagoulard eut un grognement.

— Tu ne sembles pas comme les autres, toi, rauqua-t-il. Tu parais moins intéressé, plus humain…

Comme Jag s'apprêtait à répondre, l'autre ajouta :

— Tu me plais bien… Je te tuerai en dernier !

CHAPITRE XVIII

Lancé comme une simple boutade, l'avertissement n'en fut pas moins perçu par le quatuor comme une authentique menace et, du coup, la sordide réalité toucha les rêveurs de ses ailes sinistres, les replongeant d'autorité dans un contexte délicat.

Également concerné, Jag tenta une ouverture.

— On ne veut de mal à personne, répéta-t-il. D'ailleurs nous sommes tous là par hasard, on n'est rien venus chercher de spécial et surtout pas un avion en or. Ce qu'on voudrait trouver, c'est un translateur de catégorie A, qui soit capable de nous renvoyer d'où on vient ; rien d'autre.

— Il n'y a jamais eu d'appareils de ce modèle, répondit le moine de sa singulière voix sifflante. Pour quoi faire ? Les translateurs qui équipaient les vaisseaux recruteurs tels que le Michipicoten étaient juste destinés à fournir du matériel humain, ils n'avaient pas besoin de fonctionner dans les deux sens…

La consternation s'incarna cette fois sur la totalité des visages. Là encore, nul ne songea à douter de l'assertion du cagoulard.

— Pourquoi vouloir nous tuer ? interrogea Jag pour meubler le lourd silence qui venait de s'installer. On peut certainement vivre en bonne harmonie en attendant de trouver une solution…

— Sans compter que nous sommes quatre, souleva Baker, et tu ne peux pas prétendre nous abattre tous sans trinquer à ton tour… Ce serait bien présomptueux de ta part…

— Je prends le risque, ricana le drôle de moine.

— Mais qu'est-ce qui se passe en surface, intervint Jag désireux de calmer le jeu, c'est la guerre ou quoi ?

— Il y a de ça…
— On peut peut-être participer, aider ? proposa Jag.
L’autre secoua la tête.
— Impossible, déclara-t-il. Parce que vous êtes l’ennemi !
Et, ce disant, il écrasa la détente de son arme.

CHAPITRE XIX

Atteint en pleine poitrine, les yeux écarquillés, la bouche ouverte sur un râle de stupéfaction et de douleur, Joshua Lippincott décolla littéralement du sol, soulevé par l'impact, frappé par un poing invisible.

Tétanisé, le Noir partit à la renverse en pressant instinctivement la détente du lance-flammes, générant un trait de feu qui zigzagua devant lui avant d'attraper au passage, par le plus grand des hasards, le haut de la silhouette de leur mystérieux adversaire.

Rejetée en arrière par le souffle ardent, la cagoule se rabattit, à peine roussie, livrant la physionomie du moine aux regards hallucinés des trois survivants, lesquels, déjà paniqués par les méthodes pour le moins expéditives de leur interlocuteur, demeurèrent quasiment statufiés par la vision qui s'offrait à eux.

Tous trois, pourtant pétris de réflexes et rompus à toutes sortes de situations, restèrent sans réactions, n'en croyant pas leurs yeux agrandis par l'horreur.

En l'espace d'une seconde, ils comprirent le pourquoi de la cagoule. Ce n'était pas par appartenance à un ordre mais plutôt pour se dérober aux regards.

Le visage qui leur apparut était celui d'un être de cauchemar. Plus que d'un visage, il s'agissait en fait d'un crâne sur lequel adhéraient encore, par endroits, quelques plaques de derme scarifié qui ressemblait à du tissu cicatriciel, d'immondes bourrelets de chair torturée qui laissaient entrevoir de larges zones osseuses.

Les lèvres, purée sanieuse de couleur aubergine, pendaient, frangées comme des rideaux déchirés, précédant des gencives en

décomposition avancée encore plantées d'une poignée de dents pourries.

Le cou, haut, long, harmonieux, était le moins atteint ; il offrait une apparence laiteuse quasi normale si ce n'était deux perforations de chaque côté du larynx, évidements bleuâtres, nécrosés, qui laissaient deviner les anneaux cartilagineux de la trachée artère, ulcérations qui expliquaient la curieuse voix sifflante…

Pas plus épargné, le cuir chevelu connaissait de larges espaces nus, purulents, luisant d'une roupie verdâtre, alors qu'ailleurs, encore saine, la peau s'ornait de longues mèches de cheveux d'un noir de jais.

Il y avait déjà là de quoi refroidir les caractères les mieux trempés mais cette vision d'épouvante se trouvait renforcée par le fait que l'horrible créature était sans conteste du sexe féminin.

Complètement déboussolé, Jag ravala sa salive à plusieurs reprises, ne pouvant détacher ses yeux de l'incroyable réalité.

Près de lui, ses deux compagnons considéraient l'espèce de gorgone avec le même effarement.

— Ça vous la coupe, hein ? feula ce qu'il fallait tout de même assimiler à une femme. Finalement, ce n'est pas plus mal ; vous saurez au moins pourquoi vous allez mourir…

— Je ne sais pas ce qui vous est arrivé, mais nous n'y sommes pour rien, fit Jag. Vous avez tort de nous prendre pour des ennemis… Nous ne vous voulions aucun mal…

L'autre eut un rire grinçant.

— Il est bien temps !

Comme le trio semblait ne pas saisir son allusion, elle ajouta :

— Vous m'avez bien regardée : Osez encore dire que vous n'y êtes pour rien !

Dépassés, les trois hommes s'entre-regardèrent fugitivement, se comprenant sans se parler. Ils avaient à coup sûr devant eux une malade dans tous les sens du terme. Moralement et physiquement. Une folle éminemment dangereuse dont ils ne viendraient à bout que par la force.

Et Jag avait beau retourner les différents paramètres de la situation dans sa tête, il ne voyait pas comment se tirer de là sans dommages. Lui et Baker étaient accroupis et ce n'était pas la meilleure position pour tenter quoi que ce soit. Cavendish, lui, était debout mais il n'avait pas d'arme à la main, ce qui ne le plaçait guère en meilleure posture. De toute manière il apparaissait comme évident que le premier qui esquisserait le moindre geste serait abattu sans autre forme de procès.

La gorge serrée, Jag ne put s'empêcher de jeter un œil sur Joshua. Le Noir gisait à quelques mètres de là, sur le flanc droit, mains crispées sur la poitrine, les genoux ramenés sur l'abdomen, triste fœtus secoué par les ultimes spasmes de l'agonie.

Cette sinistre vision agit sur Jag comme un électrochoc. Personne ne gagnerait rien à brusquer les choses. Il valait mieux éviter de braquer leur curieuse adversaire, laquelle, réagissant selon sa propre mécanique comportementale, n'avait nul besoin de motifs pour passer à l'action. Il fallait continuer à dialoguer, ne serait-ce que pour tenter d'en apprendre plus sur ce qui se tramait sur cette ville volante.

Baker dut avoir la même analyse car c'est lui qui relança la discussion.

— C'est la lèpre ? demanda-t-il.

L'autre eut un ricanement.

— Ça n'a pas de nom, pas de nom officiel, répondit-elle. On appelle ça « l'actinose »…

— Ça a un rapport avec les actinies de l'espace, ces Ventres Mous comme vous les surnommez ? interrogea Jag.

— C'est directement lié. En fait, il s'agit d'un effet secondaire de l'arme destinée à les combattre…

Un déclic joua dans l'esprit de Jag. Les paroles de la femme résonnèrent dans sa tête : « Encore faut-il que le remède ne soit pas pire que le mal… » Un frisson lui parcourut l'échine.

— Oui, poursuivit la créature, tu as bien compris : une fois de plus les hommes ont joué les apprentis sorciers en concoctant une arme dont ils ne maîtrisaient pas la portée…

— Il y avait peut-être urgence ? intervint Cavendish.

— Les tailleurs disent qu'il faut toujours mesurer sept fois avant de couper une pièce d'étoffe !

— Et ça a déclenché ça ? s'enquit Jag.

— Une épidémie à l'échelon galactique. Un véritable génocide. Pourtant cette fois l'arme s'est retournée contre ceux qui l'avaient créée : elle a d'abord frappé tous les hommes, les tuant irrémédiablement. On ne sait pourquoi, les femmes n'ont été atteintes qu'ensuite. La plupart sont mortes rapidement, puis les effets du mal se sont atténués et il a commencé à y avoir des survivantes, dont je suis. Mais ce n'est peut-être qu'un répit et quand on voit ce que nous sommes devenues…

Un vertige s'empara de Jag. Apparemment, plus ils avançaient, plus la situation se dégradait.

— Et vous en voulez aux hommes en général, si j'ai bien compris, dit-il. Vous condamnez tout ce qui est masculin.

— C'est bien ça. C'est pourquoi vous allez tous mourir…

— C'est un amalgame un peu simpliste, non ? Que vous vous en preniez aux savantissimes à la rigueur, d'accord, mais tous les hommes ne sont pas des chercheurs, loin de là ! dit Cavendish. Et surtout pas nous !

— Vous êtes des hommes, ça suffit.

— Nous ne sommes même pas de votre époque, plaida Baker qui sentait une ouverture possible, une faille dans le raisonnement primaire de leur adversaire.

— Justement ! cracha l'autre, visiblement rompue aux discussions concernant le sujet. Vous êtes à éliminer en priorité !

Comme le trio la fixait, abasourdi, elle précisa vivement :

— Il se pourrait que vous soyez des ancêtres de ses chercheurs… Auquel cas, en vous supprimant, on supprime également le mal…

— Vous ne prétendez pas sérieusement pouvoir modifier le cours du temps ? demanda Jag ahuri.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que nous n’avons pas de descendance, voilà pourquoi ! grogna Cavendish.

L’autre eut une atroce parodie de sourire.

— Je ne vous crois pas, dit-elle. Vous êtes prêts à tout pour sauver votre misérable peau mais vous ne me convaincrez pas ! Et je connais les hommes, toujours prêts à tirer un coup mais jamais à assumer leurs responsabilités ! On culbute et on taille sa route, sans plus se poser de questions !

Jag crut avoir trouvé une solution.

— En admettant, murmura-t-il, il y a une chose à laquelle vous n’avez pas pensé : et si vous, vous faisiez partie de l’arbre généalogique de l’un de nous ?

La créature eut un hoquet.

— Je prie pour ça ! siffla-t-elle. C’est ce que j’espère chaque fois que j’appuie sur la détente, que le miracle va s’accomplir, qu’un phénomène temporel va m’emporter, me gommer du présent !

— Le suicide, ça existe ! grinça Cavendish.

— Je sais, mais aussi bizarre que cela puisse paraître, c’est au-dessus de mes forces… Il doit me rester un atome d’espoir tapi quelque part au fin fond de ma conscience…

— Et puis c’est plus facile de gommer les autres, ricana le coureur de pistes.

— Pensez ce que vous voulez, votre avis m’importe peu ! De toute façon vous allez tous mourir. Je me demande d’ailleurs par lequel je vais commencer…

Le souffle court, Jag assura dans sa paume le manche du Bowie Knife qu’il n’avait pas lâché. Le coup n’était pas facile à jouer mais il fallait le tenter. En se détendant d’un bond, il avait une chance de parvenir jusqu’à leur singulière adversaire. Bien sûr, elle aurait certainement le temps de le prendre dans sa ligne de mire mais avec un peu de réussite, sur son élan, il arriverait à la bousculer, à lui faire perdre l’équilibre, peut-être, et les autres pourraient alors en profiter. Avec beaucoup de chance, elle le raterait, ne ferait que le blesser superficiellement, et il la mettrait hors d’état de nuire.

Prenant une profonde inspiration, Jag bloqua soudain l'air dans ses poumons, comme il avait coutume de le faire dans les phases cruciales, avant une action déterminante.

Une grande lucidité s'installa alors en lui et il fut dès lors capable de faire l'inventaire de chacun des muscles dont il allait avoir besoin, de les éprouver à vide, de manière dissociée, comme un pilote bouclant sa check-list.

Rassuré, sûr de sa puissance, il se contracta, déplaça son centre de gravité, à la limite du déséquilibre, tel un coureur de cent mètres qui anticipe le coup de feu du starter.

Seulement là, en la circonstance, la sanction avait toutes les chances de dépasser le stade du faux départ.

Conscient de la fragilité de son entreprise, Jag s'apprêtait à se détendre, à se propulser vers la femme lorsqu'un grand vide l'envahit brutalement.

En l'espace d'un millionième de seconde, ses muscles se pétrifièrent, ses articulations se bloquèrent, une chape de plomb s'abattit sur lui et il sentit un étrange phénomène jouer sur tout son corps, une mystérieuse chimie se mettre en branle.

En un rien de temps il ne fut plus qu'une conscience dans un bloc de marbre.

Ses neurones continuaient de remplir leur office, la lucidité éprouvée un peu plus tôt se trouva comme décuplée et Jag se retrouva exactement dans les mêmes conditions que précédemment, lorsque sur le Michipicoten il avait tiré sur le malheureux Norwalk alors prisonnier du champ de force.

Seulement là, il se produisait exactement l'inverse. Quelque chose d'impalpable, d'invisible, le ligotait littéralement.

Simultanément, il réalisa qu'il était capable de lire dans les pensées de la créature qui leur faisait face. Il sut alors qu'elle n'hésitait plus que par « coquetterie », que son sinistre choix était arrêté, que son cerveau de démente avait accouché du verdict suivant : elle allait tuer Cavendish !

Jag connut alors un véritable enfer. Sûr de son fait, de l'intention de leur adversaire, doué pour la circonstance d'un incroyable don divinatoire, il savait disposer de la fraction de seconde nécessaire à

son action mais, enserré dans une authentique camisole de force, il ne pouvait réagir, que laisser l'éclaireur mourir.

Soudé au sol, il voulut hurler, prévenir, mais ses mâchoires demeurèrent obstinément jointes. Il était réellement statufié, minéralisé.

Ses perceptions étrangement affinées, il enregistra tout comme si les faits se déroulaient dans un fantastique ralenti.

Il vit une lueur fulgurer dans le regard de la femme, le fameux espoir qui précédait chacune de ses exécutions éclata comme un flash, accompagné d'un demi-sourire ; l'index se crispa sur la détente ; elle allait tirer. Dans une nanoseconde.

Aiguillonné par la perspective imminente de ce que l'on pouvait assimiler à une sorte d'assassinat, motivé comme il ne l'avait jamais été, Jag fit une ultime tentative pour briser la carapace qui le rivait au sol. En vain. Une pensée l'effleura brutalement : et si c'était tout bonnement la panique qui l'empêchait d'agir ?

En toute dernière extrémité, un chuintement s'éleva, son qui lui résonna durement dans la tête, mettant sa raison et ses tympans à mal.

Simultanément, un trait de feu fondit sur la créature, la toucha de plein fouet à hauteur de la poitrine, dard incandescent, flot en fusion qui s'éparpilla à l'impact, se ramifia pour enflammer la robe de bure.

Transformée en véritable torchère, la femme s'abattit en arrière en écrasant instinctivement la détente de son arme, sans dommages pour personne, ses projectiles se perdant par bonheur dans les niveaux supérieurs.

Brutalement libéré de l'espèce de sortilège qui le statufiait, Jag parvint à se déplier, à retrouver l'usage de ses membres et il se remit immédiatement à la verticale, imité en cela par un Baker un peu plus tendu que d'habitude.

— C'était moins une, commenta-t-il d'une voix blanche.

Étrillé, le trio ne se perdit pas en considérations oiseuses. L'alerte avait été chaude, on avait senti le vent du boulet et tout commentaire demeurait superflu.

On se tourna plutôt vers celui qui venait de renverser la situation, Joshua Lippincott, qui vivait à n'en pas douter ses derniers instants.

Penchés sur lui, les trois hommes ne tentèrent même pas de le rassurer sur son état. Le teint gris, les narines pincées, les yeux vitreux, les lèvres recouvertes de bulles rosâtres, il était manifestement au bout du rouleau et le savait. Aussi ses compagnons se contentèrent-ils d'être là, de l'aider à franchir l'ultime frontière, dans le plus profond silence, avec le langage du regard.

Ce ne fut pas long. Il eut un éclair de lucidité, un hoquet, son corps fut parcouru d'un bref frémissement et il sombra définitivement.

Une fois encore les trois hommes n'eurent pas à épiloguer car ils replongèrent incontinent en plein cauchemar.

Se relevant, Cavendish hurla, les yeux exorbités.

En effet, à quelques mètres d'eux, la créature, brûlot vivant, terminait de se redresser, l'arme en main, visiblement décidée à poursuivre son incroyable massacre.

Pivotant sur lui-même, Baker releva le canon de sa M16 en ouvrant immédiatement le feu.

Prise de plein fouet, la créature s'en alla dinguer contre une des immenses chaudières où elle s'écrasa, tressautant sous les impacts qui la secouaient comme une poupée de son, avant de doucement glisser au sol.

Rageur, mâchoires serrées, Baker rechargea son arme vide et tira à nouveau sur la dépouille encore ondoyante, à larges rafales anarchiques, crevant au passage quelques tuyauteries qui laissèrent fuser de sifflants geysers vaporeux.

Sa M16 de nouveau à sec, Baker stoppa enfin son tir de barrage mais il s'en fallut d'un rien pour qu'il reparte pour un tour, grisé par le bruit, l'odeur de la poudre, animé par une colère dévastatrice.

Ce fut Jag qui le retint.

— Arrête ! dit-il, ça ne sert à rien ! Garde tes munitions car on risque d'en avoir besoin ! Filons d'ici au plus vite, avant que ses copines ne rappliquent !

Et, sans plus attendre, il fila vers le corps fumant encore agité de soubresauts, rafla le fusil abandonné au sol, puis se dirigea vers l’allée centrale plus praticable, les deux autres sur ses talons.

CHAPITRE XX

— Eh ! Tu comptes nous trimbaler longtemps comme ça ? haleta Cavendish en venant mourir derrière Jag.

Ce dernier, à peine essoufflé après une course d'un bon quart d'heure, venait de stopper en débouchant sur une espèce de rond-point, étoile à quatre branches qui proposait au moins trois directions possibles.

— Remballe un peu ton numéro de magicien à la graisse de chevaux de bois, tu veux ! grinça l'éclaireur. T'en sais pas plus que nous sur les tenants et aboutissants de ce labyrinthe, alors arrête un peu de vouloir nous en remontrer ! T'es comme nous, complètement paumé, alors arrête de faire l'intéressant !

Agacé par les éternelles râleries du coureur de pistes, Jag lui jeta un regard au vitriol.

— Personne ne t'oblige à me suivre, dit-il, cinglant. Et si tu veux prendre le relais, ne te gêne surtout pas !

Sidéré par la hargne de son compagnon d'aventure, Cavendish demeura sans voix, interdit. Jamais l'autre ne lui avait parlé de la sorte.

Mettant fin au bref échange, Jag s'ébranla à nouveau, suivi comme son ombre de Baker et du coureur de pistes.

D'ordinaire plus souple, rompu aux éternelles récriminations de l'éclaireur, Jag semblait, pour l'heure imperméable à toutes critiques.

Empruntant des allées dégagées, bifurquant soudain à droite, à gauche, allant même jusqu'à donner souvent l'impression de faire marche arrière, il allait, infatigable, imprévisible, sans se préoccuper jamais de ceux qui s'asphyxiaient à le suivre.

Soudain, alors que rien ne le laissait présager, émergeant d'une sente bordée de monstrueux réservoirs pansus, le trio déboucha sur une place flanquée d'ascenseurs perpétuels, engins sans porte qui voyaient défiler une interminable succession de plates-formes mobiles.

S'approchant avec circonspection, les trois hommes hésitèrent un moment puis ils finirent par se jeter sur l'un de ces planchers mouvants, s'enfonçant dès lors dans un interminable conduit ripoliné de peinture fluorescente qui plaquait sur les visages de sinistres maquillages.

— Par le Maufait, on a fini par y arriver ! dit Cavendish en reprenant son souffle. Je ne sais pas trop où on va mais on y va !

— Comment tu as pu nous amener jusque-là ? demanda soudain Baker, surpris.

La réponse de Jag acheva de le déconcerter.

— Je n'en sais rien, avoua-t-il. Rien du tout. Et c'est ce qui me rend particulièrement nerveux…

— C'est pas une raison pour me traiter comme un chien, renifla l'éclaireur, mortifié d'avoir été si vertement rembarré.

— J'aime bien comprendre, expliqua Jag, ou du moins sentir les choses si je dois m'en remettre à mon seul instinct… Là, c'est différent : c'est comme si je n'avais plus mon libre arbitre, comme si quelqu'un décidait pour moi, comme si une volonté se substituait à la mienne…

— Maintenant ? s'enquit Baker.

Jag secoua la tête.

— Non. Et c'est bien ce qui me tracasse : ça vient comme ça, par à-coups… Tout à l'heure, je ne m'appartenais plus ; j'étais comme une marionnette ; simple spectateur de mon comportement. Je courais guidé par une force extérieure… Vous n'avez pas ressenti la même impression ?

Perplexes, ses deux compagnons eurent un signe de dénégation.

Ne voulant pas ajouter à leur trouble, Jag préféra passer sous silence les deux épisodes où il avait complètement cédé à la mystérieuse pression extérieure, d'abord sur le Michipicoten, en

abattant un homme contre son gré, même s'il mettait la survivance du groupe en péril ; et ensuite lors de l'affrontement avec l'une des autochtones de Manhattan, lorsqu'il s'était retrouvé dans l'impossibilité d'agir, quasi minéralisé, l'esprit paradoxalement « affûté ». Lui-même avait du mal à assumer alors autant ne pas empoisonner complètement une atmosphère déjà bien frelatée.

Comme ils continuaient de s'élever, une question s'imposa que Baker finit par formuler.

— Et si tu nous emmenais droit dans une souricière ? fit-il du bout des lèvres. Il faut tout envisager…

— Il a raison, renchérit l'éclaireur. Comment on pourrait faire confiance à quelqu'un qui marche à côté de ses pompes ? Et là j'invente rien, c'est toi qui l'as dit…

Jag eut un haussement d'épaules.

— Vous savez à quoi vous en tenir, c'est déjà ça. Alors restez sur vos gardes, ouvrez l'œil… Ne me suivez pas aveuglément…

Puis ils s'interrompirent car des messages, peints au pochoir sur les cloisons, avertissaient les utilisateurs du curieux élévateur de l'imminence d'un quai de débarquement, les invitant par la même occasion à quitter leur cabine sous peine de redescendre au niveau inférieur.

Émergeant à l'air libre, le trio se retrouva sur une place dallée de marbre noir, esplanade flanquée d'un nouvel ascenseur que Jag ignora pour enfiler une des nombreuses coursives cerclées de Plexi qui rayonnaient vers d'autres niveaux de la mégalopole.

Laissant Jag aller de l'avant, ils parcoururent ainsi quelques kilomètres, empruntant de vertigineux trottoirs roulants, d'interminables escaliers mécaniques pour finalement déboucher dans le troisième sous-sol d'un immense parking bétonné éclairé par des néons anémiques ou palpitants.

Des milliers de voitures ensevelies sous un tapis de poussière attendaient, rangées en files impressionnantes, le bon vouloir d'un éventuel utilisateur.

Progressant dans les allées fléchées, les trois hommes dérivèrent vers un escalier traditionnel, escaladèrent prudemment quelques

volées de marches jonchées de vieux papiers, de gobelets plastifiés avant d'émerger enfin en surface.

Là, ils demeurèrent quasi pétrifiés par le gigantisme du décor. Autour d'eux s'élevait une formidable concentration de buildings comme ils n'en avaient jamais tant vus, du moins pour ce qui concernait Jag et Cavendish.

— Manhattan ! Je suis à Manhattan ! souffla Baker finalement aussi étourdi que ses compagnons de galère.

Il faut dire que pour lui, la situation était plutôt paradoxale : il arrivait plus d'un millénaire plus tard dans un quartier de la ville de ses rêves !

— Tu reconnais, c'est bien ça ? s'inquiéta soudain Jag, désireux d'en apprendre le plus possible sur la cité qu'ils venaient d'investir.

— C'est bien ça, confirma le soldat en remontant son casque haut sur son front. Je ne sais pas comment c'est possible mais c'est bien Manhattan. Jamais une reproduction ne pourrait atteindre une telle perfection !

Oublieux de leur condition de fugitifs, ils déambulèrent un moment, tête en l'air, le regard écarquillé.

Jag et Cavendish n'étaient pas les moins curieux. Jamais il ne leur avait été donné de fouler le sol d'une ville aux telles dimensions. L'architecture, démente, les écrasait de sa puissance, de son insolence. Là, les hommes avaient véritablement défié la nature, le ciel, en lançant de telles constructions à l'assaut des étoiles. Et puis il y avait les différentes artères qui s'enfuyaient désespérément rectilignes, à perte de vue, vertigineuses, ponctuées çà et là de feux tricolores, de panaches de vapeur qui s'élevaient de conduits d'aération souterrains.

Une pendule, ronde, affichait 23 h 15. Il semblait que ce fût la nuit. En fait, aucun soleil n'éclairant l'immensité galactique, un cycle de vie artificielle avait été recréé à partir d'un éclairage plus ou moins puissant de la cité, basé sur les heures et les saisons, conservant ainsi des attaches terriennes.

Il semblait donc que ce fût la nuit. Des réverbères, du moins ceux qui demeuraient intacts car beaucoup avaient été vandalisés,

dispensaient une clarté blafarde, une atmosphère de grisaille combattue par une multitude d'enseignes au néon.

Çà et là, des voitures bordaient les trottoirs, engins à propulsion électrique encore reliés pour certains à des bornes d'alimentation couronnées de compteurs de parcmètres ; d'autres véhicules, conduites intérieures, camions de livraison, motos classiques ou shoppers délirants attendaient çà et là, couchés sur les trottoirs ou garés en plein travers de rue, que leurs propriétaires respectifs veuillent bien venir les récupérer.

Les fenêtres des différents immeubles étaient anarchiquement éclairées et seuls les derniers étages des plus hauts buildings étaient tous illuminés.

— C'était obligatoire, murmura Baker en répondant à une remarque de Cavendish. Tous les gratte-ciel devaient être balisés de la sorte ; c'était un point de repère pour les avions.

Instinctivement, les trois hommes levèrent la tête vers le ciel, vers le dôme protecteur invisible. À l'extérieur, c'était toujours le pot au noir. Rien ne transparaissait. Il n'était même pas question d'apercevoir le Mayflower…

— Bon, et maintenant, qu'est-ce qu'on fait, où on va ? grinça soudain l'éclaireur en s'adressant à Jag qui n'en finissait pas de tourner sur lui-même. T'es en panne d'inspiration, on dirait !

À cet instant, un trait de feu fondit sur le trio, le dissociant incontinent, mais pas assez vite cependant pour que Cavendish n'ait à subir quelques dommages.

Léchée par les flammes, sa longue chevelure s'embrasa dans un infernal grésillement qu'il s'affaira à juguler des mains, en couinant.

Voyant qu'il pourrait s'en tirer seul, les deux autres, également pris au dépourvu, se retournèrent d'un bloc et ce qu'ils découvrirent leur glaça les os jusqu'à la moelle.

Une silhouette charbonneuse se tenait à quelques mètres d'eux.

Une vieille connaissance.

La femme qu'ils avaient tout d'abord pris pour un moine.

La créature qu'ils avaient laissée pour morte. Eh bien, elle était là, bien vivante, et braquait sur eux le court canon du lance-flammes

récupéré sur le cadavre de Joshua Lippincott.

CHAPITRE XXI

Estomaqués, Jag et Baker demeurèrent une nanoseconde incrédules, les yeux exorbités par la cauchemardesque apparition. Il faut dire, à leur décharge, qu'il y avait de quoi. D'abord parce qu'ils étaient à cent lieues d'imaginer un tel retournement de situation, et ensuite, et surtout, parce que ce qu'ils avaient devant eux dépassait l'entendement.

Finalement, tout bien pesé, le terme « bien vivant » ne correspondait pas réellement à l'état de la créature. Elle donnait plutôt l'image d'un tronc calciné, d'un écot charbonneux, d'une souche filiforme, tordue comme un cep, recouverte çà et là d'affreux bubons translucides, sculpture torturée sur laquelle un béotien aurait étourdiment accroché un lance-flammes.

Le premier moment de stupeur passé, Baker écrasa la détente de sa M16, sans plus de succès que dans les sous-sols. Ses projectiles s'enfonçaient dans la chair noircie avec d'écœurants bruits de succion sans faire reculer la parodie d'être l'humain ; certaines balles crevaient de monstrueux œdèmes d'où fusaient d'incroyables geysers de sanie pestilentielle.

L'une des abominables giclées s'en vint fouetter la joue droite de Baker, lui provoquant une atroce sensation de douleur, une brûlure cuisante, grésillement qui dégagea une fumée blanchâtre comme s'il venait d'être marqué au fer rouge.

Le cœur pris dans une main de glace, Jag vit d'autres coulées purulentes s'attaquer au goudron de la chaussée, lui infliger de méchantes stries effervescentes.

Puis son regard dériva sur Baker et il sentit la peur pénétrer en lui comme la lame d'un couteau. Le GI venait par réflexe de secouer la tête pour se débarrasser de l'odieuse matière et il arborait à présent une affreuse entaille qui laissait entrevoir ses dents.

Craignant que l'un des projectiles de la M16 finissent par atteindre les réservoirs de feu liquide et ne provoquent une explosion qui détruirait certainement leur adversaire mais les noierait, eux, sous un déluge de sanie acide, Jag commanda à ses deux compagnons de décrocher, ce qu'ils firent sous de nouveaux traits de flammes.

Avisant un camion de livraison « branché » le long du trottoir, Jag s'engouffra dans la cabine, referma la porte sur lui, sollicita le démarreur à plusieurs reprises, s'apprêtait à renoncer, à filer par l'autre portière lorsque le moteur se mit à ronfler.

Peu désireux de préserver la mécanique, notre homme enclencha vite fait la première et écrasa l'accélérateur, décolla du trottoir et fonça droit sur la créature.

Ne possédant apparemment aucun instinct de survie, cette dernière demeura parfaitement immobile, mais pas inactive. Braquant le court canon de son arme droit devant elle, elle généra bientôt une ligne de flammes qui alla tout d'abord chauffer la calandre du véhicule, avant de glisser, la distance s'amenuisant, sur le capot et de s'en venir lécher le pare-brise.

Aveuglé par la douche de feu, Jag serra les dents, accéléra encore, faisant hurler le moteur monté en sur-régime.

Il se passa alors des secondes d'éternité.

Privé de visibilité, notre homme n'avait d'autre recours que de s'en remettre au choc qui ne manquerait pas de se produire quand il toucherait, impact qu'il attendait, souhaitait de toute son âme.

Devant ses yeux, le rempart de verre commença par s'opacifier, blanchir, se craqueler, se couvrir d'un inextricable réseau de stries avant d'exploser en milliers de fragments brûlants qui envahirent la cabine en même temps qu'un souffle de fournaise.

Quasi asphyxié par la chaleur d'étuve, les cils et sourcils roussis, le dessus des cheveux brûlé, le visage attaqué par une multitude de débris chauds mais heureusement peu coupants, Jag tendit les bras,

se rejetant contre le dossier de la banquette afin d'échapper à la langue de feu qui pénétrait dans l'habitacle.

Puis le rideau incandescent s'escamota soudain en même temps que retentissait un bruit mat à consonance métallique.

Et, quasi instantanément, la suspension encaissa un bref dénivelé au niveau du train avant.

Recouvrant ses réflexes, Jag débraya, pesa sur le frein, stoppa lorsqu'il sentit l'arrière du camion se soulever légèrement. Giclant alors de la cabine, il eut un soupir de soulagement en découvrant le résultat de sa manœuvre désespérée. Il n'éprouva aucune sorte de pitié en observant la créature, allongée au sol, les jambes sous le véhicule, clouée au macadam par l'une des roues arrêtée sur son abdomen. Cette fois, elle avait peu de chance de se tirer de là. Ils n'étaient pas près de la retrouver sur leur route !

— Maudite fumelle ! sacra Cavendish en revenant accompagné de Baker. Elle a failli me réduire la tête ! Mes belles boucles ! De quoi je vais avoir l'air, à présent ?

Dans le contexte, la chevelure de l'éclaireur n'offrait que peu d'intérêt. Bien sûr, le jet du lance-flammes lui avait saccagé la touffe, mais le fait qu'il ressemble présentement plus à un balai-brosse mal taillé qu'à une gravure de mode ne modifiait en rien la situation. Une conjoncture dont il était bien malaisé de saisir les tenants et aboutissants !

— On ferait peut-être bien de filer d'ici avant que ses copines nous tombent sur le poil, émit Baker.

Une parodie de rire, en réalité un affreux gargouillis, jaillit du sol.

— Vous n'irez pas loin, chuinta la créature. Tout le coin doit être bouclé ; vous serez liquidés avant d'avoir parcouru cinq cents mètres ! On ne veut plus d'hommes dans notre monde. De toute façon vous n'échapperez pas à votre destin… La Grande Bonde vous digérera !

Intrigué, le trio se rapprocha. Dans le contexte, la curiosité l'emportait sur l'horreur. Les trois hommes ne voyaient plus le corps charbonneux, les chairs calcinées, racornies, la bouche fondue, ne s'intéressaient plus qu'aux informations qui pouvaient franchir les lèvres suppurantes, les dents éclatées.

— La… Grande Bonde ? s’inquiéta Jag, sourcils froncés.

— Où crois-tu que nous allions ? siffla l’autre. Nous sommes en dérive constante ; tout ce qui traîne dans cette partie de la galaxie est aspiré par la Grande Bonde !

La créature éclata d’un nouveau rire. Visiblement, elle prenait du plaisir à accabler ses adversaires.

— Plus aucune ville, plus aucun vaisseau n’est capable de se mouvoir librement, rauqua-t-elle. Il n’y a plus que des blocs erratiques. Les Ventres Mous se sont placés en priorité près des astéroïdes miniers, empêchant ainsi tout ravitaillement en énergie, condamnant toutes les Villes Migrantes à vivre sur leurs réserves, et puis à dériver. On appelle ça le Syndrome de la Feuille Morte…

Du menton, Jag désigna le décor proche.

— Toutes ces lumières, les ascenseurs, les trottoirs roulants, les escaliers mécaniques marchent encore, avança-t-il, guère convaincu.

— Toute l’énergie qui reste est mise au service de la cité, du champ de force…

Les trois hommes se concertèrent du regard, ébranlés. Ils avaient déjà connu le même cas de figure sur le Michipicoten.

— Et c’est quoi, cette… Grande Bonde ? demanda Cavendish.

— Le cimetière de l’espace. C’est là où vont finir tous les vaisseaux, toutes les cités interstellaires… Une espèce de gouffre dont les parois sont faites d’un amoncellement monstrueux de Ventres Mous…

— Et il va où, ce gouffre ?

— Personne n’est jamais revenu pour le dire !

Le même frisson parcourut le trio. Il y avait fort à parier, si l’on s’en remettait aux extraordinaires « performances » des Ventres Mous, que cet abîme ne restitue jamais ses proies, lesquelles devaient être phagocytées, digérées, réduites à rien.

Une chape de découragement s’abattit sur les trois hommes. Leur sort semblait irrémédiablement scellé. Quoi qu’ils fassent, ils ne faisaient que s’agiter en vain, remuer du vent, lutter pour le sel et le poivre.

Un point de détail tracassait Cavendish.

— Je te trouve bien sereine, dit-il, bien insouciante pour quelqu'un qui se trouve dans la même galère que nous…

— Nous, les survivantes de l'actinose, rien ne peut plus nous atteindre, chuinta la créature. Nous sommes vaccinées en quelque sorte ! La Grande Bonde ne nous fait pas peur, au contraire ! Nous l'attendons avec impatience ! C'est comme si nous allions rentrer en nous-mêmes ! Ce sera notre baptême ! La symbiose totale ! Nous en ressortons grandies, purifiées ! Nous sommes l'Avenir, les amazones d'un monde meilleur ! Un monde sans hommes !

— Et comment vous vous reproduirez ? grinça l'éclaireur.

— On se reproduit pour se perpétuer, cracha l'amas charbonneux avec mépris. C'est un instinct primaire ! Un réflexe qui ne nous concerne pas : nous sommes immortelles !

— Immortelles, mais vulnérables, ricana le coureur de pistes. J'espère pour toi que tu vas réellement sortir grandie et purifiée de la Grande Bonde, parce que si tu dois rester comme ça l'éternité durant, le temps va te paraître long ! Faudra éviter les miroirs !

— Vous les hommes ne savez qu'avilir, juger sur l'apparence ! Vous avez toujours eu une vue à court terme ! C'est pour cela que vous devez disparaître à jamais ! Regardez un peu, pantins, regardez comment l'esprit peut commander à la matière !

Les trois hommes, éberlués, assistèrent alors à un fabuleux prodige. En un rien de temps, ils virent les chairs calcinées frémir, puis se régénérer comme dans un film passé à l'envers.

Bientôt, les bribes d'étoffe qui avaient collé au derme se reconstituèrent également et le trio eut à ses pieds la réplique exacte de la silhouette entrevue dans l'univers métallique des profondeurs de la cité.

Confondus, les trois hommes n'eurent cependant pas le temps d'épiloguer sur l'incroyable phénomène car une flaque de lumière les enveloppa soudain, accompagnée d'une grêle de balles.

CHAPITRE XXII

Écrasé, cloué au sol par un trait de lumière qui tombait des hauteurs, le trio ne tarda cependant pas à réagir.

Une espèce de plate-forme rectangulaire d'environ dix mètres carrés se tenait en point fixe une trentaine de mètres au-dessus d'eux, singulier engin, compromis entre le bobsleigh, dont il avait la découpe, et l'hélico traditionnel, dont il conservait l'habitacle ovoïde transparent ; à cette différence près, cependant, qu'il ne possédait pas de rotor, ni aucun mécanisme approchant et se déplaçait dans le plus profond silence.

Des rampes bicolores couraient tout autour du plancher plate-forme, indiquant l'appartenance initiale du curieux appareil aux forces de police de la cité.

Un puissant projecteur fleurissait sous le nez de l'espèce de luge volante, barre de lumière pure qui venait de se poser sur les trois hommes.

Malgré la distance, on apercevait des silhouettes derrière la bulle de Plexi, et une ouverture en ogive laissait entrevoir le fût d'une mitrailleuse et le tronc du tireur.

Surpris donc, et on l'aurait été à moins, le trio ne tarda pas à réagir.

Bloqués par un rideau de projectiles explosifs qui creusaient dans le macadam des trous de l'ampleur d'un ballon de football, les trois hommes battirent en retraite.

Suivant Jag comme son ombre, Baker courait dans ses traces en lâchant de brèves rafales qui ricochaient sur la plate-forme blindée en générant des éclairs bleutés.

Un cri fusa soudain dans le tumulte qui électrisa Jag. Se retournant d'un bloc, il aperçut Cavendish allongé au sol. Un instant, il crut que ce dernier avait été touché mais il se rendit très vite compte que le coureur de pistes avait été happé au passage par la créature qui le tenait d'ailleurs encore des deux mains par la cheville droite. Bloqué en pleine course, l'éclaireur était tombé de tout son long avant de s'assommer à demi.

Fouillant à la hâte dans sa musette de toile, Jag fit voir le jour à quatre bâtons de dynamite reliés par une même mèche et serrés les uns contre les autres par un collier à vis rouillé.

N'ayant pas le temps matériel de chercher un briquet qu'il avait d'ailleurs peut-être perdu lors de ces dernières heures, il évalua la distance qui le séparait du traîneau volant, se campa bien sur ses jambes, rejeta le bras droit en arrière puis entreprit un violent mouvement de balancier au terme duquel il lança les quatre bâtons d'explosif.

Propulsée par une détente inouïe, la dynamite fusa sèchement, s'éleva haut et droit, dépassa le drôle d'engin toujours en point fixe d'une bonne dizaine de mètres.

Satisfait, Jag dégaina alors son Official Police, attendit que la bombe mobile ait atteint son apogée, qu'elle commence à redescendre avant de la mettre dans sa ligne de mire.

D'un seul coup, il se retrouva des années en arrière, lorsque, tout juste sorti de l'enfance, il passait des heures et des heures, aiguillonné par le vieux Patch, à s'entraîner au maniement des armes blanches et au tir de toute nature.

— Une mécanique ! Tu dois devenir une véritable mécanique ! rabâchait sans cesse le vieux en lui étrillant la couenne du plat de la lame de son sabre d'abattis. Ta survivance est à ce prix ! Il n'y a pas de place dans ce monde sauvage pour les penseurs ! Apprends à agir et à réfléchir ensuite… si tu le peux encore !

Tenant son arme à deux mains, le souffle suspendu, bien assis sur ses jambes fléchies, Jag retrouva ses réflexes d'antan. Faisant abstraction de tout ce qui se passait alentour, du terrible enjeu, il établit une authentique ligne invisible entre la bouche du revolver et sa cible, anticipa le mouvement de chute…

Pressa la détente, sentit instantanément qu'il avait manqué son but, corrigea, doubla au moment précis où la bombe arrivait à hauteur de la luge volante.

Il se produisit alors un éclair de feu qui illumina la rue a giorno.

Simultanément, une terrible explosion retentit, amplifiée par la présence des buildings, un bang assourdissant accompagné d'un souffle démentiel qui propulsa le traîneau aérien contre l'une des façades qui s'éventra sous l'impact.

Une pluie de verre s'abattit alors sur les trottoirs, déluge cristallin, toutes les fenêtres alentour ayant été pulvérisées.

— Joli coup ! apprécia Baker en se préservant de la folle averse. J'aurais pas fait mieux !

Les yeux plissés, les tympans bourdonnants, Jag observa un moment la luge, littéralement plantée dans la façade comme une méchante banderille, les rescapées en flammes, qui se jetaient dans le vide en hurlant, puis il se précipita vers Cavendish qui reprenait conscience.

— C'est pas toi qu'elle a attrapé, renifla-t-il. On peut pas dire qu'elle soit bien belle mais pour ce qui est du goût, on peut rien lui reprocher !

Puis, secouant ce qui restait de ses longues mèches blanches pour en rejeter des débris de vitre, il ajouta :

— Maintenant si tu voulais bien m'aider à lui échapper, toutes ces fumelles finissent par être terriblement collantes…

Comme Jag s'affairait à dénouer ses doigts étroitement entrecroisés, la créature feula :

— Vous ne faites que reculer l'échéance ! Vous pouvez toujours vous agiter, vous n'échapperez pas à votre destin !

— Vous vous agitez au moins autant que nous, rétorqua Jag. C'est plutôt surprenant d'ailleurs…

— Vous avez mené le monde là où il est, cracha-t-elle, des éclairs dans les yeux. Nous ne voulons pas prendre le moindre risque ! L'avenir sera féminin ou il ne sera pas !

— Amen ! ponctua Jag en se relevant et en s'ébranlant, ses compagnons sur ses traces.

— Elle a pas complètement tort, remarque bien, lâcha Cavendish d'une voix hachée, alors qu'ils couraient depuis cinq bonnes minutes. On ferait peut-être mieux de s'arrêter net et de se faire plaisir une dernière fois…

— Ah oui ; et tu proposes quoi ?

L'éclaireur gonfla les joues.

— Je sais pas moi… c'est plein de magasins, alors c'est bien le diable si on se dégotte pas quelque chose à boire ou à fumer…

— Je te rappelle que c'est en passant derrière un comptoir que tu es arrivé jusqu'ici !

— La belle affaire : on était en plein désert, y'avait pas de mal à vouloir s'humecter la luette ! N'importe qui se serait fait prendre ! Mais maintenant, on sait où on va, on a le choix ! Ça sert à quoi de gesticuler ?

— Je ne me suis jamais couché, dit Jag.

— C'est peut-être pas ce que t'as fait de mieux !

— On a jamais reculé.

— Eh bien, on a eu tort : tu vois où ça nous a menés !

— Si on est tous là, c'est qu'il y a une raison…

Le coureur de pistes eut un rire sarcastique.

— J'oubliais ton foutu instinct !

Une grêle de balles interrompit le dialogue.

Un groupe de femmes encapuchonnées venait d'apparaître sur le trottoir opposé, au détour d'un carrefour. Une vague de cagoulardes vociférantes nanties d'armes automatiques qui avançaient en ligne, déclenchant un véritable tir de barrage, un tel déluge de projectiles que le trio dut rebrousser chemin.

— Elles ont beau être invulnérables, je trouve qu'elles se donnent beaucoup de mal pour nous exterminer, émit Baker.

— C'est vrai qu'elles nous font beaucoup d'honneurs, jugea Jag.

— Elles se font plaisir, c'est tout ! grinça Cavendish. Elles se payent un safari pas comme les autres, une chasse aux bestiaux à peau fine ! Faut pas chercher plus loin !

— Tu parlais de t'arrêter, fit Jag. Qu'est-ce que t'attends ?

— Pour boire un coup, pas pour être empaillé et installé au-dessus d'une cheminée ! Où on va, là ? Tu ferais bien d'avoir une inspiration avant qu'on soit transformés en passoires ! Il en vient de partout !

Effectivement, d'autres grappes de « moines » se matérialisaient un peu partout, cernant les fuyards.

La situation se faisait préoccupante, et Jag lui-même commençait à s'inquiéter, à se demander s'il n'avait pas jusque-là été victime d'hallucinations, lorsqu'il se sentit soudain de nouveau « visité ».

Virant alors à gauche, enjoignant les autres de le suivre, il traversa une avenue et se dirigea vers une bouche de métro.

S'ensuivit alors une folle course qui vit le trio enfiler une incroyable théorie de couloirs, dévaler une multitude d'escaliers, pour finalement aboutir sur un quai désert.

— Et maintenant ? gronda Cavendish lorsqu'ils furent arrêtés. Me dis pas qu'on est arrivés ! Qu'est-ce qu'on est censés faire ? Courir dans les tunnels ?

Répercutés par les couloirs, les bruits de cavalcade mêlés de cris débouchaient sur le quai, semblant venir de partout à la fois.

Jag connut alors une folle angoisse. Et si Cavendish avait raison sur le fond ? S'ils s'agitaient en vain ? Si lui n'avait été que manipulé pour raffiner le jeu ?

Le tumulte s'enflant, sa peur se mua en panique. Il avait été le jouet d'une diabolique machination et il avait entraîné les autres dans un cul-de-sac. Ils allaient finir là, sur ce quai désaffecté, massacrés par une horde de femmes malades.

Puis il cessa de s'interroger car les premiers « moines » apparurent soudain… sur le quai d'en face !

Et, simultanément, une rame de métro entra en gare, formant rideau entre la meute vociférante et eux.

Les portes ouvertes automatiquement, ils pénétrèrent dans un wagon, se jetèrent à plat ventre, salués par un essaim de balles qui fit voler les vitres en éclats.

Puis la rame s'ébranla avant que la meute ait pu réagir et le trio s'enfonça dans les méandres du réseau souterrain avec un

soulagement passager.

CHAPITRE XXIII

Allongés sur le sol trépidant du wagon, les trois hommes demeurèrent un long moment silencieux, à digérer le fol enchaînement des événements.

Chacun en ayant une perception différente, il fallut un certain temps pour tout assimiler.

L'épisode eut au moins l'avantage de mettre tout le monde sur le même courant de pensées. Jusque-là, Cavendish avait un peu traîné les pieds, considéré les allégations de Jag comme des divagations, et ce qui venait de se passer lui avait définitivement rivé son clou. Il ne pouvait plus nier l'étrange faculté de son compagnon d'aventure. Il aurait fallu une monstrueuse somme de hasards pour tout expliquer.

Baker, lui, avait pour ainsi dire tout accepté d'emblée. Mais cela ne l'empêchait pas de se poser des questions, bien au contraire.

Quant à Jag, s'il était satisfait de ne pas avoir entraîné ses compagnons dans un traquenard grand modèle, il continuait lui aussi à s'interroger, tout en restant sur le qui-vive, ayant peur de ne pas saisir le prochain message de son mystérieux interlocuteur.

Ils finirent néanmoins par se relever, curieux de leur environnement, soucieux de leur devenir.

Quelques stations défilèrent devant leurs regards hallucinés que la rame brûla avec détermination.

Puis le train ralentit avant de s'arrêter enfin dans une station dont tous les panneaux avaient été arrachés et les murs constellés de graffiti peints à la bombe. Une concentration de grossièretés et de slogans injurieux qui prenaient l'Homme comme cible.

Hésitant, le trio s’engagea dans un couloir, puis Jag pressa subitement le pas et ils empruntèrent un interminable escalier mécanique arrêté, ruisselant d’ordures, avant de déboucher à l’air libre.

Là, un panneau leur annonça qu’ils étaient dans Lenox Avenue.

L’endroit n’avait rien de particulier. Sinon qu’il jouxtait une véritable oasis de verdure.

— Central Park ! s’exclama Baker en découvrant les premières frondaisons.

— Central Park ! confirma Jag en courant vers le poumon de Manhattan.

Insensiblement, les trois hommes s’enfoncèrent dans l’horreur. Central Park n’était plus rien d’autre qu’un immense charnier. Des branches des arbres dégringolaient des grappes de pendus qui tournaient lentement sur eux-mêmes, nus, les mains liées dans le dos avec du barbelé, des hommes, le sexe coupé, enfoncé dans la bouche, les cuisses ruisselantes de sang noir figé.

— Par le Maufait ! murmura Cavendish en se dévissant la tête à chaque pas pour se convaincre de l’atroce réalité. Où on a encore mis les pieds ? C’était bien la peine de se donner tant de mal pour arriver jusqu’ici !

Indifférent au décor de cauchemar qui se refermait sur eux, Jag poursuivait son chemin, s’enfonçant toujours plus avant dans la sylve citadine.

Le plus curieux résidait dans le fait que les morts étaient étrangement demeurés en l’état. Ils ne s’étaient pas décomposés, ne sentaient pas, avaient juste pris une couleur brunâtre et un aspect luisant qui accrochait les lumières des nombreux réverbères.

Puis, soudain, le trio déboucha sur une vaste aire déboisée, une espèce de forum où se tenaient d’ordinaire les foires aux harangues, chacun pouvant, qu’il soit politicard ou simple prêcheur, débiter son programme en se hissant sur une caisse de bois.

L’endroit, bordé de projecteurs plantés dans le sol, était désert si l’on exceptait, fichée en son centre exact, une espèce de croix plantée de guingois.

Une croix de confection artisanale sur laquelle était cloué un homme.

Malgré le caractère funeste du décor, Jag éprouva alors un intense soulagement. Soudain, en l'espace d'une seconde, il « sut ». Cela dut transparaître sur son visage, car Cavendish se mit aussitôt à ruer dans les brancards.

— C'est tout ce que t'as trouvé, grinça-t-il, nous amener ici, dans cet abattoir ?

— On est arrivés, renvoya simplement Jag.

— Arrivés où ? Dans l'antichambre de l'enfer, oui ! Je me sens aucune disposition pour jouer les pampilles dans ce bosquet amélioré avec ma ziquette en guise de médianitos !

— On est arrivés, répéta Jag, étrangement buté.

L'autre fit un bond.

— Non mais, ressaisis-toi, bon sang ! Tu fonctionnes en alternatif, là ! On peut pas rester là, au pied de cette croix, à attendre je ne sais quel salut !

Moins vindicatif, ayant jusque-là implicitement fait confiance à Jag, Baker semblait lui aussi légèrement décontenancé. Surpris, il observait le supplicié, cherchant, sinon à comprendre, du moins à capter un signe.

Seulement il avait beau faire, rien ne venait répondre à son attente. Il avait devant lui le corps d'un homme affreusement maigre, quasi écorché, cloué aux madriers qui faisaient office de croix ; cloué puis littéralement ficelé aux montants de bois par un odieux entortillement de barbelé soigneusement tendu, cerclage qui aurait amplement suffi à assurer la crucifixion. Détail morbide : les paupières du supplicié avaient été suturées avec des pointes de barbelé écrasées avec une pince. Baker avait déjà vu pas mal de saloperies en matière de tortures mais rien d'aussi « raffiné ».

Soudain, le sol se mit à vaciller, jetant l'éclaireur et le GI à terre, ne laissant debout que Jag qui avait manifestement anticipé le phénomène.

Simultanément, les ténèbres s'effilochèrent au profit d'une étrange clarté jaunâtre.

— Nous approchons de la Grande Bonde, déclara alors Jag d'une singulière voix désincarnée. Nous venons de heurter les villes qui nous précédaient… Cette lumière est dispensée par les Ventres Mous… Nous entrons dans l'ultime phase… Le processus de survie est engagé…

Médusés, Cavendish et Baker comprirent rapidement que Jag était à présent totalement sous contrôle. Mais sous contrôle de qui ?

— Quel processus ? s'entendit balbutier l'éclaireur.

— La pérennité de l'Humanité, répondit celui qui parlait par la bouche de Jag. Contrairement à ce que vous pensez, vous n'êtes pas là par hasard… Vous faites partie du Grand Tout… L'univers est Un… Rien ne se perd, rien ne se crée…

Dès lors, tout se passa très vite.

Tout d'abord, les champs de force des différentes cités entrèrent en phase, créant un fantastique éclair crépitant qui illumina les cieux.

Levant la tête, Cavendish et Baker découvrirent alors la colossale masse de l'oiseau de fer déjà entrevu à bord du Michipicoten. Le *Mayflower*.

L'engin s'était considérablement rapproché et il planait à présent au-dessus de la cité, à la limite des plus hauts buildings.

Un espoir fou naquit alors dans l'esprit enfiévré de l'éclaireur, souhait déraisonnable compte tenu de la situation plutôt critique… Il crut que l'engin, l'avion recouvert d'or, allait se poser là, près de lui, qu'il allait pouvoir se découper une pépite à sa démesure.

En fait, rien ne se passa comme prévu, du moins comme lui le prévoyait.

Subitement, une nuée d'arcs électriques bleuâtres sillonnèrent le parc, sourdant de chacun des pendus, formant une fantastique toile d'araignée dont Jag était le centre.

Toujours au sol, Cavendish et Baker assistèrent alors à un incroyable spectacle.

Filant au-dessus d'eux, venant de tous les azimuts, les traits d'énergie convergèrent vers Jag, se concentrèrent sur lui.

D'abord immobile, quasi pétrifié, il commença par tressaillir, étrillé par cette débauche d'électricité venue des morts, puis les

frémissements se changèrent en sursauts désordonnés, comme s'il avait été victime de fantastiques coups de boutoir.

Ses yeux s'exorbitèrent, devinrent blancs, tandis que son cou, sa gorge s'enflaient démesurément.

Sa bouche s'ouvrit alors sur une espèce de boudin grisâtre qui coula jusqu'au sol, rouleau compact, serpent sans tête, sans écailles, qui devint rapidement limpide, piqueté d'étoiles scintillantes comme des diamants.

L'extraordinaire matière continua de dégueuler de la bouche de Jag, se lova à ses pieds en larges boucles avant de se mettre à ramper vers la croix, de s'y enrouler, de monter jusqu'au crucifié.

Alors les liens de barbelé se mirent à rougir, puis à fondre dans un sifflement aigu.

Libérées, les paupières du supplicié s'ouvrirent sur un regard noir parcouru de flammes dansantes.

L'incroyable boudin étincelant se dématérialisa brusquement et Jag leva les bras à l'horizontale, puis il se retourna sèchement, manié par une main invisible, avant de décoller du sol, et d'être projeté avec violence sur la croix qui gémit sous l'impact, pour ne plus faire qu'un avec le crucifié.

Deux barres de pure lumière jaillirent alors du regard des deux corps fondus en un seul, véritables faisceaux de projecteurs qui filèrent vers le ciel, repoussèrent les limites du champ de force, découpèrent une partie de la formidable masse gélatineuse qui entourait le *Mayflower* libérant ainsi quelques mètres carrés du ventre de l'appareil, amas de Ventres Mous qui s'abattit d'un seul bloc pour s'écraser dans le parc avec un bruit mouillé, tandis qu'une trappe s'ouvrait sous l'avion, découpe rectangulaire d'un bleu azur.

Les clous qui retenaient encore le double corps giclèrent alors des mains, des pieds du supplicié, lequel s'éleva soudain, bras tendus, comme aspiré, avant de disparaître dans la soute de l'engin.

Médusés, n'en croyant pas leurs yeux, Cavendish et Baker s'entre-regardèrent, chacun cherchant dans les yeux de l'autre des raisons de ne pas sombrer dans la folie.

Mais le destin ne leur laissa pas le temps de s'interroger trop longtemps sur l'état de leurs facultés.

Une horde de cagoulardes se dirigeait vers eux.

CHAPITRE XXIV

Lorsque Jag reprit conscience, il marchait dans un couloir aux murs tendus de velours rouge.

En fait, il n'avait jamais perdu le fil de l'action, mais s'était retrouvé relégué au rang d'utilité, d'acteur passif. Il avait servi de détonateur, en quelque sorte.

Pour l'heure, il était de nouveau opérationnel tout en demeurant néanmoins sous contrôle. Mais un contrôle de principe, librement accepté. Il était en mission. Tout reposait sur lui.

Progressant dans une atmosphère de pourpre, entouré d'un silence ouaté, il déboucha bientôt dans une vaste salle où trônait une immense bulle, un dôme chatoyant, parcouru des couleurs du prisme.

Alentour, flanquant les cloisons du *Mayflower*, tout une théorie de consoles, d'écrans, d'ordinateurs en action attestaient d'une vie sous-jacente.

Poursuivant son chemin, il arriva au seuil d'une espèce de sas, de double cloison érigée en biais qui lui fit comprendre que la construction demi-sphérique était conçue comme une spirale.

Déterminé, Jag pénétra dans le sas, dont la porte fonctionnait automatiquement. L'endroit ressemblait à une cabine d'ascenseur, n'avait guère plus de superficie. Là, quasi mécaniquement, il entreprit de se déshabiller, posa ses vêtements sur une tablette réservée à cet effet, rayonnage qui bascula, avalant les nippes sans que leur propriétaire s'en inquiète.

Une autre porte coulissante s'ouvrit que Jag, nu comme la main, franchit pour entrer dans une nouvelle portion de la spirale. Une

atmosphère chaude et humide l'enveloppa alors. Il descendit trois marches en marbre rose, avança dans un pédiluve qui précédait un bassin rempli d'un liquide bleuté, eau qui frissonnait doucement bien que sa température n'excédât pas trente degrés.

Le sol s'étirant en pente douce, il eut bientôt de l'eau azurée jusqu'à la taille, fut obligé de nager. Un mur se dressa devant lui, alors il plongea, progressa en apnée une bonne trentaine de secondes, sans panique, sachant que cela faisait partie du plan.

En fait, ce bain était destiné à le purifier, à le débarrasser des agents pathogènes ramenés de l'extérieur.

Le long siphon passé, il refit surface dans un décor semblable à celui qu'il venait de quitter, à cette différence près qu'il était exactement inversé.

Quittant le bassin, il s'engagea dans un nouveau couloir constellé de bouches puisant de l'air chaud.

Bientôt sec, il parvint enfin au terme de son périple, déboucha dans le centre de la spirale, dans la bulle proprement dite.

Là, il découvrit une pièce délimitée par de longs panneaux de tissus arachnéens, parois flottantes qui laissaient entrevoir un lit circulaire, recouvert de fourrures, couche mobile sur laquelle reposait une femme prodigieusement belle.

La Dernière de la Race.

*

* *

En bas, Baker et Cavendish étaient confrontés à des horizons moins angéliques.

L'éclaireur ne décolérait pas. Levant le poing, s'adressant à Baker qui n'en pouvait mais il vitupérait à jets continus.

— Maugrebleu de ceux qui prétendent tout savoir ! répétait-il entre ses dents. Tu parles ! Ah ! il pouvait avoir l'air serein, notre guide ! Peu lui importait de nous mener tout droit dans la gueule du loup, il savait s'en sortir à nos dépens ! Il aurait bien pu nous prendre avec lui, au lieu de nous abandonner comme deux tristes merdes à

frire ! Ah ! il a bien su cacher son jeu ! Toujours à jouer les désintéressés pour mieux rafler le pactole ! Un avion en or, voilà ce qu'il avait dans la tête ! Il se réservait pour le gros coup ! Mais qu'il ne croie pas s'en tirer comme ça ! Je le retrouverai même si je dois parcourir tout l'univers !

— Je voudrais pas te sembler pessimiste, dit le GI, mais notre avenir s'annonce plutôt mal ; faudra remettre ton périple à une autre vie…

— Alors je parcourerai les enfers en long et en large, mais je parviendrai à mes fins ! gronda le coureur de pistes. Me faire ça à moi ! Un garçon en qui j'avais placé toute ma confiance, tous mes espoirs… J'ai réchauffé une vipère dans mon sein !

— Il a fini par te ressembler, constata Baker.

Puis ils se turent car les survivantes du terrible fléau se faisaient de plus en plus présentes. Se sachant invulnérables, elles avançaient sans se cacher, sûres de leur victoire prochaine.

Avalant péniblement leur salive, les deux hommes n'eurent bientôt plus comme ressource que de se rabattre vers le terril de gelée jaunâtre décroché du *Mayflower*.

Bientôt acculés à la montagne tremblotante, ils virent monter vers eux une vague de cagoulardes menaçantes.

— Je ne sais pas si tu penses comme moi, grogna alors Cavendish, mais j'ai pas tellement envie de tomber vivant dans leurs pattes ! On peut jamais assurer qu'on sera à la hauteur de ses ambitions et ça me ferait mal de me découvrir une nature de pleurnichard…

— Il y a des fois où le vrai courage n'est pas de résister, renvoya calmement Baker.

— La gueule qu'elles vont faire ! ricana l'éclaireur. On va les frustrer, c'est sûr !

— Heureux de t'avoir connu ! Heureux de savoir que ceux des générations futures ne manquaient pas de couilles !

Et, sur ce, progressant à reculons, ils s'enfoncèrent dans le congère de Ventres Mous.

*

* *

Le cœur battant, Jag contempla un moment celle que l'on pouvait considérer comme la dernière femme normale de la galaxie. La Dernière de la Race. La seule qui n'ait pas été atteinte par l'épidémie.

Se rapprochant du lit mobile, Jag attendit qu'elle fût face à lui pour se placer sur la couronne qui cerclait la couche et il commença dès lors à tourner lui aussi.

Il savait ce que l'on attendait de lui mais ne pouvait se résoudre à franchir le pas. Il faut dire que cela présentait un caractère quelque peu… spécial.

De plus, son apparence n'arrangeait rien. Car c'était plus une enfant qu'une femme. Une juste adolescente.

Il demeura quelques révolutions à la contempler, allongée là, sans défense, passive, vêtue d'une tunique en soie courte qui moulait son corps parfait.

Un vertige le secoua soudain signifiant que le temps pressait, qu'il devait s'exécuter.

Se faisant violence, mesurant aussi la portée de son acte, il finit par s'allonger près d'elle. Là, il marqua encore un temps d'arrêt, prit le temps de la détailler. Elle avait les traits fins, un visage de madone, des lèvres pleines, le cou long, racé. Elle était grande, admirablement proportionnée. Sa poitrine se soulevait régulièrement. Elle avait l'air de dormir. Elle dormait d'un sommeil profond…

Rappelé à l'ordre par une nouvelle impulsion, il avança la main, timidement, lui caressa doucement la joue. La chair était chaude sous ses doigts. Cela le rasséréna, lui donna la force voulue.

Prenant sur lui, il roula sur elle, la força, délicatement, honteux d'être un homme.

Alors il commença à aller et venir en elle, guettant un signe, une amorce de réaction sur son visage immobile.

Soudain, il sentit des bras se refermer sur lui, des griffes labourer son dos, un ventre se coller au sien, épouser ses moindres mouvements.

À l'ultime moment, avant de retomber sur elle, foudroyé, il vit, fugacement, les paupières de sa compagne se dessiller, s'ouvrir sur deux yeux d'un bleu azur qui le transpercèrent jusqu'à l'âme.

Puis la femme retourna à son univers, renvoyant du même coup Jag à sa réalité.

Mal dans sa peau, il resta un moment près d'elle, joua un moment avec ses longs cheveux noirs joliment torsadés, puis il se pencha sur elle, l'embrassa sur le front et tourna les talons de peur de ne plus avoir la force de s'en aller.

Dans un état second, il enfila d'autres couloirs, récupéra ses vêtements, se rhabilla.

Puis, toujours aiguillé par une conscience annexe, il se dirigea vers l'arrière du *Mayflower*, déboucha dans une rotonde équipée de capsules de survie.

Des écrans lui apprirent que Manhattan s'engageait dans la Grande Bonde. Il eut une brève pensée pour Cavendish, pour Baker, puis il pénétra dans un engin qui ressemblait à une gélule géante, capsule transparente dans laquelle il fut bientôt enfermé.

Alors il recouvra son autonomie, récupéra ses facultés.

L'endroit était étroit, il y tenait tout juste. Un tableau de commandes s'éclaira devant lui, succession de touches clignotantes qui s'enfoncèrent tout à coup, comme pressées par un index invisible.

L'engin se mit à trembler puis il fut éjecté et Jag se retrouva bientôt dans l'espace, propulsé par deux mini-réacteurs qui le précipitèrent droit dans la Grande Bonde.

Un trou en guise d'estomac, il regarda autour de lui, eut une vertigineuse impression de vide.

Sous lui, pris dans le tourbillon de gouffre jaunâtre, Manhattan n'en finissait pas de tourner, emportée par les rives de la spirale, précédée par d'autres cités, par d'autres vaisseaux rutilants. La fin d'une ère…

Puis la capsule arriva à hauteur de la dépression et Jag connut alors un moment d'intense panique. Levant la tête dans un sursaut ultime, il aperçut le flanc brillant du *Mayflower*. L'engin s'éloignait, tache éblouissante dans les ténèbres, recelant dans ses flancs l'espoir d'une Humanité moribonde.

Poursuivant sa chute, Jag perdit bientôt l'oiseau d'or de vue. S'enfonçant toujours plus avant, il dépassa l'incroyable masse de Manhattan, rattrapa d'autres épaves, d'autres vestiges d'épaves que le gouffre terminait de digérer.

Et puis il n'y eut plus rien. Plus aucun relief du fantastique repas entrepris par les anémones de l'espace.

Alors les rives de la spirale se rapprochèrent, accrochèrent la capsule.

Mais, loin de ralentir, l'engin accéléra encore sa course en se mettant à tourner follement, pareil à un projectile serré par les rainures d'un canon.

Jag eut alors la terrible impression de s'allonger démesurément tout en rentrant dans lui-même.

Un flash explosa dans sa tête et il perdit connaissance.

CHAPITRE XXV

Une conscience.

Jag n'était plus qu'une conscience.

Un atome d'intelligence perdu dans la vastitude de l'Univers.

Il ne pesait plus rien, n'était plus rien qu'un brasillon cerné par les ténèbres. Condamné à l'errance éternelle.

Une violente douleur lui arracha un gémissement. C'était fou. Impossible. Il ne pouvait pas gémir. Une lumière ne gémit pas. Ne ressent rien.

De furieux élancements lui prouvèrent le contraire.

Insensiblement, il recouvra ses perceptions. Il était semblable à un membre gelé que le sang irrigue à nouveau. Petit à petit, il reprenait possession de son corps.

C'était comme un accouchement. Il renaissait.

C'est alors qu'un bruit le tira de son apathie. Le son d'un choc mou.

Il releva la tête, ouvrit les yeux, découvrit avec soulagement la silhouette de Cavendish. Il respira plus librement. Tout s'était passé comme prévu. La Grande Bonde les avait bien rejetés.

Rassuré, il se laissa retomber dans le sable chaud. Il se sentait bien, tout à coup ; serein, en parfaite harmonie avec le reste du monde.

— Par le Maufait ! Je rêve ou quoi ? tonna tout à coup l'éclaireur. Regardez un peu qui est là : Jag ! Le faux-cul ! Le donneur de leçons ! Celui qui fait l'impasse sur un œuf pour mieux voler un bœuf ! T'as eu des remords, finalement ? C'est ça, hein ? T'as pas

pu te résoudre à filer tout seul avec ta pépite volante ! T’as pas pu te passer du vieux Cav, hein ? Mais qu’est-ce tu fais là, allongé dans le sable ? Où est l’avion ? Où t’as atterri ?

Jag fit la grimace. Décidément, le coureur de pistes avait de la suite dans les idées.

— Je suis revenu seul, dit-il. Comme toi. La Grande Bonde nous a recrachés parce que nous étions anachroniques…

— N’essaie pas de m’envaper avec des mots savants ! grinça Cavendish. Où est l’avion ? Tu l’as enterré, c’est ça ? Tu t’es planté dans le sable avec et tu l’as enterré ! Attends ! Me dis rien ! Je vais trouver !

Ce disant, il se releva, commença à scruter les dunes environnantes, toutes les éminences susceptibles de camoufler l’oiseau d’or.

Jag secoua la tête, effondré. Ils sortaient d’une aventure extraordinaire et tout ce que Cavendish savait faire, c’était de continuer à courir après une chimère.

— Me dis rien, surtout, laisse-moi deviner tout seul ! lança l'éclaireur en poursuivant son tour d’horizon. Ce sera comme si j’avais gagné ma part !

Écœuré, Jag ne trouva pas la force de le détromper. Il valait mieux le laisser s’échiner physiquement, s’épuiser nerveusement. Alors il serait temps.

Se ramassant sur lui-même, Jag s’assit, ramena ses genoux sous son menton, commença d’attendre.

Ils étaient exactement revenus à leur point de départ. Leurs chevaux qui n’avaient pratiquement pas bougé, hennissaient de contentement. Le translateur, par contre, avait disparu. C’était aussi bien. Ils n’auraient pas à le faire sauter. Le soleil n’allait pas tarder à s’enfoncer derrière l’horizon serratiforme du désert. Il faudrait penser à faire du feu pour la nuit.

Cavendish avait trouvé une pelle dans le tas de leurs fourniments. Il retroussait ses manches de chemise en promenant un regard plissé sur le décor.

Jag poussa un profond soupir. Il n'avait pas tant de temps que cela, finalement. Il ne pouvait laisser l'éclaireur retourner tout le désert. Il allait devoir lui expliquer.

Prévoyant des moments difficiles, il s'affaira à mettre de l'ordre dans ses idées. Pour commencer, il devrait remettre les pendules à l'heure et expliquer que les Ventres Mous n'étaient pas, comme l'affirmaient de bonne foi les survivantes, à l'origine de l'épidémie. Au contraire. Les actinies étaient un agent bactériophage, mangeur de microbes. Le fléau existait à l'état endémique dans l'espace, venu d'on ne sait où, et la Nature, vigilante, avait en quelque sorte créé un contre-pouvoir pour le combattre et l'empêcher de s'étendre. Puis le fléau s'était déclaré, la mort avait gagné les étoiles, sans que cela ait le moindre rapport avec les défenses chimiques nées de l'esprit de l'Homme. Cela avait juste coïncidé et il n'en avait pas fallu plus pour que l'on en tire de fâcheuses conséquences. L'ignorance est souvent mère de pas mal d'abus. Les hommes étaient morts ; beaucoup de femmes. Certaines avaient résisté au mal et s'étaient regroupées sur Manhattan persuadées d'être des demi-déesses, les élues d'un monde meilleur, alors qu'elles n'étaient en réalité que les moribondes d'une espèce déclinante, irrémédiablement condamnée.

Tout cela, Cavendish l'accepterait certainement sans trop discuter. Lui-même avait été épargné par les Ventres Mous. Lorsqu'ils avaient foncé dedans lui et Baker, la matière s'était écartée sur leur passage, comme la mer s'était ouverte devant Moïse. Là, faute d'armées pharaoniques, les vagues de gelée s'étaient rabattues sur les survivantes, les anéantissant sans coup férir, ou les dispersant instantanément, elles qui se pensaient invulnérables. Cet épisode, Jag ne l'avait pas vécu mais il le portait en lui comme s'il en avait été témoin. Il lui avait été insufflé par… Par qui ? Notre homme lui-même n'en savait rien. Par un autre rescapé, certainement, un homme hors du commun, nanti de pouvoirs spéciaux, une espèce de sage que les survivantes avaient fini par attraper et crucifier, pour assouvir leur haine. Seulement le feu avait continué à couver sous la cendre… Et l'esprit du supplicié était demeuré en éveil, attendant le moment propice à l'action. L'arrivée d'hommes venus du passé avait constitué un facteur déclenchant. Fixant son choix sur Jag, parce qu'il était de tous le plus droit, il avait agi sur son comportement

dans les phases cruciales, mettant tout en œuvre pour qu'il parvienne jusqu'à lui sain et sauf. Ensuite, se servant de ses pouvoirs psy, il l'avait aidé à rejoindre l'intérieur du *Mayflower*, vaisseau d'ordinaire réservé aux gouvernants, nef recouverte d'or non pas pour résister aux Ventres Mous, comme il se colportait dans la galaxie, mais pour constituer un trésor de guerre en cas de départ précipité. D'ailleurs, si les Ventres Mous encerclaient le *Mayflower*, ce n'était pas pour le phagocyter, mais pour empêcher toute agression microbienne. Car l'oiseau d'or, engin de pointe, était doté de tous les perfectionnements, de toutes les techniques sophistiquées et il comprenait, outre un incroyable arsenal et des appartements débordant de luxe, un bloc opératoire et une salle stérile. C'était vers cette dernière que Jag avait été dirigé. Parce que c'était là que se trouvait la dernière femme saine de la galaxie, la fille du dernier souverain de l'espace, qui était née sans défenses immunitaires et avait de ce fait toujours vécu sous bulle stérile. Incapable, malgré l'attention constante dont elle était l'objet, de mener une vie normale, elle avait fini par sombrer dans un état de stress quasi permanent qui l'avait menée jusqu'au coma. Puis l'épidémie s'était déclarée, avait décimé la quasi-totalité du peuple des étoiles et le *Mayflower* était devenu une espèce de mythe, le berceau oublié de l'ultime représentante de la race humaine. Et c'était vers elle que Jag avait été dirigé. Autant pour perpétuer le genre humain que pour donner une raison de vivre, de sortir de son coma la toute jeune femme.

Voilà, en gros, ce qu'il allait falloir expliquer à Cavendish. D'abord, il fixerait sur l'oiseau d'or, ne voudrait rien savoir, rien entendre. Puis, insensiblement, il se ferait à l'idée d'être passé à côté du pactole, et alors il commencerait à ergoter. Surtout sur ce qui touchait à la jeune fille. S'étonnerait de ne pas avoir été choisi, mettrait en avant toutes ses qualités de cœur, tous ses avantages physiques ; puis il deviendrait carrément pinailleur, voire sceptique, blessant, émettrait des doutes sur la finalité de l'entreprise… Doutes que Jag ne pourrait dissiper. Même s'il n'y avait qu'une chance sur quelques centaines de milliards, il ne regrettait pas de l'avoir tentée, d'être en quelque sorte à la source d'une nouvelle genèse.

Aussi longtemps qu’il vivrait, Jag garderait le souvenir de cette fantastique aventure dans le futur, l’image de cette adolescente dont il ne savait même pas le prénom. Eve lui irait bien. Pour lui, elle serait Eve.

— Et là, je chauffe ? tonitrua soudain Cavendish en désignant une dune plus haute que les autres.

— Tu brûles ! lui renvoya Jag en se levant.

Le temps que l'éclaireur se rende compte de la supercherie, il aurait allumé un feu et confectionné un repas acceptable.

Ventre plein change le fiel en miel, disait un proverbe.

C’était le moment de le mettre à l’épreuve.

1 Voir JAG Nº 1 : *Jag le Félin*.
2 Voir JAG Nº 19 : *Les mangeurs d'âmes*.
3 Voir JAG Nº 16 : *Les Vierges de Pierre*.
4 Voir JAG Nº 17 : *L'île de Lune*.